



MADAGASCAR
LA FACE CACHÉE
DE L'ÎLE
AUX TRÉSORS

N° 455, JANVIER 2017

Tahiti ET LA Polynésie



TUAMOTU, AUSTRALES, GAMBIER, ÎLES DE LA SOCIÉTÉ, MARQUISES...
QUAND LA CULTURE A RENDEZ-VOUS AVEC LA NATURE



Tibet

MONT KAILASH : AVEC LES
PÈLERINS DE L'EXTRÊME



GRAND REPORTAGE
SPITZBERG
LA TERRE DE
TOUS LES DÉFIS



Faune sauvage

LE BAROMÈTRE
DES ESPÈCES MENACÉES

Nouvelle
BMW Série 7



Le plaisir
de conduire

www.bmw.fr



DRIVING LUXURY.

NOUVELLE BMW SÉRIE 7.

La meilleure façon de prédire l'avenir, c'est de le créer. En puisant son origine dans l'excellence artisanale et la tradition, la Nouvelle BMW Série 7 introduit des avancées majeures dans tous les domaines : design, confort, technologie, efficience. Elle se positionne ainsi comme l'une des automobiles les plus innovantes au monde. Découvrez notre interprétation du luxe contemporain sur bmw.fr/serie7.



DÉSORMAIS DISPONIBLE EN VERSION HYBRIDE RECHARGEABLE.

Driving Luxury = La conduite de prestige. Consommations en cycle mixte des Nouvelles BMW Série 7 Berline et Limousine : 2,1 à 8,5 l/100 km, CO₂ : 49 à 197 g/km* selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux * Données provisoires en attente d'homologation définitive.

Nouveau
Renault Grand SCENIC
Réinventons le quotidien



**Un design à la modernité affichée.
Une modularité intelligente.
Un concentré de technologies.**

Consommations mixtes min/max (l/100km) : 4/6,1. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 104/136.
Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande 



RENAULT

La vie, avec passion





AVENGER
HURRICANE

Le chronographe de tous les superlatifs. Boîtier de 50 mm en Breitlight®. Calibre manufacture exclusif B12 avec affichage militaire sur 24 heures. Officiellement certifié chronomètre.

BREITLING.COM



INSTRUMENTS POUR PROFESSIONNELS™

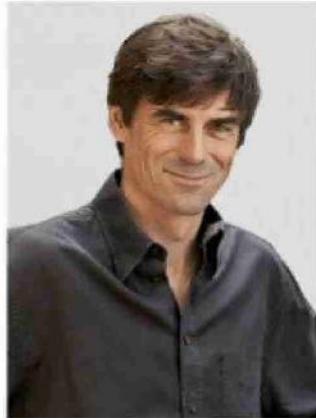
Polynésie, le temps de l'essentiel

C'était à Fakarava, il y a trois mois. Fakarava, une perle de la Polynésie enroulée dans le collier des Tuamotu, l'archipel qui s'étend à l'est de Tahiti. Dans l'eau, des tortues embrassaient les coraux, des requins pas méchants glissaient dans le lagon, des poissons-clowns jouaient à cache-cache dans les anémones. Mais c'était encore plus beau quand on sortait la tête hors de l'eau. Entre les vagues, le paysage ressemblait à un vitrail. Le photographe qui m'accompagnait n'avait jamais vu une telle palette de couleurs. Cinquante nuances de bleu. De vert aussi. Comme nous, Matisse, le peintre, était venu là. C'était en 1930, et il avait été saisi par la couleur : «diamant, saphir, émeraude, turquoise, éclat d'une pureté et d'une préciosité sans pareilles». Il écrivit aussi : «La lumière du Pacifique est un gobelet d'or profond dans lequel on regarde.»

Quand on pense à Tahiti, émergent souvent de notre mémoire les tableaux de Gauguin, les chansons de Brel. On devrait aussi se souvenir de Matisse. Il n'était pas venu à Tahiti pour peindre, mais pour voir. Pendant son séjour, il prendra des notes et des photos, dessinera des croquis, s'imprégnera de la lumière, mémorisera des lignes et des formes. Et le Matisse d'après Tahiti ne sera

plus le même. Il simplifiera et dépouillera son trait, purifiera ses couleurs. Il se mettra à découper dans du papier des oiseaux, des coraux, des étoiles de mer, des poissons, des feuilles... Il peindra *Polynésie, la mer* ; *Polynésie, le ciel* ; *Icare* (planche VIII de son livre *Jazz*). S'échapperont de ses mains ses gouaches, ses papiers découpés et ses vitraux les plus célèbres, quinze à vingt ans après son retour des mers du Sud.

C'est la leçon du voyage de Matisse à Tahiti, dans cette Polynésie lumineuse où le temps se dilate, où l'océan vaste engloutit les heures et les jours. Où, aujourd'hui, les connexions Internet s'interrompent, où l'on arrête de tweeter et de poster. Où un compagnon de voyage, resté à l'heure de Paris, ose demander : «Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire les gens, ici ? Ils doivent s'ennuyer !» Et se voit répondre : «Mais rien, ils vivent, tout simplement, ce que toi, visiblement, tu as oublié de faire...» Cette Polynésie-là nous dit qu'il existe un temps pour faire, un temps pour créer, un temps pour s'agiter. Mais aussi un autre pour, simplement, arrêter de faire, contempler la lumière et les couleurs, s'imprégner des formes, laisser agir et mûrir en soi ces images. Et prendre conscience, que c'est ce temps «vide» qui, parce qu'il conduit à l'essentiel, ouvre de nouveaux regards sur le monde, prépare de nouveaux chemins, fait germer de nouvelles créations. ■



Derek Hudson

UNE ENVOÛTANTE BEAUTÉ MINÉRALE

«S'il y a bien un endroit où constater le coup de chaud que vit désormais l'Arctique, c'est ici. Tout va plus vite que je ne l'aurais imaginé.» C'est le photographe **Thierry Suzan** (à g.) qui parle. Un habitué des mondes polaires que GEO a envoyé dans l'archipel du Svalbard pour notre grand reportage du mois. Pour notre journaliste **Jean-Christophe Servant** (à dr.), qui l'accompagnait, voyager vers cette «terre d'une envoûtante beauté minérale» était en revanche une première. «Je comprends pourquoi un groupe techno norvégien a donné un concert dans l'ex-cité minière soviétique de Pyramiden ! dit-il. C'est un incroyable décor de film. Quant à l'*homo touristicus arcticus*, il est bien en train de devenir un nouveau sous-genre de la grande famille du vacancier!»



Jean-Christophe Servant

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer_Geo

À NOS LECTEURS

Son nom ne figurait jamais à côté des photos ou en tête des articles. C'est elle, pourtant, qui, depuis le 20 février 1984, au sein du service photo de GEO, œuvrait pour que les images qui paraissent dans le mensuel et dans *GEO Histoire* soient les meilleures possibles, les plus originales, les plus appropriées, et techniquement impeccables. Christine Laviolette est décédée le 3 décembre 2016. C'est à elle aussi que vous devez la qualité du travail photographique présente dans nos magazines. Merci Christine, merci beaucoup.



Longueur focale : 20 mm · Ouverture : F/10 · Exposition : 1/25 sec · ISO 100 © Ian Plant

L'objectif de vos voyages

16-300mm F/3.5-6.3 Di II VC PZD MACRO

- Une polyvalence unique : passez du grand angle (16 mm) au téléobjectif (300 mm)
- Un objectif compact (10 cm) et léger (540 g)
- Un système autofocus PZD rapide et silencieux
- Un stabilisateur d'image VC
- Une mise au point minimale de 39 cm pour la Macro
- Une construction tropicalisée qui protège de la pluie

Pour Canon, Nikon, Sony*

* La monture Sony ne possède pas le système de stabilisation VC (16-300mm F/3.5-6.3 Di II VC PZD MACRO)

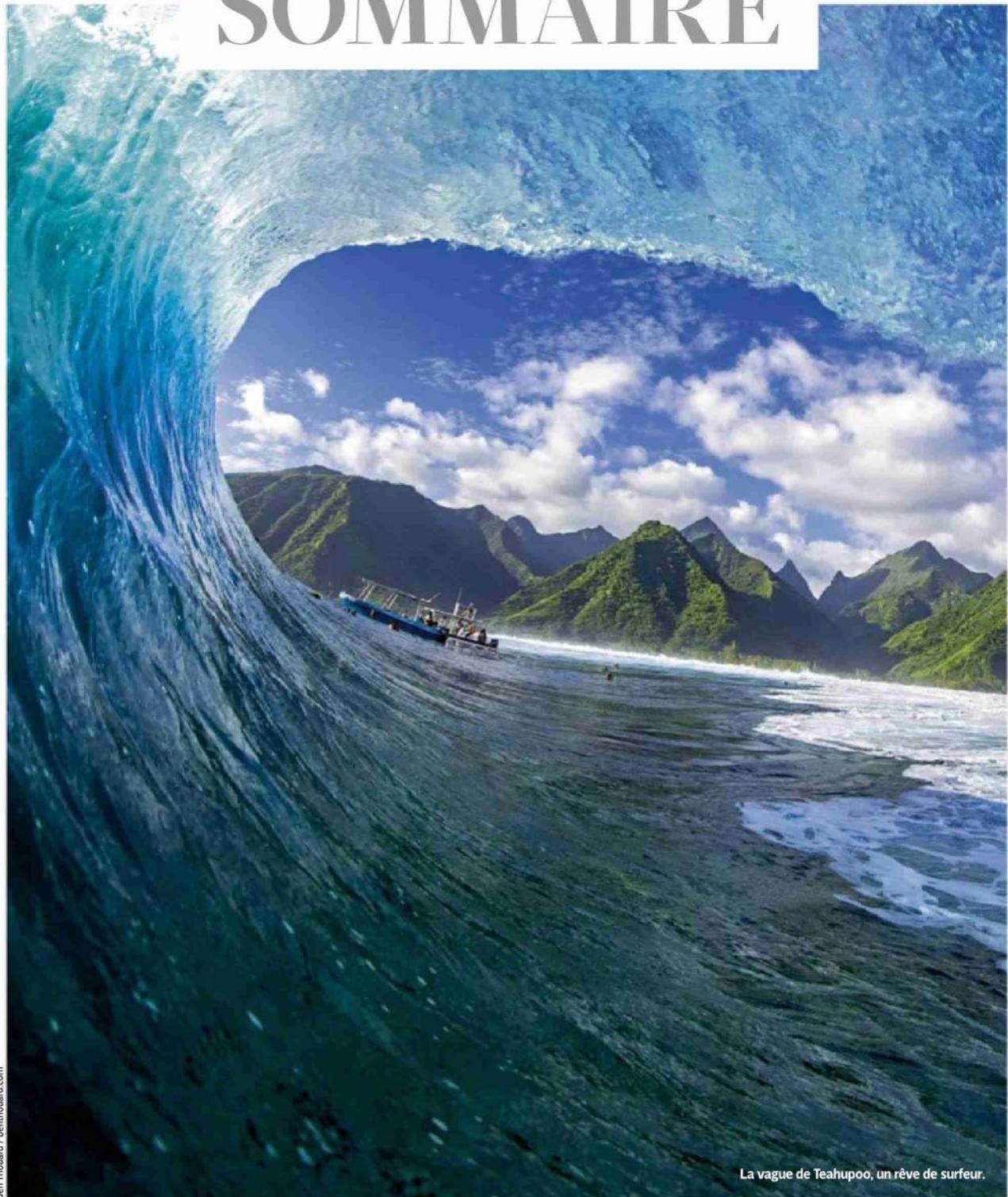


GARANTIE DE
5 ANS

www.tamron.fr

TAMRON
New eyes for industry

SOMMAIRE



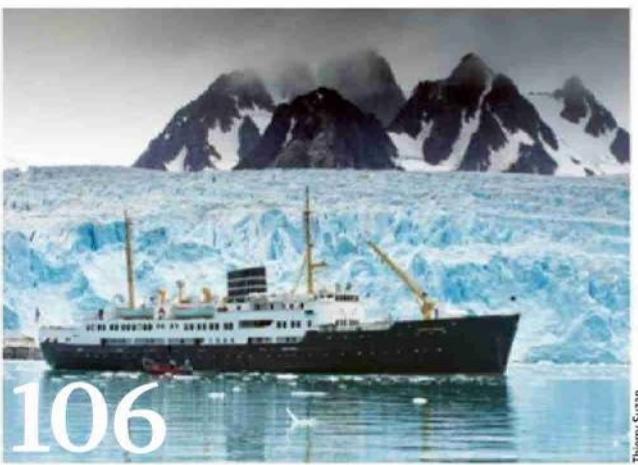
Ben Thoillard / benthoillard.com

La vague de Teahupoo, un rêve de surfeur.

56

ÉVASION

Tahiti et la Polynésie Ce sont des terres du bout du monde, un paradis fait de multiples archipels. Eau turquoise, fonds cristallins, douceur de vivre... Ces confins du Pacifique Sud sont bien plus encore : un creuset culturel, avec ses rites religieux, ses traditions sportives et ses arts uniques.



Couverture : Frans Lanting / National Geographic Creative. En haut : Giulio Di Sturco / Institute. En bas de g. à d. : Samuel Zuder / Laif-Réa ; Thierry Suzan ; Age fotostock. Encart pub : Linvosges, encart de 22 pages posé sur la 4^e de couv. diffusé sur les abonnés. Encarts marketing : 2 cartes jetées France ; 2 cartes jetées kiosques Belges/Suisse. Posés sur la 4^e de couv sur une sélection d'abonnés ; 2 encarts Multi Noël ADD et ADI, 1 carte jetée VPC GEO ; Lettre extension ADD/ADI ; Welcome pack ADD/ADI ; Encart Multi Noël ADD/ADI Tiers payeurs.

Ce numéro est vendu seul à 5,90 € ou accompagné du livre «Le Goût de Tahiti», édité par Mercure de France, pour 3,90 € de plus.

JANVIER 2017 - N° 455

SOMMAIRE

ÉDITORIAL 7

VOUS@GEO 12

PHOTOREPORTER 14

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE 22

L'Ethiopie prend la main sur le Nil.

LE GOÛT DE GEO 23

Chili con carne : le bol de rouge des Texans.

L'ŒIL DE GEO 24

A lire, à voir.

DÉCOUVERTE 26

Madagascar, l'île aux trésors C'est l'un des pays les plus pauvres du monde. Mais aussi l'un des plus riches : en épices rares, en pierres précieuses, en fleurs exotiques... Les industriels du luxe le savent bien. Les trafiquants aussi. Résultat : une foire d'empoigne aux allures de Far West du XXI^e siècle.

REGARD 44

Kailash, la montagne qui déplace la foi Ce site sacré des hauts plateaux himalayens attire des bouddhistes, des hindous ou des bôns, pèlerins venus parfois de très loin. Leur but : en faire le tour – 54 kilomètres – une fois, vingt fois, 108 fois si possible...

EN COUVERTURE 56

Tahiti et la Polynésie Plus encore qu'un rêve de voyageur, ces îles sont un univers passionnant. GEO a pris le pouls des lagons et exploré les passions locales. Religions, symboles, surf... Une culture au rendez-vous de la nature.

LE MONDE EN CARTES 102

Des animaux sauvages en sursis

GRAND REPORTAGE 106

Spitzberg, le nouvel âge des glaces C'est une terre de glaciers géants et magnifiques. Mais qui illustre aussi les bouleversements géostratégiques actuels dans le Grand Nord : la fin du charbon, l'arrivée des touristes, des scientifiques... Le tout sur fond de «guerre froide» entre Russes et Norvégiens.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO 124

LE MONDE DE... Laurent Gaudé 130

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 125.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 125.

arte

SUR INTERNET

GEO Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



SAVOIR
OÙ ON MET
LES PIEDS.

BLEUFORêt
FABRICATION FRANÇAISE

toute la collection est sur
www.bleuforet.fr

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageurs. Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

L'HUMAIN D'ABORD



Pascal Mannaerts

|| Autodidacte, j'ai découvert la photographie en 2000, lors de mon premier voyage en Inde, avec mon reflex. Depuis, je sillonne les routes du monde entier : Asie, Afrique, Amérique latine, Maghreb, Moyen-Orient... A travers mes clichés, c'est avant tout l'humain que je mets à l'honneur. Une manière pour moi d'immortaliser des rencontres magiques, tout en laissant libre cours au dialogue, à l'émotion et au questionnement. || parcheminsdailleurs.com



Le pont d'U Bein au petit matin, Amarapura, Birmanie

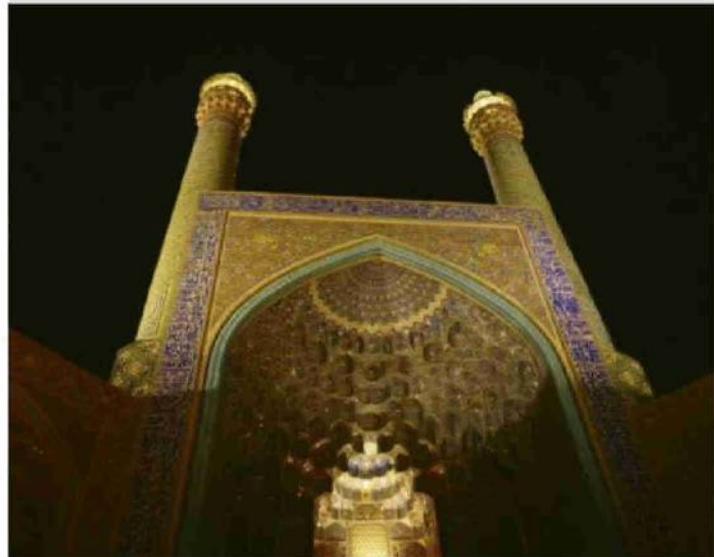


Grands sourires au monastère de Battambang, Cambodge

VOYAGE GEO

Du 16 au 27 octobre dernier, dix-sept voyageurs ont exploré, avec GEO et notre agence partenaire Amplitudes, les splendeurs de l'Iran, à Téhéran, Ispahan, Yazd, Persépolis, Shiraz... Voici notre image coup de cœur, parmi toutes celles qu'ils ont rapportées.

LA MOSQUÉE DE L'IMAM, À ISPANAH (IRAN)



Ce monument (XVII^e siècle) est l'un des plus grands que fit bâtir le chah Abbas I^e le Grand.
 Par Charles-Jean Foissac

Retrouvez d'autres photos de ce voyage sur bit.ly/geo-voyage-iran



Antoine Gentreau

LE MONDE VA ENCORE MIEUX... EN LE DISANT

J'ai lu avec un grand intérêt et beaucoup de plaisir le numéro de GEO de novembre 2016. Je voulais réagir sur l'éditorial en page 5. Merci. Merci beaucoup pour ce texte qui fait vraiment du bien. C'est tellement rare, voire inédit, de lire un texte optimiste sur l'état du monde dans la presse écrite. Et ce que vous écrivez est tellement vrai. Je partage votre point de vue à 100 %. Le monde va mieux, même s'il n'est pas parfait.



Marcel Baily

Je viens de lire votre article «Oh, la vache !» (n° 453), qui m'a beaucoup appris et fait réfléchir. Passionné d'Inde, j'ignorais que seules les femelles zébus étaient sacrées. D'autre part, vous avez bien fait d'alerter les lecteurs sur l'avenir de ces paisibles bêtes. Penser qu'un jour, à la place des pâtures, elles ne connaîtront plus que les stabulations, m'attriste [...]. Et j'ai trouvé romantique d'avoir permis à la vache de s'exprimer !

POUR LA REUSSITE DE VOTRE CURE,
NOUS MOBILISONS
TOUTES NOS EQUIPES



Douleurs articulaires, Jambes lourdes, Difficultés respiratoires, Mal de dos, Obésité

Soulager vos douleurs, diminuer vos médicaments et prévenir les récidives, les 1200 médecins thermaux, kinésithérapeutes, hydrothérapeutes, préparateurs physiques et diététiciens de nos 20 centres se mobilisent pour préserver durablement votre santé. Neuf mois après leur cure thermale, 69 % des curistes interrogés par l'Observatoire de la Chaîne Thermale du Soleil, témoignent d'une amélioration de leurs symptômes et de leur état de santé.

C'est le résultat de l'efficacité durable des cures thermales prouvée par de récentes études cliniques.

18 jours de cure, des mois de bien-être



CHAÎNE THERMALE DU SOLEIL
agit naturellement pour votre santé

+25 000
curistes
témoignent sur
chainethermale.fr

Je désire recevoir gratuitement le guide 2017 des cures Chaîne Thermale du Soleil

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____ Ville _____ CP _____

Tél. _____ Mail _____

Merci de renvoyer ce coupon à : Chaîne Thermale du Soleil - 32, av. de l'Opéra - 75002 Paris

Conformément à la loi informatique et libertés n° 78.17 du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant.



documentation et
renseignements gratuits au

0 800 05 05 32 Service à appel
gratuit

et sur www.chainethermale.fr

GEO 01/17

PROVINCE DE QUANG BINH,
VIETNAM

LE GESTE AUGUSTE DU PÊCHEUR

C'est avec une dextérité parfaite que cet homme lance son filet de pêche coloré dans une rivière du nord du Vietnam. L'élégance de son geste n'a pas échappé au photographe Vuong Kha Thinh qui, en ce jour nuageux de mai, se promenait par hasard sur les berges. Il a alors décidé d'emprunter une barque pour se rapprocher du pêcheur en pleine action et lui a demandé de recommencer son mouvement. «Pour un meilleur angle de vue, j'ai fini par me glisser moi-même dans l'eau, peu profonde à cet endroit, et par me placer sous le filet afin de prendre la photo juste au moment où il se déployait», raconte Thinh qui a pataugé ainsi un bon quart d'heure. Par chance, les pluies diluviennes qui venaient de toucher la région n'ont repris qu'après que Thinh eut terminé ses photos.



VUONG KHA Thinh

Surnommé «le Flâneur de Danang», ville où il réside, ce photographe vietnamien réalise des photos aussi colorées que pleines d'énergie.









VIADUC DE LANDWASSER, SUISSE

UNE APPARITION TRÈS ATTENDUE

Dans un paysage de conte de fées, le Glacier Express, célèbre train qui relie en sept heures Zermatt à Davos ou Saint-Moritz, franchit le viaduc de 65 mètres de haut qui enjambe les gorges de la Landwasser, dans le canton des Grisons. Cette image a donné du fil à retordre à la photographe Julia Wimmerlin, qui avait prévu d'utiliser son drone. «La veille, il avait neigé sans interruption, se souvient-elle. Avec mon mari, nous avons dû marcher une demi-heure dans une neige profonde pour parvenir au site que nous avions repéré.» Et par 0 °C, les batteries du drone, perdant en puissance, n'autorisaient que quelques minutes de vol, or le train tardait à arriver, pour cause de météo. La dernière batterie de rechange était sur le point de flancher lorsque le Glacier Express s'est enfin montré : un petit miracle... Comme dans les contes de fées.



Julia WIMMERLIN

Née à Kiev et vivant à Lausanne, cette ancienne professionnelle du marketing s'est convertie à la photo. Elle utilise souvent des drones.

PHOTOREPORTER

DÉSERT DE L'UTAH, ÉTATS-UNIS

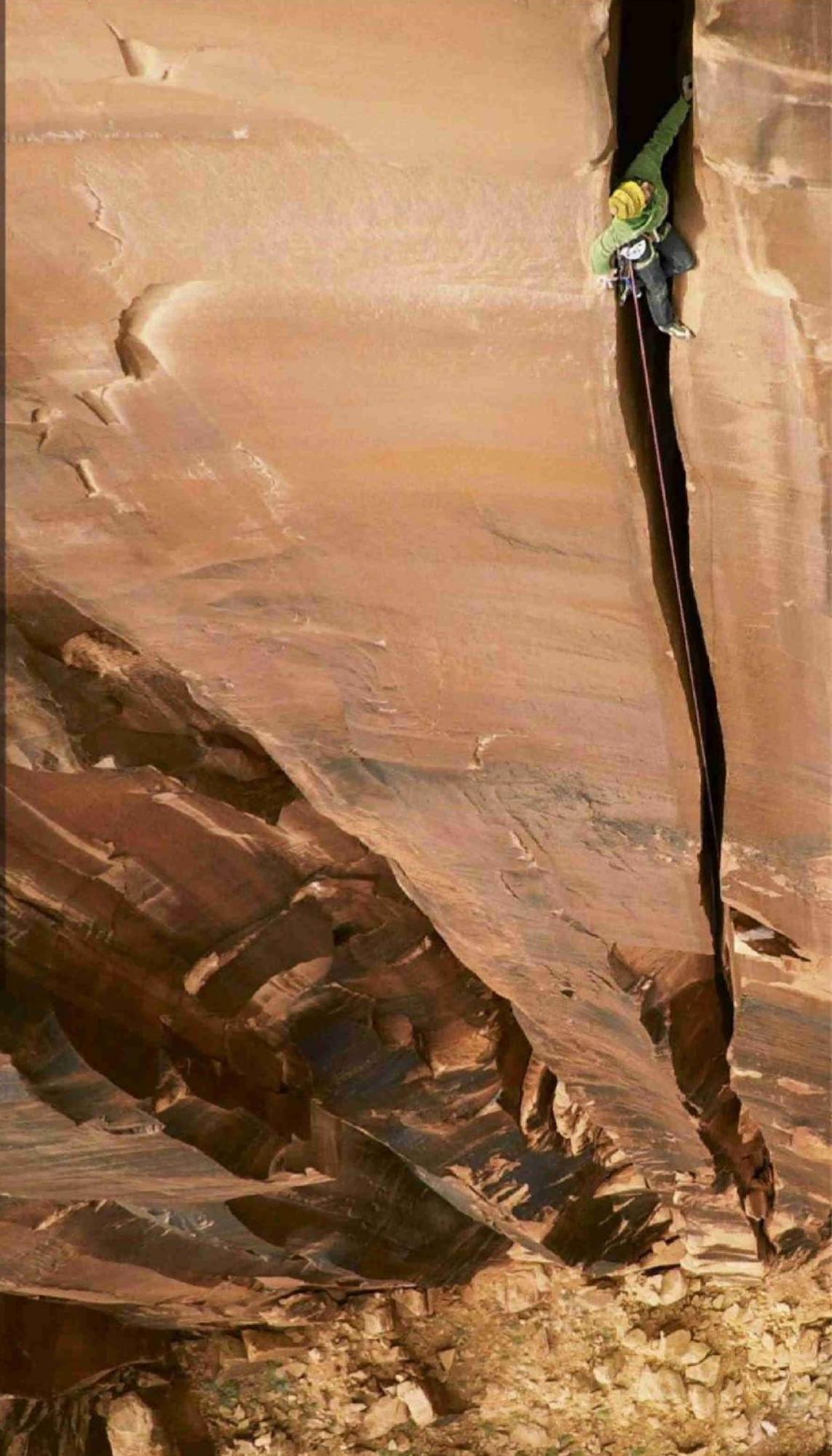
ADRÉNALINE SANS FAILLE

Lorsqu'il a su que l'un de ses amis allait se lancer à l'assaut d'une montagne encore jamais escaladée, près de Moab, dans l'Utah, le photographe Max Seigal lui a aussitôt proposé de documenter toutes les étapes de sa tentative à l'aide de son drone. «J'adore saisir ceux qui, comme moi, sont des grimpeurs invétérés, dans des situations incroyables et sous des angles inédits, explique Max. Ce qui n'est possible qu'avec un drone.» Extraite d'une série intitulée *Crack in the Rock Climb*, sa photographie montre le grimpeur accro à l'adrénaline émergeant d'une faille qui court à la verticale d'une paroi vertigineuse, juste au moment où le sportif lève la tête vers le sommet. Max, lui, pilotait depuis le sol. «J'étais impressionné par la facilité avec laquelle il escaladait car, d'en bas, cela semblait terriblement difficile !»



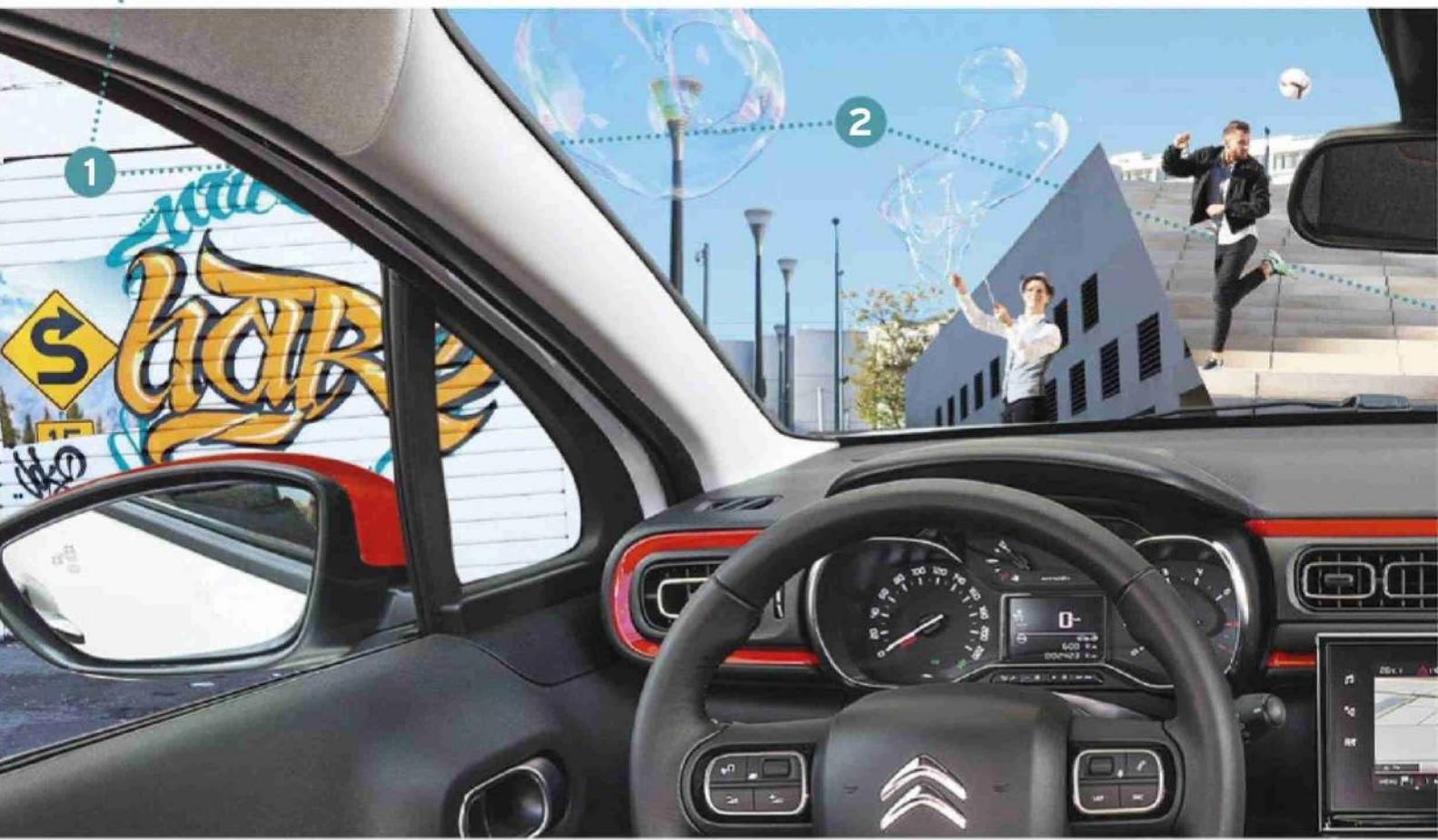
Max SEIGAL

A 28 ans, cet Américain, passionné de paysages et de sports extrêmes, a déjà une longue expérience de la prise de vue avec un drone.





CATCH THE ROAD BY NEW CITROËN C3⁽¹⁾



PARTAGEZ VOTRE EXPÉRIENCE 360°

En route pour une incroyable aventure au volant de Nouvelle Citroën C3⁽²⁾! À bord, réalisez votre premier reportage-photo en parcourant une ville pleine de sublimes panoramas. Un voyage riche en sensations à partager avec tous vos amis.

Avec Nouvelle Citroën C3⁽²⁾, vous allez vivre bien plus qu'une balade à travers la ville. Vous allez partager vos plus belles sensations. Un paysage à couper le souffle défile sous vos yeux? Une jolie ruelle se profile à l'horizon? Une rencontre inattendue surgit au coin de la rue? C'est l'histoire d'un simple clic. La caméra embarquée saisit les instants magiques que vous vivez au volant. Il n'y a plus qu'à partager chacune de ces expériences sur vos réseaux sociaux favoris. Pour tester en avant-

première la technologie ConnectedCAM CitroënTM, rendez-vous sur le site Geo. fr et embarquez pour un étonnant voyage à 360°. Vous participerez à une virée urbaine et branchée en roulant au cœur d'un film inédit. Rencontres surprises, panoramas enchantés, situations insolites... Ouvrez l'œil! Vous pourrez réaliser votre premier reportage-photo en prenant les plus beaux clichés et peut-être remporter un week-end d'exception pour vivre l'expérience ConnectedCAM CitroënTM de Nouvelle Citroën C3⁽²⁾.



SAISISSEZ LE MEILLEUR DE MARSEILLE

Sur Geo.fr, vous allez découvrir une œuvre de street-art se réaliser sous vos yeux ①, entrer dans le monde d'un magicien-poète sachant buser ②, apprendre à jongler avec un ballon de foot ③, danser un tango endiablé sous un miroir géant ④ et admirer le soleil couchant sur le bleu des calanques ⑤. La ConnectedCAM Citroën™, une nouvelle façon de conduire où chaque instant se partage.



Nouvelle Citroën C3⁽²⁾ La citadine 100% connectée

Bienvenue dans l'ère de la voiture sociale et connectée! En première mondiale, Citroën propose la ConnectedCAM Citroën™. Dotée d'un capteur 2 millions de pixels, d'un grand-angle 120° et d'une large capacité de mémoire (16 Go), la caméra Full HD embarquée tourne le film de votre route et prend en photo tout ce que vous voulez. Il n'y a plus qu'à partager d'un simple clic le meilleur de votre itinéraire sur vos réseaux sociaux.

CONCOURS PHOTO sur Geo.fr

VIVEZ UNE EXPÉRIENCE IMMERSIVE À 360°

CAPTEZ LES PLUS BEAUX INSTANTS AVEC LA ConnectedCAM Citroën™ ET TENTEZ DE GAGNER UN WEEK-END RELAIS & CHÂTEAUX POUR DEUX PERSONNES.





Le Nil Bleu, près de Tissisat, est bordé de pâtures verdoyantes. C'est sur son cours, non loin de la frontière avec le Soudan, que l'Ethiopie devrait achever, en 2017, le plus grand barrage d'Afrique.

L'Ethiopie prend la main sur le Nil

Le grand partage des eaux du plus long fleuve d'Afrique, le Nil, a commencé. C'est cette année que l'Ethiopie, située en amont, devrait inaugurer son pharaonique barrage de la Renaissance : 1 800 mètres de long, 175 de haut, une retenue d'eau de soixante-dix milliards de mètres cubes pour une puissance de 6 000 MW (trois fois celle du barrage d'Assouan). Déjà, deux turbines auraient commencé à tourner.

L'ouvrage symbolise surtout un nouveau leadership régional : «Jamais auparavant, l'Ethiopie n'avait pu imposer ses vues sur le Nil à l'Egypte, première puissance militaire du continent, analyse Jean-Nicolas Bach, chercheur à l'Institut français des relations internationales (Ifri). Le rapport de force a changé.» Situé près de la frontière avec le Soudan, à qui l'on a fait miroiter l'exportation d'électricité à des tarifs préférentiels, le barrage est une nécessité vitale pour l'Ethiopie, avec 10 % de croissance



annuelle depuis une décennie et une demande énergétique qui explose. Côté égyptien, il cristallise la peur séculaire de manquer d'eau. Avant même la pose de la première pierre, en 2011, puis en 2013, lorsque le cours du fleuve a commencé à être dévié pour permettre la poursuite des travaux, l'Egypte, alors dirigée par les Frères musulmans, a tapé du poing sur la table. En vain. Ni le rappel de traités historiques lui garantissant les deux tiers des eaux du fleuve et un droit de veto sur tout ouvrage qui perturberait son cours, ni la menace d'une intervention militaire n'ont fait reculer Addis-Ababa.

L'impact du barrage fait débat. Des experts estiment qu'il va priver l'Egypte de douze milliards de mètres cubes d'eau sur les cinquante-cinq qui irriguent annuellement le pays. Un désastre pour l'agriculture. L'Ethiopie, au contraire, promet un Nil mieux régulé, moins de crues dévastatrices, moins de pertes en eau par évaporation. Une gestion du fleuve «gagnant-gagnant». Placé devant le fait accompli et soucieux de ne pas perdre la face, le gouvernement du général al-Sissi a conclu un accord en 2015 avec l'Ethiopie et le Soudan. Et les trois pays viennent enfin de s'entendre sur les études d'impact à mener. Officiellement au moins, la guerre de l'eau n'aura pas lieu. ■

Jean Rombier



Le piquant bol de rouge des Texans

C'est une légende qui court dans le sud des Etats-Unis depuis la fin du XIX^e siècle. Pat Garrett, le shérif qui s'était juré de mettre fin à la cavale du célèbre hors-la-loi Billy the Kid aurait déclaré à son sujet : «Quiconque aime le chili con carne ne peut être foncièrement mauvais.» Soyons honnêtes : il n'est pas certain que le goût pour le plat en question soit une garantie de qualités humaines. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que les Texans sont toujours prêts à se damner pour déguster ce ragoût de viande d'un rouge flamboyant relevé par un mélange d'aromates et de piments plus ou moins forts, qui lui donnent sa couleur sang.

Surtout, ils revendentiquent l'invention de cette recette emblématique de la cuisine tex-mex. «The only real bowl of red» («le seul vrai bol de rouge qui vaille»), comme on aime à dire là-bas, est celui qu'on prépare au Texas. Pas question de laisser croire qu'il s'agisse d'une recette mexicaine – les Mexicains eux-mêmes la laissent volontiers aux gringos. Et tant pis si l'origine du chili

con carne (littéralement, «piment avec de la viande») reste floue. Au Texas, on adhère à une seule version de l'histoire : au début du XVIII^e siècle, des migrants originaires des Canaries s'implantèrent dans une mission espagnole de la région. La naissance de cette petite colonie, qui devint plus tard San Antonio, la septième ville des Etats-Unis (1,3 million d'habitants), fut dignement fêtée autour d'un ragoût improvisé, épice à souhait. La recette s'est perpétuée, jusqu'à devenir la spécialité locale. Car le chili con carne ne présente que des avantages : il est rôboratif, bon marché (même les moins bons morceaux de viande font l'affaire) et facile à préparer pour un grand nombre de convives. C'était le plat idéal pour sustenter les soldats de la garnison de San Antonio ou les aventuriers de passage dans le Far West. On le servait partout, dans des gargotes ou même dans la rue : jusqu'au début du XX^e siècle, des vendeuses ambulantes, les *chili queens*, transportaient leurs marmites de place en place... Entre-temps, cette préparation avait déjà conquis l'Amérique, de la côte Est à la côte Ouest. Au point que certains lobbyistes texans, qui ont déjà obtenu que leur recette fétiche devienne le «plat officiel de l'Etat du Texas», font des pieds et des mains pour qu'elle soit aussi déclarée «plat national». Rien que ça ! ■

Carole Saturno

TO BEAN OR NOT TO BEAN ?

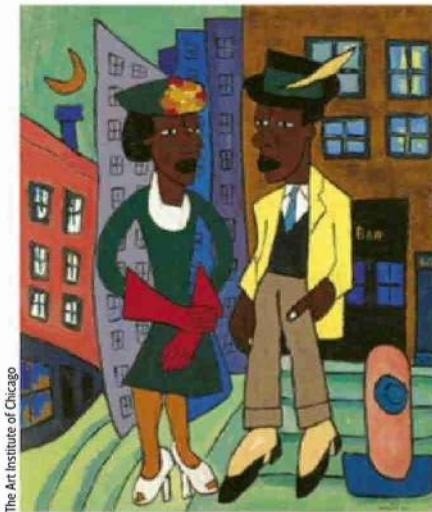
On a tendance à croire que le chili con carne est une sorte de cassoulet de haricots rouges agrémenté de viande hachée. Faux !

Voici comment renouer avec la recette *made in America*.

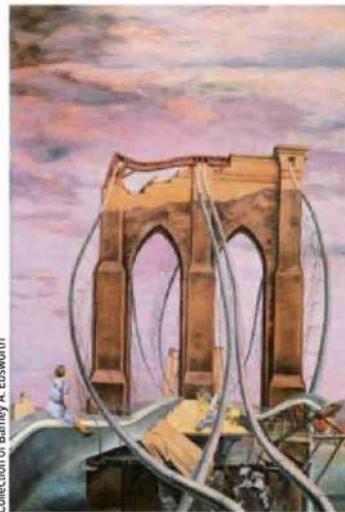
LES INGRÉDIENTS Les Texans sont catégoriques : pas de beans (haricots) dans un chili authentique ! Et pour la viande, autant la choisir grasse et bon marché, par exemple de la queue de bœuf ou des travers de porc. Il faut juste la laisser mijoter à feu doux pendant de longues heures pour l'attendrir.

LA SAUCE L'originalité tient à ce mélange de piments (doux ou plus puissants selon les goûts, piment oiseau, ancho, poblano ou de Cayenne), et d'aromates (cumin, origan et ail), aiguisé de pointes acides (coriandre, vin ou vinaigre et concentré de tomates...). Bon à savoir : c'est encore meilleur réchauffé le lendemain.

NEW YORK



The Art Institute of Chicago



Collection of Barney A. Ebsworth

Le pont de Brooklyn bombardé, peint par Louis Guglielmi (à d.), ou cette *Scène de rue, Harlem*, de William H. Johnson (à g.) témoignent de la liberté créative qui régnait durant la grande dépression.

EXPOSITION

CHEFS-D'ŒUVRE DE CRISE

Des traders qui gesticulent et hurlent en cherchant à se débarrasser de leurs actions : c'est avec un film d'actualité sur le célèbre krach boursier du 29 octobre 1929 à Wall Street que débute l'exposition *La Peinture américaine des années 1930* au musée de l'Orangerie. Parmi la cinquantaine de toiles présentées, Big Apple occupe une place particulière. «Le New York de cette décennie reflète le deuxième grand moment de doute de l'histoire des Etats-Unis, après la guerre de Sécession», analyse la commissaire Laurence des Cars. D'un côté, la mégapole, envahie par les bidonvilles, prend le problème de la misère à bras-le-corps, comme en témoigne le portrait du docker militant Pat Whalen, représenté les poings serrés sur un journal annonçant une série de grèves. De l'autre, on cherche à s'oublier dans les cinémas aux allures de palaces

et les clubs de jazz de Harlem. Le tableau *New York Movie* d'Edward Hopper montre une salle obscure où une ouvreuse s'ennuie pendant que les spectateurs regardent un film de Frank Capra sur une cité utopique. «Hopper est le grand peintre de ce New York de la crise, où le sentiment de détresse grandit, mais où l'espoir du rêve américain demeure, poursuit la commissaire. Les Etats-Unis peuvent tomber très bas, mais se vivent comme la terre de la seconde chance.» Une seconde chance toujours offerte par la ville qui ne dort jamais. ■

Faustine Prévot

La Peinture américaine des années 1930, au musée de l'Orangerie, à Paris, jusqu'au 30 janvier. Contact : musee-orangerie.fr



DVD

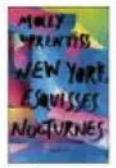
Jackson Heights, summum du melting-pot

Cest l'un des quartiers les plus cosmopolites de New York. Dans le nord-ouest du Queens, Jackson Heights abrite des Pakistanais, des Grecs, des Latinos et des descendants d'immigrés italiens et irlandais. L'Américain Frederick Wiseman a écumé mosquées, salons indiens d'épilation au fil, restaurants mexicains... Son documentaire, sans commentaires, révèle la solidarité entre ces communautés, peu à peu repoussées par la gentrification.

In Jackson Heights, de Frederick Wiseman, éd. Sophie Dulac Distribution, 20 €.

ROMAN

L'art des marges


C'est une fresque sensuelle sur le tourbillon créatif des années 1980, quand des artistes comme Jean-Michel Basquiat ou Keith Haring peuplaient les squats de ce sud de Manhattan baignant dans une «crasse splendide». Deux destins se croisent : celui d'un critique d'art synesthésique (qui associe aux images des couleurs et des odeurs) et celui d'un peintre argentin. *New York, esquisses nocturnes*, de Molly Prentiss, éd. Calmann-Lévy, 21,50 €.

BEAU LIVRE

Intimité de rue

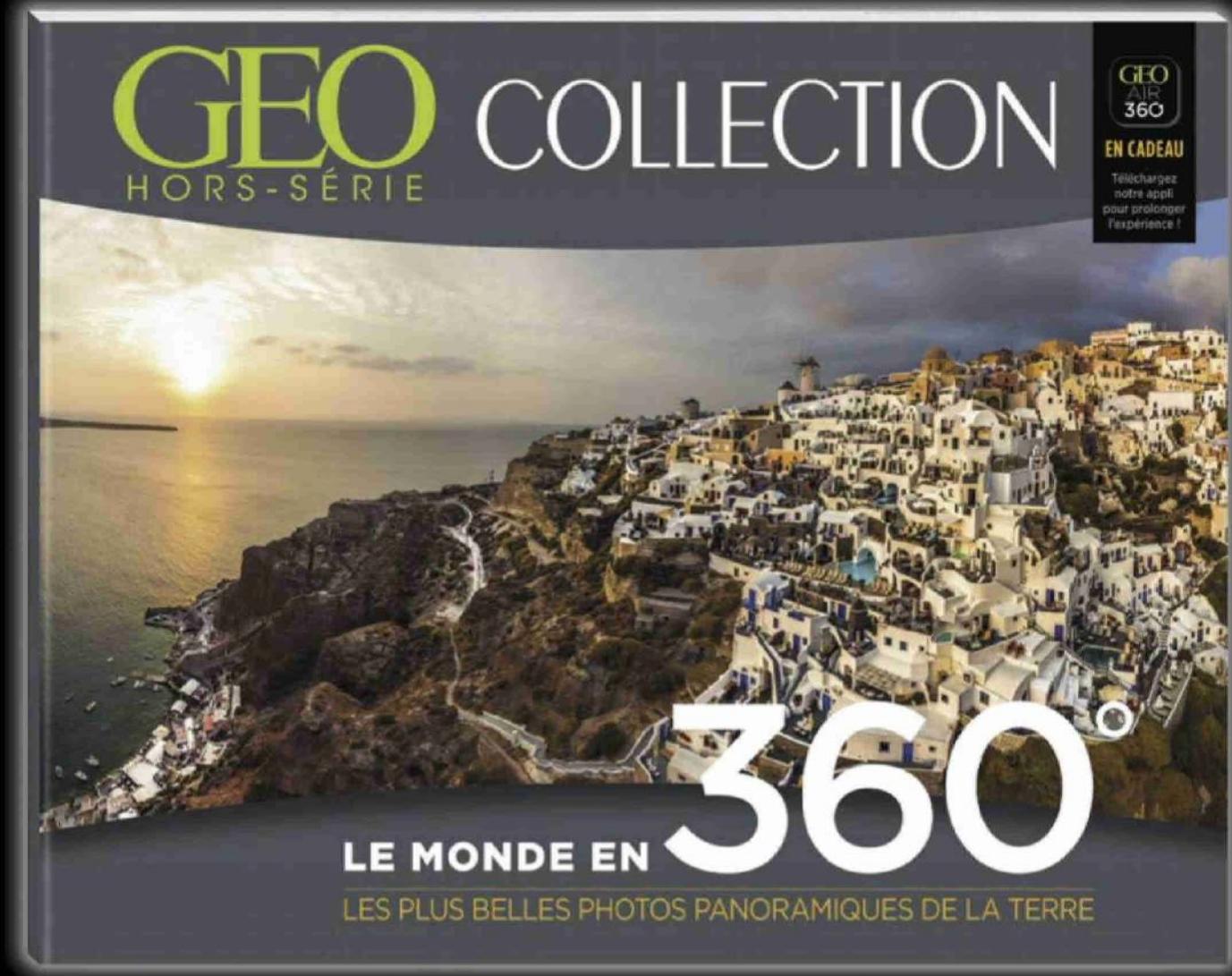

Voici un œil méconnu de la street photography, le chapitre manquant entre Walker Evans et Diane Arbus. Dans les années 1950 et 1960, Louis Faurer (1916-2001) hante les nuits de Times Square, ses cinémas, ses théâtres, pour saisir, dans un noir et blanc contrasté, les attitudes de ceux qui ne craignent plus de dévoiler leur intimité. *Louis Faurer*, éd. Steidl, 34 €.

SÉRIE TV

Ghetto hip-hop


Ils sont jeunes et prêts à tout pour s'extraire du Bronx délabré des seventies. Mylène surfe encore sur la vague disco. Mais Ezekiel, lui, se lance dans le rap. Pour retracer la naissance fiévreuse de cette culture hip-hop, mélange de slam, break dance et street art, le cinéaste Baz Luhrmann enchaîne les scènes chantées et dansées. *The Get Down*, de Baz Luhrmann, sur Netflix.

GEO VOUS PROPOSE UN TOUR DU MONDE À 360°



GEO HORS-SÉRIE COLLECTION

360°

LE MONDE EN 360°

LES PLUS BELLES PHOTOS PANORAMIQUES DE LA TERRE

GEO AIR 360
EN CADEAU

Téléchargez notre appli pour prolonger l'expérience !



EN CADEAU

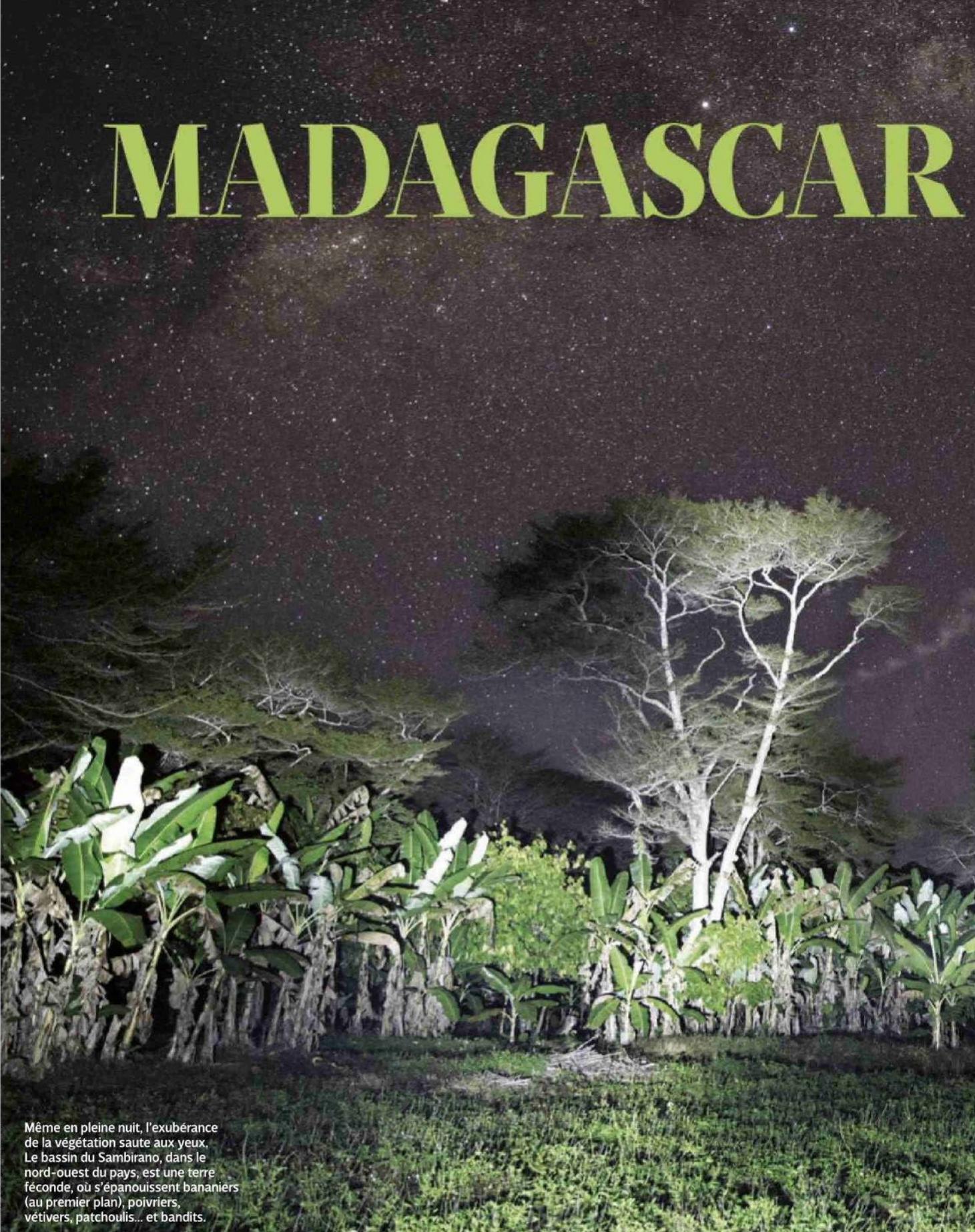
POURSUIVEZ L'EXPÉRIENCE
EN TÉLÉCHARGEANT GRATUITEMENT L'APPLICATION*



* Disponible sur iOS uniquement dans l'App Store.

GEO, UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE DE CONNAÎTRE LE MONDE

MADAGASCAR



Même en pleine nuit, l'exubérance de la végétation saute aux yeux. Le bassin du Sambirano, dans le nord-ouest du pays, est une terre féconde, où s'épanouissent bananiers (au premier plan), poivriers, vétivers, patchoulis... et bandits.

DÉCOUVERTE

L'ÎLE AUX TRÉSORS

C'est l'un des pays les plus pauvres du monde. Mais aussi l'un des plus riches : en épices rares, en pierres précieuses, en fleurs exotiques... Les industriels du luxe le savent bien. Les trafiquants aussi. Résultat : une foire d'empoigne aux allures de Far West du xx^e siècle.

PAR THOMAS SAINTOURENS (TEXTE) ET GIULIO DI STURCO (PHOTOS)





Les chocolatiers français s'arrachent ces petites fèves couleur sépia, d'une saveur inégalée

A peine décrochées des cacaoyers, les cabosses mûres sont fendues en deux et rapportées, en charrette, vers les entrepôts de triage de la société suédoise Åkesson's. Là, les fèves sont mises à fermenter, puis à sécher, avant d'être sélectionnées à la main par des femmes. Le cacao de Madagascar, presque exclusivement produit dans la zone du Sambirano, est considéré comme l'un des meilleurs au monde.









L'ilang-ilang, au parfum puissant et délicat, est distillé juste après la cueillette, à l'aube

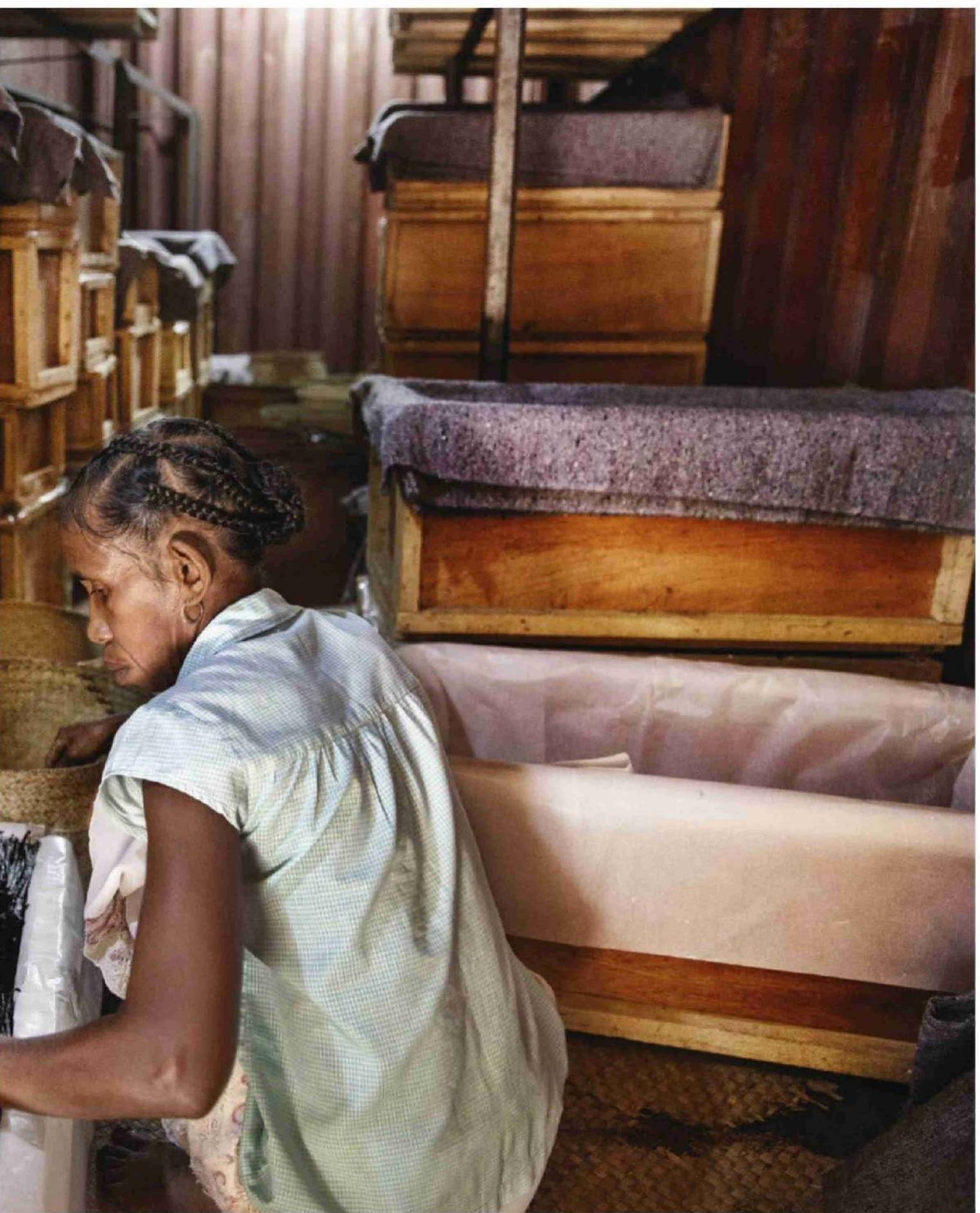
Aussitôt récoltées, les fleurs fraîches des ilangs-ilangs sont chauffées durant vingt-quatre heures dans ces alambics en cuivre. Fondée à Nosy Be en 1889 par des missionnaires, la SPPM (Société des produits à parfums de Madagascar) est l'un des premiers exportateurs mondiaux de cette huile essentielle, sans laquelle bien des fragrances, lotions ou autres produits cosmétiques n'existeraient pas.



Les hangars où est entreposée la précieuse vanille ressemblent à des coffres-forts

Cette ouvrière manie avec délicatesse les goussettes de *Vanilla planifolia* pour l'entreprise française Biolandes, leader mondial des extraits aromatiques naturels. Sur le marché international, les prix ont tellement flambé depuis douze ans que la vanille est désormais traitée comme un produit de luxe, qu'il faut préserver coûte que coûte des voleurs : chaque soir, les portes des entrepôts sont soudées, et rouvertes le lendemain, à la scie circulaire.





DES RESSOURCES NATURELLES INCROYABLES...

2 % de la biodiversité mondiale s'épanouit à Madagascar : l'île compte ainsi parmi les rares pays (il y en a seulement dix-sept) de «mégadiversité biologique» de notre planète.

80 à 90 % d'endémisme : un taux record ! La plupart des espèces animales et végétales qui vivent à Madagascar n'existent nulle part ailleurs sur Terre. Sur les 12 000 variétés de plantes, certaines donnent des épices ou des fruits qui ont un fort attrait à l'export, tels le litchi ou la girofle.

85 % de la production mondiale de vanille sont malgaches. L'île Rouge domine ainsi totalement le marché, avec l'Indonésie.

800 milliards de dollars : telle est l'estimation du potentiel total des ressources minières nationales. Les exportations de nickel et de cobalt, notamment, pourraient tirer vers le haut les revenus du pays.



... MAIS QUI NE PROFITENT PAS À LA POPULATION

412 dollars C'est le PIB par habitant de Madagascar, alors que la moyenne mondiale tourne autour de 10 000 dollars. Le pays compte ainsi parmi les cinq plus pauvres du monde.

75 % de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, c'est-à-dire avec moins de 1,9 dollar par jour.

0,51 Tel est le faible score obtenu par Madagascar au calcul de l'Indice de développement humain (IDH). Un mauvais résultat (154^e rang mondial sur 188) qui souligne des lacunes persistantes notamment en termes de scolarisation et d'espérance de vie en bonne santé.

28 sur 100 C'est la note catastrophique de Madagascar à l'Indice de perception de la corruption, ce qui classe cet Etat au 123^e rang mondial (sur 168 pays évalués en 2015).

Six heures du matin. Une scie circulaire sur l'épaule, Abdillah remonte la file des ouvrières qui patientent devant la lourde porte d'acier de l'entrepôt. Puis, dans un crissement aigu et des gerbes d'étincelles, le mécanicien découpe délicatement, de haut en bas, la fermeture qu'il avait soudée la veille, à la fin de la journée de travail. A Ambanja, dans le nord-ouest de Madagascar, les clés ne suffisent plus pour protéger la vanille. Ces précautions de coffre-fort, chaque jour répétées, assurent que les tonnes de gousses odorantes ne feront pas le bonheur des voleurs qui rôdent la nuit aux abords des plantations. Une fois la porte déscellée, les ouvrières s'assoient sur des nattes et procèdent à l'inspection minutieuse de la marchandise, calibrée par taille. Dans quelques semaines, la production 2016 partira pour la France, où elle sera transformée en huiles essentielles dans les usines de la société Biolandes, leader mondial des extraits aromatiques naturels. Cette année, la récolte a été bonne. Le pays fournit environ 85 % de la production mondiale de cette liane qui demande une pollinisation manuelle. Une matière première délicate et sensible aux aléas climatiques que s'arrachent les parfumeurs et confiseurs de la planète. A treize heures, après qu'Abdillah a de nouveau soudé les battants de la porte, les femmes sont soumises à une fouille au corps. Elles doivent même dérouler leur foulard bariolé pour prouver qu'aucune gousse n'y est dissimulée...

De l'équilibre de cet éden dépendent nos glaces à la vanille et nos parfums de créateurs

Gousses de vanille et fèves de cacao, mais aussi pierres semi-précieuses, métaux rares ou concombres de mer... Le nord-ouest de Madagascar est bénî des dieux. Pas plus grande que la Savoie (6 000 kilomètres carrés), la zone du Sambirano est incroyablement riche en ressources naturelles. Ici, selon une formule populaire, on donnerait même à boire du «Coca-Cola aux zébus». C'est un fleuve, dont les eaux boueuses serpentent du massif du Tsaratanana jusqu'au canal du Mozambique, qui a donné son nom à cette vallée fertile. «Le bassin du Sambirano est un hotspot de biodiversité sans égal, explique Nicola Fuzzati, ethnobotaniste chargé, pour Chanel, de superviser la production de vanille d'Ambanja, dont sont tirées les molécules de crèmes anti-âge vendues plus de 320 euros le pot de 50 grammes. Dans cette région protégée des cyclones et arrosée toute l'année par la pluie, poussent des végétaux uniques.» La richesse du nord-ouest de Madagascar n'avait pas échappé aux colons français, qui y établirent vers 1900 des plan-

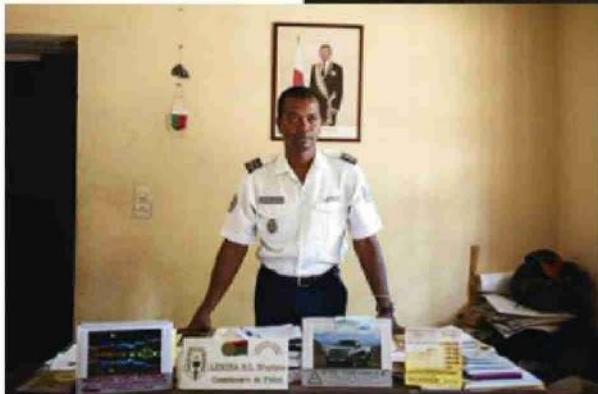
La région est si prospère qu'ici, dit-on, on donnerait même à boire du «Coca-Cola aux zébus»

tations somptueuses. Mais aujourd'hui, la ruée y est digne du Far West à l'époque de la fièvre de l'or. Négociateurs et colporteurs écument sans relâche les exploitations de la région, certaines très grandes, d'autres minuscules. Au profit, surtout, des consommateurs occidentaux et asiatiques. La production des glaces à la vanille, des tablettes de chocolat ou des parfums de créateurs dont nous raffolons est ainsi liée à l'équilibre de cet éden. Un éden instable, soumis à un pouvoir chaotique – un coup d'Etat a eu lieu en 2009 – et contrôlé par une multitude d'intermédiaires qui spéculent sur les matières premières ou alimentent des filières illégales. Le Sambirano est ainsi le symbole même du paradoxe que vit Madagascar, à la fois deuxième réserve de biodiversité mondiale et cinquième pays le plus pauvre de la planète. «L'île est un paradis naturel surexploité, mal géré et miné par les trafics, avec un gouvernement qui s'en lave les mains, laissant des zones entières à des barons liés à des mafias internationales», constate Edina Ifti-cene, spécialiste au WWF.

Au cœur de la vallée, Ambanja, ville carrefour d'environ 30 000 habitants, tient plus du bourg agricole indolent que du repaire de nouveaux riches. Tout juste quelques banques ont fleuri ces dernières années le long des ruelles poussiéreuses où circulent les cyclopousses. Les plantations de cacao sont l'une des grandes fiertés locales : elles livrent aux chocolatiers du monde entier, de France en particulier, des fèves au goût unique, bien qu'en quantité modeste : 7 000 tonnes annuelles, contre 1,5 million de tonnes pour le leader mondial, la Côte d'Ivoire. Le Français Ivan Staub, directeur de la plantation Åkesson's, arpente les sous-bois ombragés de ses 650 hectares de cacaoyers, jonchés, çà et là, de cabosses multicolores. Lui se réjouit de la privatisation des exploitations amorcée dans les années 2000, tout en en soulignant la faiblesse. «L'entretien de l'outil de production laissait à désirer durant la période de gestion étatique, explique-t-il. Mais depuis, c'est l'anarchie, n'importe qui ...»

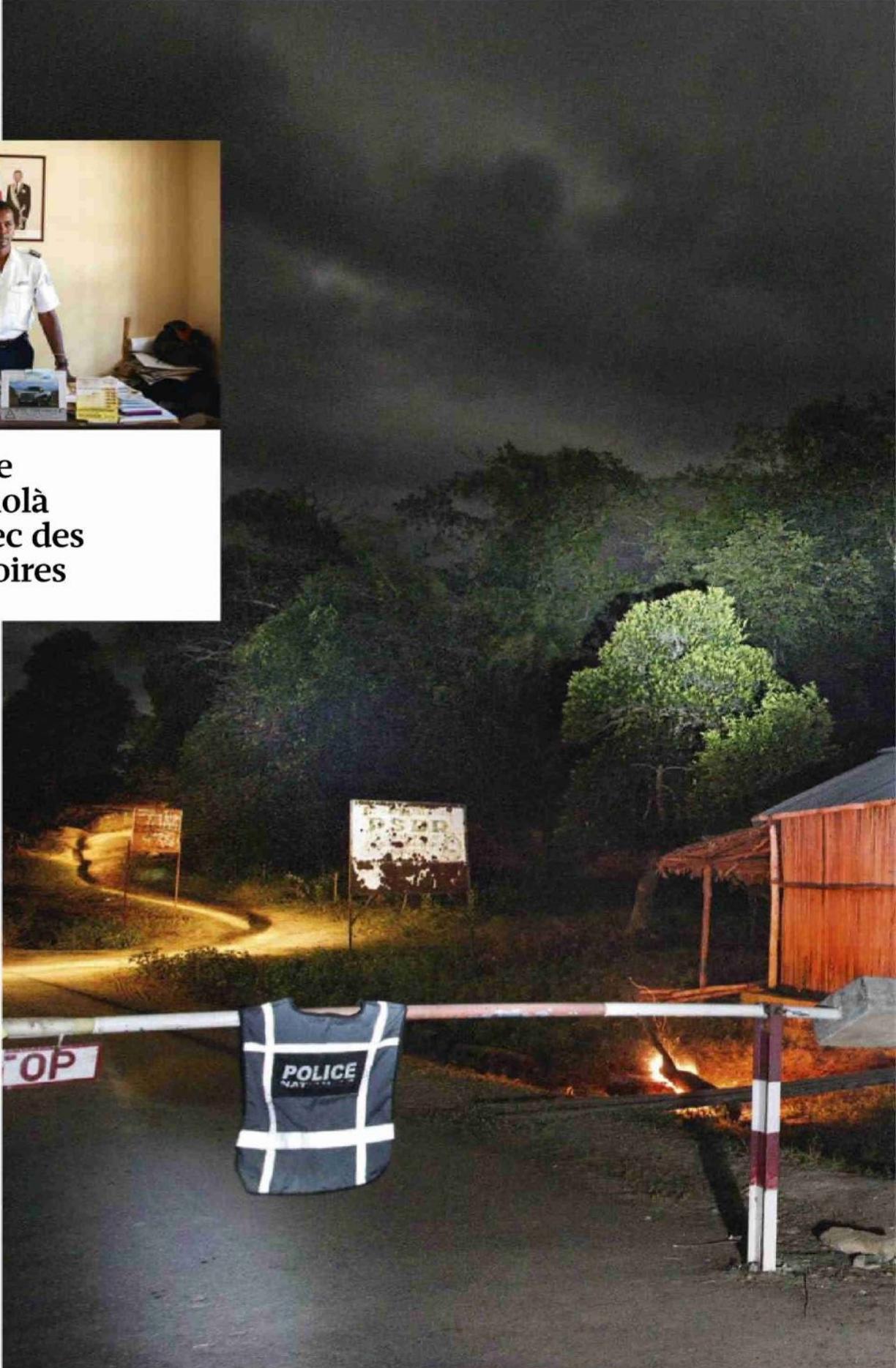


Avec leurs lances, ces ados perforent le rivage pour débusquer les crabes de mangrove qui se cachent entre les racines des palétuviers. Ils vendront ensuite leurs prises à des intermédiaires agissant pour le compte de trafiquants chinois.



La police tente de mettre le holà aux trafics avec des moyens dérisoires

Ce check point a été dressé près d'Ambanja pour contrôler les marchandises transportées par camions. Mais une poignée de barrages ne suffit pas pour démanteler des filières criminelles internationales. Manque d'effectifs, corruption... De l'aveu de Stéphane Lekira, commissaire du district, ses équipes peinent déjà à lutter contre les vols et les agressions liés aux matières premières. Ces délits sont même en recrudescence.







Le Sambirano est bénit des dieux. Cette zone littorale est abritée des cyclones et irriguée par des pluies abondantes. Des conditions propices à l'agriculture. Les Français y établirent des plantations dès leur arrivée, vers 1900. Aujourd'hui, ce secteur fait vivre huit habitants sur dix dans la région.

«... peut acheter ou vendre n'importe quoi, sans contrôle.» Laurent Eddie, le chef du district d'Ambaranja, avoue son impuissance : «Notre région est riche et cosmopolite, mais, revers de la médaille, la corruption y est endémique et les gens n'y respectent pas les lois...»

Au rez-de-chaussée d'une bâtie rose, «Eddy la Vanille» dissimule son butin de guerre

Ici, depuis 2004, année où le prix de la vanille a été multiplié par vingt, la gousse concurrence la cabosse. De quoi attirer margoulins en tous genres, et des gros bras aux «pratiques mafieuses», selon l'expression de plusieurs producteurs qui préfèrent taire leur nom (comme d'autres personnes rencontrées au cours de ce reportage). Certains exportateurs, malgaches ou étrangers, achètent de la vanille parfois avant maturité et la stockent longtemps, courant le risque qu'elle se détériore. Leur calcul : attendre la prochaine flambée des cours pour écouter la marchandise et s'assurer une plus-value maximale. En ce mois de juin, une poignée de barons des épices viennent de prendre leurs quartiers à Ambaranja. Chaque année, à la tête de convois de camions et de 4x4 rutilants, ils sillonnent l'île du sud au nord, en suivant les dates d'ouverture des marchés régionaux, avant de retrouver leurs QG de la côte est, où sont conditionnées les gousses accumulées au fil de leur périple.

Au rez-de-chaussée d'une vaste bâtie en ciment rose, l'un d'eux, «Eddy la Vanille», dissimule son trésor de guerre. Sous le commandement de son

neveu Rivelino, un ado en short militaire et t-shirt à paillettes, ont été entassées trois tonnes de gousses récoltées avant maturité. Mais le jeune garçon n'en a cure. Il lance, le regard arrogant : «Nous, notre mission, c'est de ramasser un max de vanille. Après, on attend que les prix montent pour revendre le plus cher possible. Cela peut prendre deux ans...» Quelques rues plus loin, un concurrent d'Eddy vaque aussi à ses petites affaires. Ses installations sont facilement repérables à l'odeur sucrée, presque écoeurante sous la chaleur écrasante, qui embaume le quartier. Sur la pelouse d'un terrain de football, ses employés dispersent des dizaines de sacs de gousses, laissées là à sécher. Dans quelques jours, sa caravane reprendra la RN5, route nationale aux allures de grand huit défoncé, direction la côte Est et ses ports en eaux profondes. Là, la marchandise embarquera en direction de l'Inde, des Etats-Unis ou de l'Europe.

Les effluves de vanille, odeur d'argent facile, attirent aussi les bandits de grand chemin. Des gangs armés de coupe-coupe qui opèrent de nuit pour subtiliser les récoltes. Il suffit de s'enfoncer dans la forêt au nord d'Ambaranja pour constater l'un de leurs derniers forfaits. Sous un toit feuillu de manguiers et de cacaoyers, Virginie Mboty, 60 ans, petite productrice, décroche sans ardeur quelques cabosses avant de partir au marché. Elle ne jette pas même un coup d'œil à ses plants de vanille décapités, vandalisés dans la nuit du 12 mars. «Quand je suis arrivée le matin, j'ai pleuré : j'ai perdu une année de travail en un coup.» Elle

n'a jamais retrouvé le voleur de ses soixante kilos de gousses (potentiellement plus de 1 400 euros), mais d'autres malfaiteurs pris sur le fait ont eu affaire à la vindicte populaire. Dernièrement, l'un d'entre eux s'est même fait découper en morceaux dans un hameau situé plus haut dans la vallée.

«Environ 80 % des affaires que nous traitons sont en lien avec les matières premières, constate Stéphane Lekira, le commissaire de police en charge du district d'Ambanja. La situation est délicate, tant pour les collecteurs, qui transportent beaucoup d'argent liquide, que pour les petits producteurs, qui peinent à protéger leurs terres. Et même pour les voleurs : quand ils ne sont qu'une poignée, ils ne peuvent rien face à la vengeance de tout un village !» Souvent appelées en dernier recours, les forces de l'ordre disposent de moyens dérisoires. Stéphane Lekira jette un coup d'œil par la fenêtre de son bureau, mi-résigné, mi-amusé : «Nous possédons cette fourgonnette d'occasion, qui n'est capable de rouler que sur les rares routes goudronnées, pas sur les pistes... Et encore, lorsque nous avons pu faire le plein ! Sinon, nos hommes doivent être amenés sur place en stop, mais il leur faut parfois deux jours pour faire quarante kilomètres !» Ce soir-là, accompagné de quatre officiers armés de kalachnikovs, il procède à une inspection des «barrages économiques», ces quelques check points destinés à contrôler les allées et venues de camions chargés de fruits ou d'épices. Autour, la forêt semble assoupie, impénétrable. Pourtant, elle est sur le qui-vive. Un tiers des effectifs des grandes plantations est constitué de gardiens, majoritairement des hommes dépenaillés venus du sud de l'île. Une armée discrète qui peuple les sous-bois, machette ou fronde dans la main, à la lueur de la lune, pour une poignée d'ariary...

Sous les frondaisons, un alambic artisanal dégage une fumée blanchâtre

Plus à l'ouest, dans les eaux saphir du canal du Mozambique, face à l'embouchure du Sambirano, se trouve Nosy Be. A en juger par la fragrance capiteuse qui inonde un hangar, son surnom d'«île aux parfums» semble plus que jamais justifié. Dans l'entrepôt, une soixantaine de cueilleuses de fleurs d'ilang-ilang, payées 100 000 ariary par mois (30 euros, plus ou moins le salaire mensuel moyen à Madagascar), déversent des pétales dorés devant des alambics. Ce site appartient à la Société des produits à parfums de Madagascar (SPPM), une entreprise malgache qui exporte dix tonnes d'huiles essentielles par an. «Nous cherchons à contrôler le maximum de terres et à maîtriser la production de A à Z», explique son ambitieux PDG, Riaz Barday. Gianni Ruta, économiste à la Banque mondiale, insiste sur les lacunes d'un pays incapable

Les barons des épices sillonnent l'île à la tête de convois de camions et de 4x4 rutilants

de tirer partie de ses richesses naturelles au bénéfice de sa population. «Depuis 1960, la valeur ajoutée produite par chaque paysan malgache a diminué de plus de 50 %, dit-il. A cause de la rareté des infrastructures de transformation ou de stockage, du mauvais état des routes et de la difficulté à créer une entreprise...» Idéalement, plaide ce spécialiste, il faudrait parvenir à «une relation plus directe entre petits producteurs et acheteurs finaux».

C'est pourquoi certains paysans de Nosy Be se sont organisés en coopérative. Comme les 500 membres du Comité local de base des lacs du mont Passot, qui voient leur subsistance assurée grâce à la forêt qui surplombe des étendues d'eau noires infestées de crocodiles. Là, ils ont planté des ilangs-ilangs. «En dix ans, grâce à l'aide d'une ONG malgache, nous avons multiplié par dix le nombre de pieds car nous utilisons moins le brûlis qu'avant et avons accès à des pépinières», raconte le président Ernest Avilaza. Il poursuit sa promenade, machette en main, se frayant un passage dans une végétation de plus en plus dense jusqu'à une clairière animée par un jeu d'ombres. Sous les frondaisons, un alambic artisanal appartenant à la coopérative dégage une fumée blanchâtre. «Nous faisons une session de distillation de vingt-quatre heures non-stop, alors on se relaie, avec mon épouse et un ami», explique Ernest. Dans une marmite glougloute un tubercule sauvage : «On se partage aussi les repas», ajoute-t-il. Lui déclare toucher bien plus qu'un simple ouvrier de plantation, même s'il a du mal à estimer son revenu mensuel. Une seule certitude : il ramasse 200 000 ariary (60 euros) pour chaque kilo de produit distillé vendu. «Mais le prix varie sans cesse à cause des cours de l'euro et de la concurrence des Comores», constate-t-il, résigné, tandis que son épouse réveille le feu avec quelques branches sèches...

En suivant les fluctuations des cours internationaux, la région du Sambirano s'est adaptée aux exigences du marché mondial. Même les moins licites. Sur ce littoral très découpé, entre mer et forêt, s'opèrent en effet plusieurs trafics à destination de la Chine. L'une des vedettes du marché noir est de couleur verte, a du poil aux pattes et fait claquer ses grosses pinces lorsqu'elle pique une colère : il s'agit du crabe de mangrove, dont la capture est, en principe, réglementée. «Jusqu'à il y a trois ans, ces crustacés étaient consommés seulement localement, par les pêcheurs malgaches, explique ***





Face aux groupes miniers, qui veulent les exproprier, les paysans sont démunis

Réunion publique dans une école. Ces villageois de la péninsule d'Ampasindava s'inquiètent des opérations menées par les agents de l'entreprise allemande Tantalus, spécialisée dans les terres rares (scandium, cérium...). Les carottages d'exploration, comme ce trou de dix mètres de profondeur (en haut), ont déjà fait des dégâts dans leurs champs. Qu'adviendra-t-il quand une autre société, singapourienne cette fois, débutera l'exploitation du gisement, courant 2017 ?

Autour du gisement de grenats, la seule loi qui règne, c'est «premier arrivé, premier servi»

••• Adrian Levrel, spécialiste des ressources marines pour l'ONG britannique Blue Ventures. Désormais, les trois quarts sont exportés, dont la quasi-intégralité vers la Chine.» Sans respect aucun des périodes de pêche ou des tailles des prises.

Pour comprendre comment fonctionne ce business de l'ombre, il faut suivre une bande de quatre adolescents aux allures de pirates, qui parcourent pieds nus l'exquise mangrove d'Antsahampano. Armés de longues lances, ils sont chargés de débusquer des crabes de mangrove pour le compte de Madame Sakina, une mareyeuse qui va pouvoir facturer 2 000 arairy (60 centimes d'euro) par bestiole (chaque pièce sera ensuite revendue vingt fois plus cher en Chine). Son rôle : acheminer la marchandise vers une mystérieuse échoppe du centre d'Ambanja, où résonnent

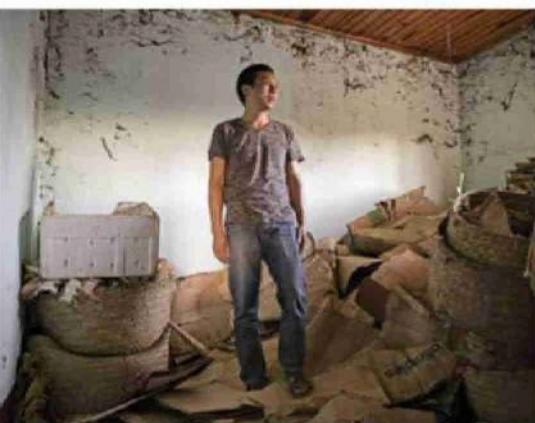
des airs de pop asiatique. A l'intérieur, le nez dans son téléphone portable, un Chinois taciturne se faisant appeler Amina sert d'intermédiaire : il transbahute chaque mois des tonnes de crabes vers l'aéroport d'Antananarivo, la capitale, au prix de quelques bakchichs bien ciblés. Pourtant, il doute : «A force de suivre la demande, il n'y a plus assez de crabes et les rares qui restent ne sont pas assez gros, se lamente-t-il. Alors, je pense à changer de business. Peut-être me redéployer un peu plus au nord, là où il y a des requins-baleines.» Une espèce également menacée et protégée, mais dont les ailerons sont vendus à prix d'or en Asie... L'autre spécialité d'Amina est, elle aussi, en péril : l'holothurie (ou concombre de mer). Un animal visqueux qui fait les délices des gourmets chinois, prêts à débourser des centaines d'euros pour en déguster une assiette. De temps à autre, des arrêtés ministériels malgaches en interdisent la pêche (comme quelques jours avant notre reportage). Mais ils sont temporaires. Et surtout, non respectés... Pour preuve, ce matin-là, dans le port d'Antsahampano, un petit rafiot de bois, le *Dinosore* (sic), est prêt à appareiller pour aller en rafler, quitte pour ses pêcheurs à descendre en apnée dans des conditions péril-

leuses, jusqu'à vingt mètres de fond. Adrian Levrel, de l'ONG Blue Ventures, constate au quotidien les ravages de ces pêches hors de contrôle : «Le milieu marin est dramatiquement appauvri par ces trafics, explique-t-il. Pour les Malgaches, on peut parler d'«opportunisme de survie». Pour les Asiatiques, d'«opportunisme économique».

A Antetezambato, on essaie de faire plus que survivre. Dans ce hameau côtier de quelques centaines d'habitants, chaque villageois cache dans sa poche une poignée de pierres vertes étincelantes : des grenats démantoides. Les autres trésors du Sambirano. Depuis la découverte d'un gisement, en 2009, ces gemmes colorées, parmi les plus rares au monde, attirent ici des milliers de prospecteurs malgaches, parfois spécialisés, souvent improvisés. Dans la foule des mineurs, André Milana se distingue par sa chemise immaculée et sa lourde parka, portée même par trente-deux degrés. Lui est l'un des pionniers, arrivé dès que la rumeur de fortune s'est répandue dans l'île. «Des gens sont venus à pied depuis le sud, beaucoup sont repartis déçus, mais moi, je suis patient», raconte-t-il. Dans une mangrove trouée de toutes parts, les flaques grises laissées par la marée descendante servent de réceptacle à ces pierres semi-précieuses achetées ici quelques dizaines d'euros pour être revendues environ 1 000 euros le carat après avoir été taillées en Europe, aux Etats-Unis ou en Asie. A Antetezambato, il n'y a pas de réglementation minière : la seule loi qui règne, c'est «premier arrivé, premier servi». Et tout le monde cherche «le gros lot». Un moteur pour pomper, et l'inspection peut débouter. Jusqu'à ce que l'eau de mer recouvre de nouveau le terrain de prospection, comme une chasse au trésor sans cesse recommencée.

«Des villageois se sont sentis mal, certains se mettent à uriner du sang... On a peur !»

Les agents de Tantalus, eux, ont jeté leur dévolu sur une parcelle de 300 kilomètres carrés au cœur de la luxuriante presqu'île d'Ampasindava. Tantalus Rare Earths AG est cotée à la bourse de Düsseldorf. Son domaine, ce sont ces terres rares, qui contiennent des matières minérales (scandium, yttrium, cérium...) nécessaires à la fabrication des appareils électroniques. Pour les extraire, il ne s'agit pas, comme pour les grenats, de retourner le sol à la pioche, mais au bulldozer. Le potentiel du gisement d'Ampasindava est encore inconnu. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que cette péninsule du nord-ouest de Madagascar est normalement classée «aire protégée», et sous la bonne garde d'une ONG américaine, Missouri Botanical Garden (MBG). Mais ce fragile rempart a été vite contourné. «Le ministère des Mines a accepté de défalquer un quart de surface de forêt protégée



A Ambanja, on ne connaît que son pseudo : Amina. Ce négociateur chinois, qui a établi son QG dans une maison discrète du centre-ville, est un maillon clé de l'exportation illégale de crabes de mangrove et de concombres de mer vers l'Asie. Pour l'instant, il doit sa liberté aux bakchichs...



Avec sa trentaine de spots de plongée et ses plages de sable blanc (ici, celle d'Ambatoloaka), l'île de Nosy Be aurait tout pour séduire les voyageurs...

TOURISME : LA POULE AUX ŒUFS D'OR SE FAIT ATTENDRE

Le panorama du belvédère du mont Passot (326 m d'altitude) sur des lacs encaissés dans des collines luxuriantes. Le rivage immaculé d'Andilana, souvent désert et caressé par des eaux cristallines. L'arbre sacré de Mahatsinjo, banian plusieurs fois centenaire... Nosy Be a tout pour plaire, et attire 30 % des touristes qui débarquent à Madagascar. Pourtant, «l'île aux parfums» est aujourd'hui délaissée. Seules quelques liaisons directes depuis l'Italie alimentent en continu un énorme hôtel-club sécurisé, dont le personnel déconseille toute sortie ! Un gâchis, tant Nosy Be, à l'image de la vallée du Sambirano, à trente minutes de bateau, offre des beautés et des expériences culturelles uniques. Rare pays «exotique» à voir son nombre de touristes baisser depuis plusieurs saisons, c'est tout «Mada» qui tombe en désamour. En 2015,

les touristes étaient moins de 250 000 (contre 375 000 en 2008). En cause ? Les crises économiques et politiques, et quelques faits divers très médiatisés en Europe (comme le lynchage de deux Européens à Nosy Be, en 2013), qui ont terni l'image de l'île Rouge. Pour redorer le blason du pays, Roland Ratsiraka, ministre du Tourisme, a débuté, en septembre dernier, une tournée dans les grandes capitales étrangères, avec escale stratégique à Pékin. Il souhaite aussi relancer les dessertes aériennes, plombées par la vétusté des aéroports et les difficultés de la compagnie nationale, Air Madagascar, surnommée «Air Peut-Etre» pour ses retards chroniques et annulations inopinées. Le gouvernement a annoncé également investir massivement dans les infrastructures routières et l'approvisionnement électrique. Objectif : 50 000 emplois créés et 500 000 visiteurs par an dès 2018.

pour en faire un territoire de prospection, se lamente Patrick Ranirison, chef de projet au MBG. Résister est peine perdue, vu l'argent et le pouvoir de Tantalus, qui est prêt non seulement à détruire la nature, mais aussi la vie des villageois, qui vont être expropriés.» Puis cet ingénieur de préciser, désabusé, que 18 % de la flore de la péninsule est endémique et abrite des lémuriens rarissimes... Suite au visa d'exploration, délivré en 2008, les équipes ont creusé des centaines de trous de dix mètres de profondeur. Landrie, un paysan au physique imposant, avait accepté un emploi offert par Tantalus. Il était chargé de surveiller les bulldozers. Jusqu'à ce qu'il constate que sa propre parcelle de vanille et de poivre avait été, comme beaucoup d'autres, dévastée. «Des zébus sont même tombés dans des trous, confie le paysan, pétrifié. Des villageois se sont sentis mal, certains urinent du sang... On a peur !» Des symptômes impossibles à interpréter, faute d'études scientifiques sur les conséquences sanitaires d'une exposition aux terres rares excavées... Quoi qu'il en soit, la phase d'exploration a été fructueuse et une entreprise singapourienne devrait débuter l'exploitation en 2017. La presqu'île d'Ampasindava risque alors d'être broyée, malaxée, essorée jusqu'au dernier grain de poussière. Un scénario catastrophe. Et une pierre de plus dans le jardin d'Eden du Sambirano. ■



Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début janvier sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-madagascar

Thomas Saintourens



Les Tibétains nomment ce sommet balayé par les vents «le précieux joyau des neiges». Cette dent de granite, qui culmine à 6 638 m, est inviolée, la Chine n'ayant jamais autorisé son escalade.

KAILASH

LA MONTAGNE QUI DÉPLACE LA FOI



Ce site grandiose et sacré attire, dans le rude climat des hauts plateaux himalayens, des bouddhistes mais aussi des hindous ou des bôns, pèlerins venus parfois de très loin. Leur but : en faire le tour – 54 kilomètres – une fois, vingt fois, 108 fois si possible...

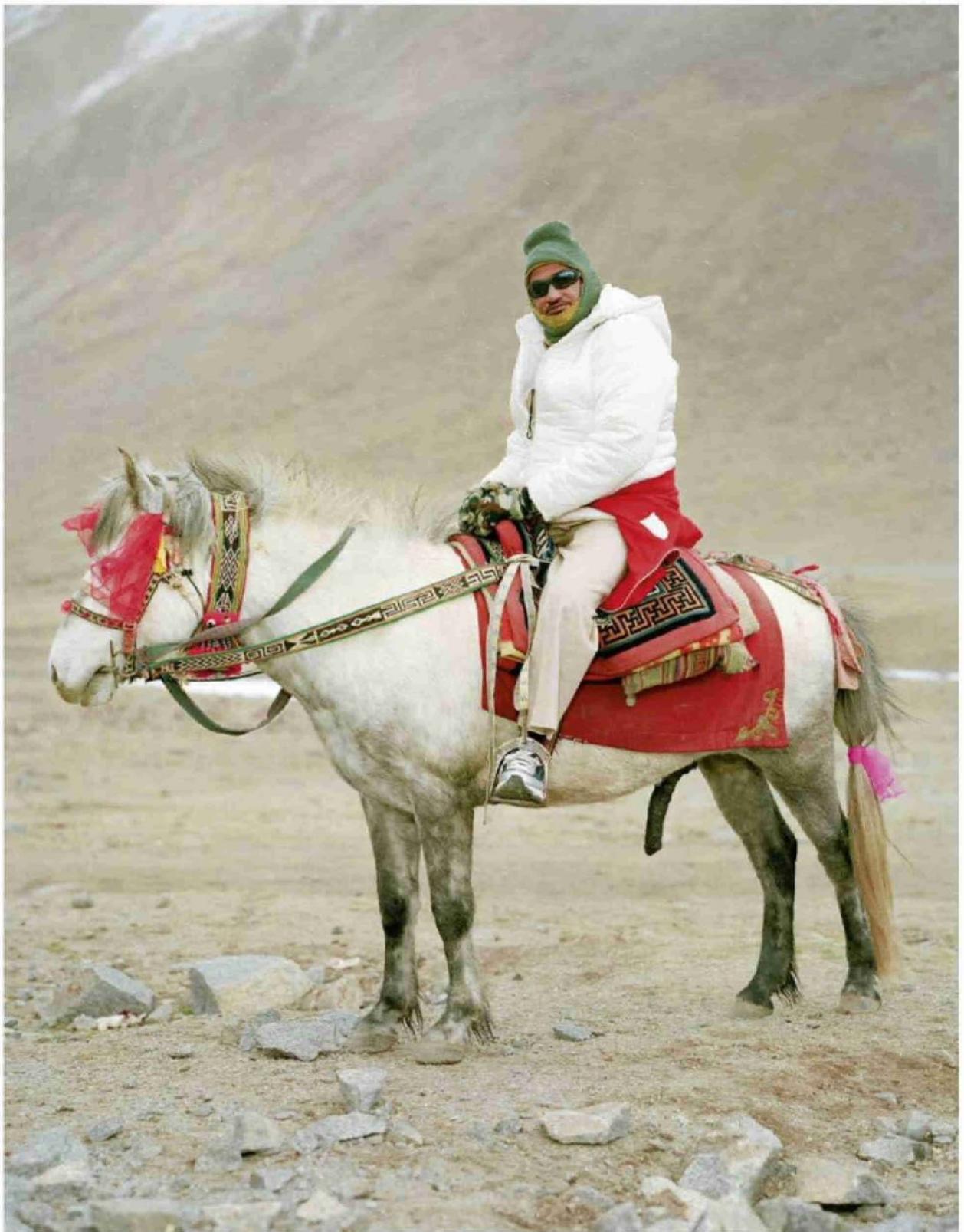
PAR SAMUEL ZUDER (PHOTOS)



TSERING ZUMBA - 28 ANS - BOUDDHISTE

VENU DE DARCHEN [TIBET]

22 TOURS



SADASIVA RAO - 62 ANS - HINDOU

VENU D'HYDERABAD [INDE]

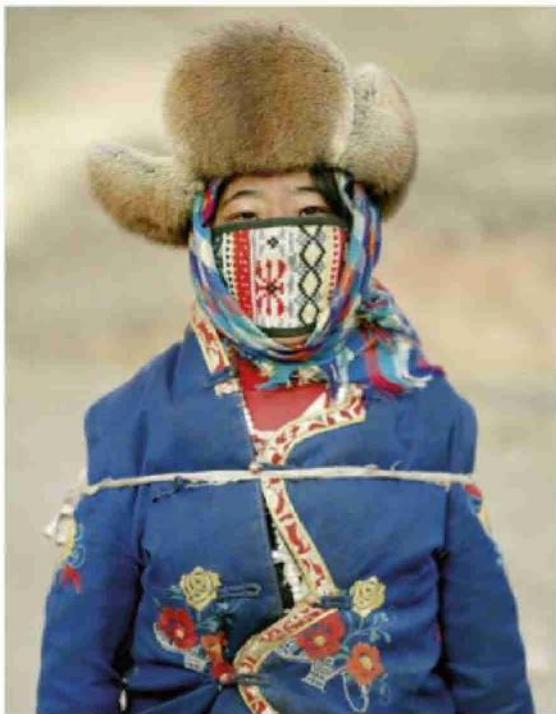
1 TOUR



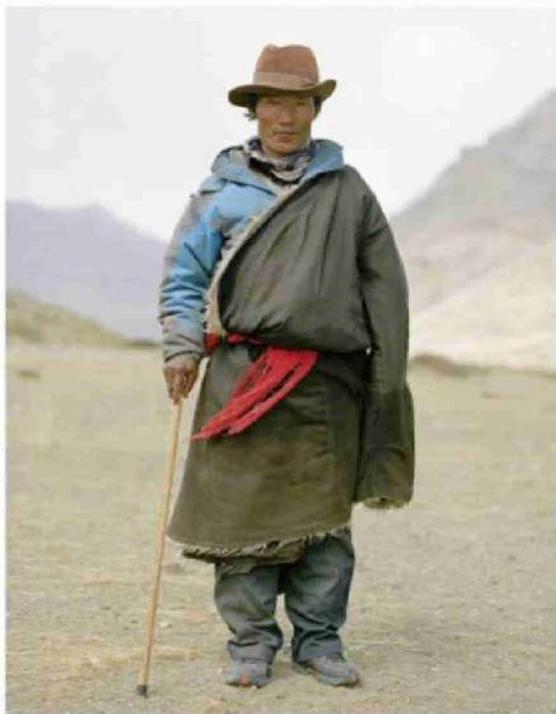
La rivière Lha Chu serpente le long de la *kora*, les 54 km du sentier entourant le mont Kailash. Certains pèlerins ne l'empruntent qu'une fois. Ceux qui visent l'illumination tenteront de le parcourir 108 fois.



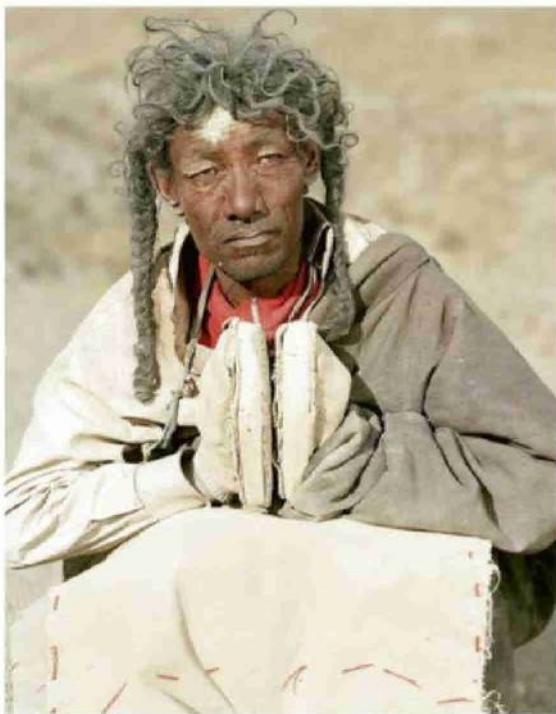
VALLÉE DE LHA CHU - 4 715 MÈTRES



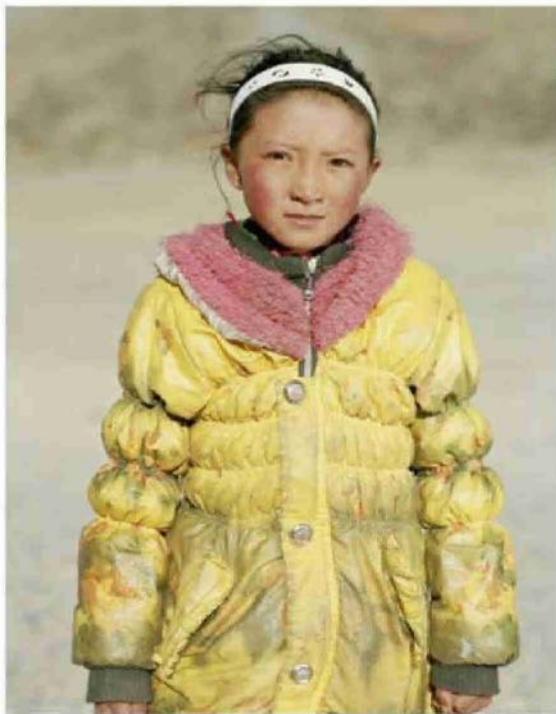
SEMO SETHAR - 33 ANS - BOUDDHISTE
VENUE DE NYIMA [TIBET]
12 TOURS



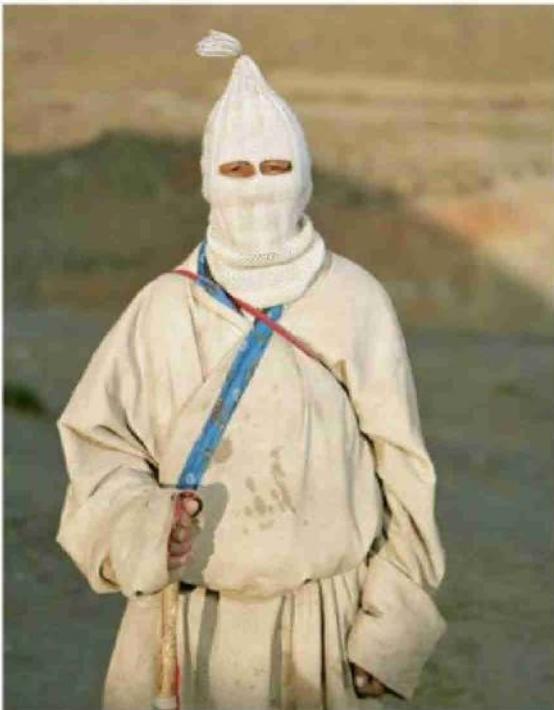
JAMYANG - 44 ANS - BOUDDHISTE
VENU DE TSHOCHEM [TIBET]
53 TOURS



LHAGA - 49 ANS - BOUDDHISTE
VENU DE GEGYE [TIBET]
6 TOURS



LHAGPA YANGCHEN - 9 ANS - BOUDDHISTE
VENUE DE XIAHE [TIBET]
1 TOUR



DAZANG - 47 ANS - BOUDDHISTE

VENU DE NAGCHU [TIBET]

7 TOURS



LEGDEN LUNGTOG - 53 ANS - BÖN

VENU DE GYANTSÉ [TIBET]

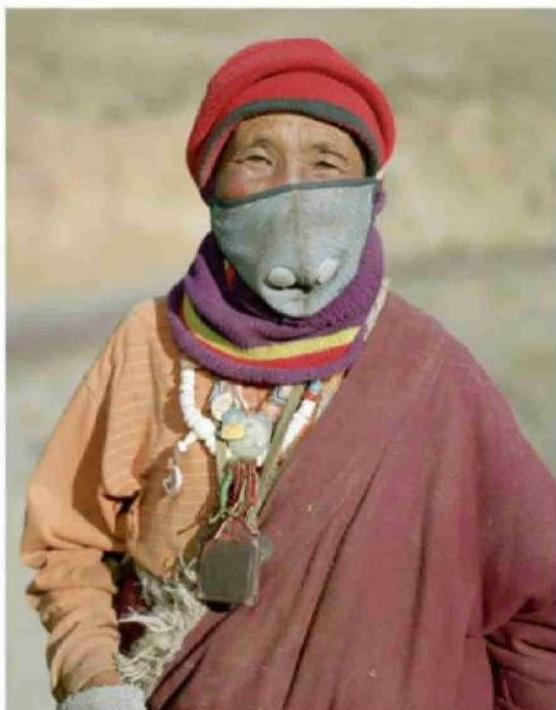
11 TOURS



SONAM TSERING - 24 ANS - BOUDDHISTE

VENU DE DARCHEN [TIBET]

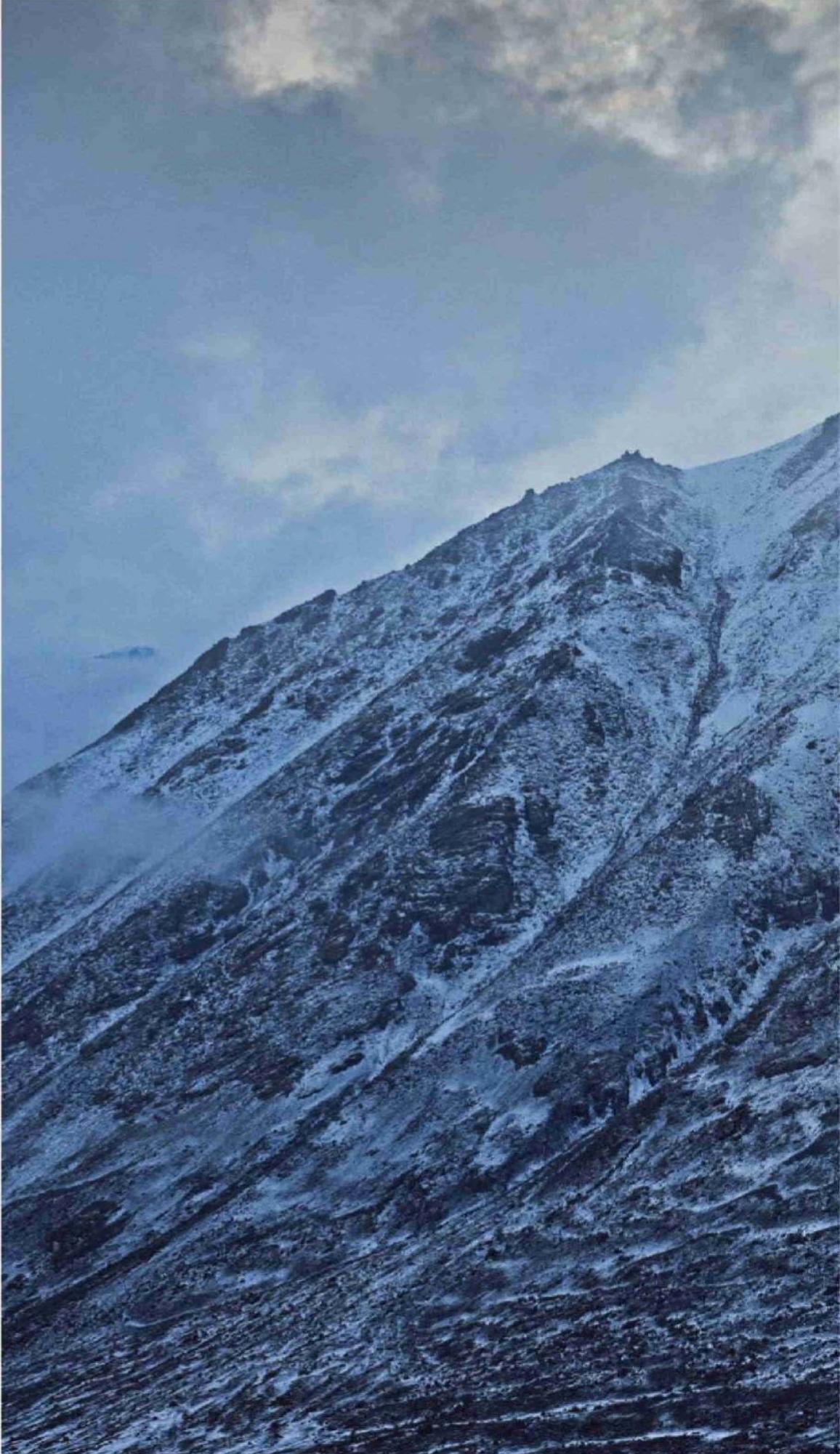
4 TOURS



LOBZANG DOLMA - 67 ANS - BOUDDHISTE

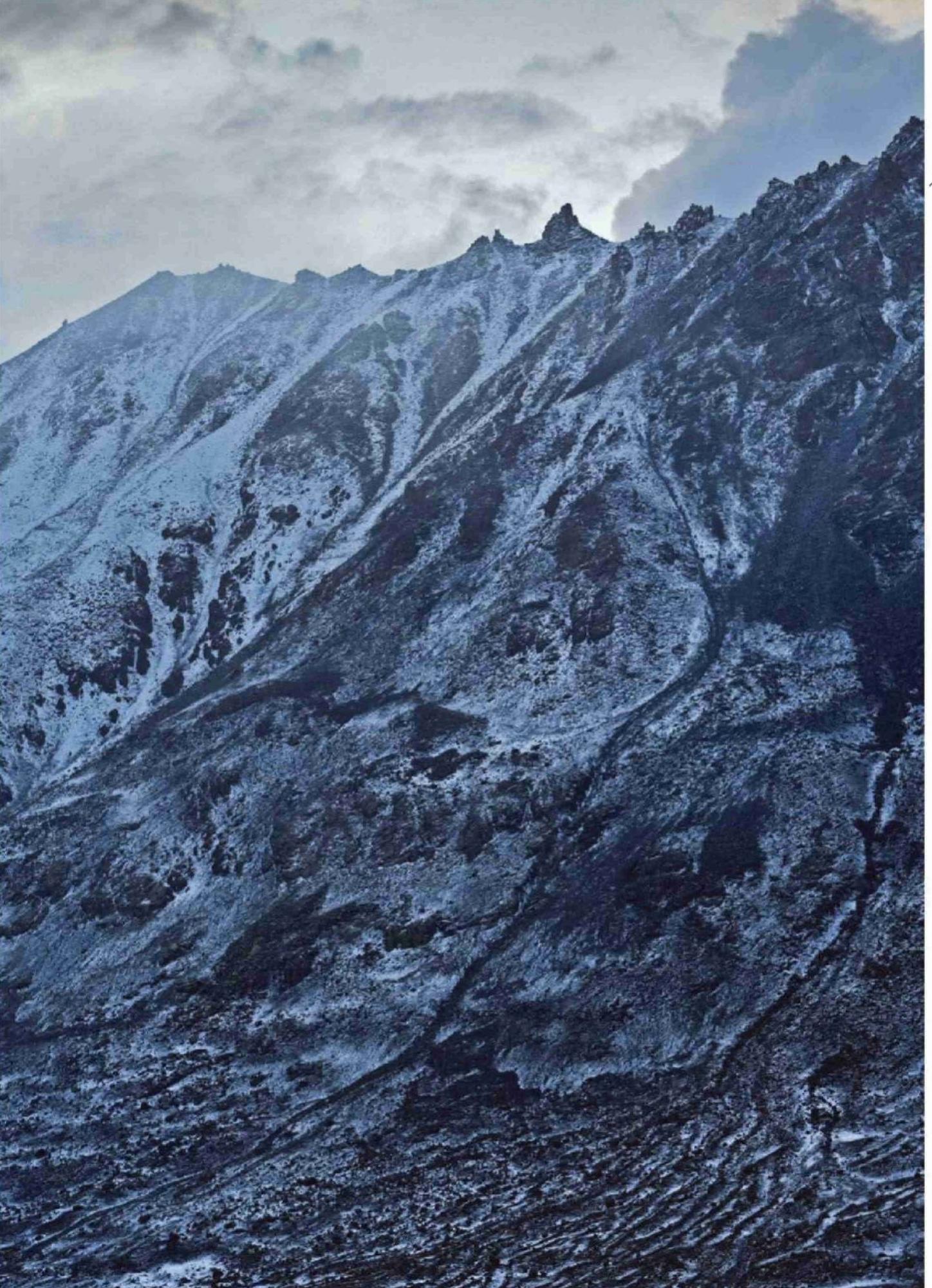
VENUE DE NAGCHU [TIBET]

3 TOURS



C'est l'heure du crépuscule.

Saisis par la chute des températures, les pèlerins plantent leur tente où ils peuvent, avant de reprendre au matin leur route vers le petit monastère de Drirapuk Gompa.



DRIRAPUK GOMPA - 5 175 MÈTRES



SAMUEL ZUDER | PHOTOGRAPHE

Installé à Hambourg, cet Allemand tourné vers la photographie documentaire parcourt le monde pour la presse internationale, du New York Times Magazine à Stern. Il mène en parallèle des projets personnels. Après celui sur le mont Kailash (*Face to Faith*, éd. Hatje Cantz), il a travaillé sur les lieux de mémoire de la guerre qui a opposé Iran et Irak durant les années 1980.

Pour lui, pas de doute, la persévérance a payé. Pour monter son projet et réaliser son rêve, il aura fallu huit années d'efforts à Samuel Zuder. Bravant les obstacles posés par la Chine, la présence policière, mais aussi les vents de sable et le mal des montagnes, cet adepte de la photo sobre et réaliste s'est rendu sur le mont Kailash, au Tibet, un site sacré d'une grande importance pour les bouddhistes, les hindous, les jaïns et les bôns. Et a bouclé lui-même, à pied, les 54 kilomètres de la *kora*, le sentier emprunté par les pèlerins pour faire le tour de la montagne – 5 700 mètres d'altitude en son point le plus élevé. Sur le plateau du Changtang, sa moisson d'images s'est étendue sur quatre semaines, une durée hors norme pour un étranger dans une région sous haute surveillance.

GEO D'où vient votre attirance pour cet endroit, si difficile d'accès ?

Samuel Zuder Depuis la lecture du roman *Fin de party*, de l'écrivain suisse Christian Kracht (éd. Denoël, 2003), qui se déroule en partie là-bas, j'étais fasciné par le fait que des gens puissent choisir de mettre au centre de leur vie un endroit aussi perdu. Pour les Tibétains, le pèlerinage du mont Kailash fait écho à un autre voyage, celui que l'on accomplit en allant de l'ignorance vers l'illumination et qui permet de passer d'un état d'esprit individualiste et matérialiste à une posture spirituelle où l'individu est connecté avec toutes les formes de vie. Ils voient dans le Kailash l'origine de l'univers et pensent qu'en faire 108 fois le tour en empruntant la *kora*, le sentier qui entoure la montagne, les mènera à l'illumination. Même les plus pauvres essayent d'accomplir cette circumambulation au moins une fois dans leur vie et certains parcourent des milliers de kilomètres et prennent tous les risques pour venir jusque-là. Quant aux hindous, eux, ils pensent que leurs dieux vivent

sur cette montagne. La foi de ces gens est plus forte que tout. Les plus fervents font le tour en se prosternant à chaque pas, ce qui leur demande un mois d'effort ! Des endroits comme ceux-ci me fascinent : ils ne sont absolument pas faits pour des êtres humains et sont pourtant fréquentés pour des raisons que nous ne comprendrons jamais.

Vous avez eu du mal à obtenir les autorisations pour vous rendre sur place ?

Oui, et j'ai dû faire plusieurs tentatives car les restrictions concernant le séjour des étrangers, surtout lorsqu'ils voyagent seuls, rendent l'accès au mont Kailash très difficile. C'est la raison pour laquelle aucun travail documentaire détaillé n'y avait jamais été réalisé. Seuls les voyages organisés en groupe de six personnes minimum sont autorisés et pour cinq jours au plus. Heureusement, l'un de mes amis dirige une agence de voyage en Chine. Grâce à lui, nous avons donc déposé une demande d'autorisation en bonne et due forme pour un groupe comprenant mon assistant, le guide et traducteur tibétain, le chauffeur et moi-même... plus quatre voyageurs fictifs, soit huit personnes. Lorsque nous avons obtenu le feu vert, en 2012, quatre des participants sont opportunément «tombés malades» et n'ont pu participer au voyage ! Ensuite, nous avons joué à cache-cache avec les policiers, nous sommes restés plus longtemps que prévu et avons eu beaucoup de chance car deux jours après avoir franchi le dernier check point, la région a été bouclée en raison de l'immolation de moines tibétains à Lhassa : plus personne ne pouvait accéder au site.

Quelle a été votre première impression en découvrant ce paysage ?

J'ai aussitôt compris pourquoi des gens peuvent penser que cette montagne se trouve à l'origine

«POUR LES BOUDDHISTES, LE KAILASH SERAIT À L'ORIGINE DU MONDE»

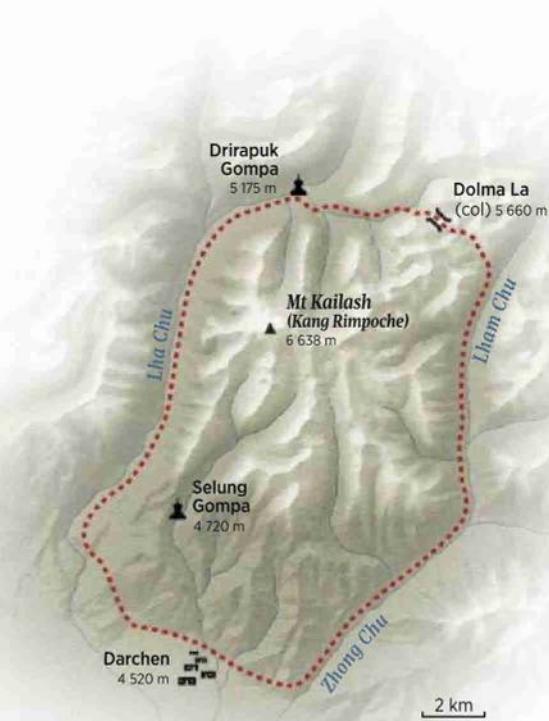
du monde : elle domine tout, telle une pyramide parfaitement symétrique, élégante et comme jaillie de nulle part. Même sans être croyant, on ressent d'emblée la magie et la puissance qui se dégagent du lieu. L'endroit est tellement vaste, grandiose et impressionnant que si ce n'était pas aussi compliqué et cher de s'y rendre, j'y serais déjà retourné !

Une fois sur place, vous n'avez pas eu de problème avec les autorités ?

Non, heureusement. Même si l'un des moments les plus intenses du voyage fut l'irruption de militaires chinois sur le petit terrain de football situé juste derrière la guest-house où nous logions, à Darchen. C'était la veille du festival de la Saga Dawa, la grande fête annuelle qui célèbre, pour les Tibétains, la naissance de Bouddha, fixée le quinzième jour du quatrième mois lunaire, entre fin mai et début juin selon le calendrier tibétain. Des véhicules blindés sont arrivés. Les soldats ont planté leurs drapeaux et leurs tentes et ont commencé des exercices comme s'ils se préparaient à la guerre. J'ai compris le lendemain qu'il s'agissait de surveiller la Saga Dawa et d'intimider les centaines de pèlerins qui convergeaient vers la localité.

Comment avez-vous choisi les endroits où installer votre appareil ?

Au début, ce ne fut pas facile, car les pèlerins sont sans cesse en mouvement et souvent pressés. Beaucoup de Tibétains sont en effet persuadés qu'accomplir le tour de la montagne en une seule journée leur portera chance. J'ai donc décidé de les attendre sur la dernière partie de la *kora*, où ils se sont montrés plus détendus et disponibles. Pour la prise de vue, je leur demandais de se tenir devant l'appareil, tels qu'ils étaient, sans rien changer à leur tenue vestimentaire et en restant le plus neutre possible face à l'objectif. Mon interprète expliquait à chacun qu'après avoir fait leur portrait, je leur



----- : La *kora*, sentier de 54 km qui fait le tour du mont Kailash.

Darchen : Seule localité du site (env. 750 habitants), point de départ de la *kora*.

Selung Gompa : Bloc de pierre sacré où viennent se recueillir les initiés, c'est-à-dire ceux qui ont effectué treize tours.

Drirapuk Gompa : Petit monastère au nord du Kailash.

Dolma La : Point culminant de la *kora* et étape spirituelle la plus importante.

offrirai un Polaroid. Un petit cadeau très apprécié : c'était pour eux un souvenir de leur passage sur ce site sacré. Au bout d'un moment, il s'est même formé une file d'attente devant mon studio en plein air ! Tout le monde repartait sur le chemin sa photo à la main et le sourire aux lèvres.

Quel style de portrait aviez-vous en tête ?

Le propos de *Face à la foi*, le titre du projet, était de produire des images réalistes et sobres, ce qu'August Sander [photographe et portraitiste allemand de la première moitié du XX^e siècle] appelait la «photographie exacte», une ambition qui caractérise parfaitement ma démarche. Je souhaitais témoigner autant de respect envers les pèlerins qu'envers la montagne, si importante pour eux, et c'est pourquoi je voulais éviter les effets spectaculaires. Il s'agissait de rendre visible le dialogue et l'interaction entre des êtres humains et un lieu.

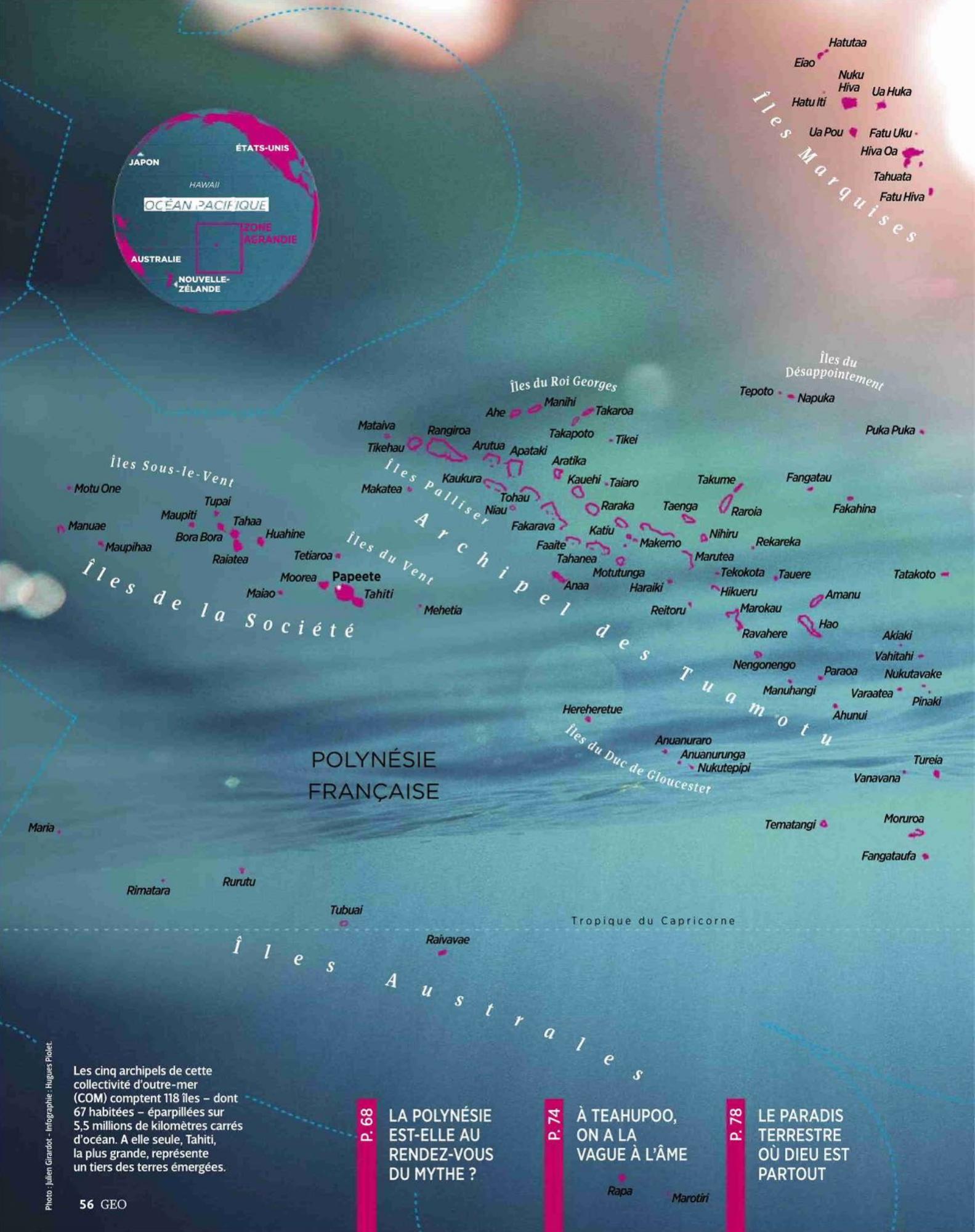
Est-il éprouvant de travailler à une telle altitude ?

La principale difficulté était de protéger mon appareil grand format des tempêtes de sable qui peuvent survenir. L'autre était simplement... de respirer, puisque le sentier culmine à 5 700 mètres. A cette altitude, si vous souffrez du mal des montagnes, pas de chance : il est presque impossible de redescendre rapidement en dessous de 3 000 mètres, car le plateau du Changtang, où se dresse le mont Kailash, s'étend sur des centaines de kilomètres carrés à une altitude proche de 4 000 mètres. D'ailleurs, chaque année, des pèlerins meurent sur place, surtout ceux qui arrivent d'Inde et se précipitent là sans acclimatation progressive. Heureusement, pour notre équipe, tout s'est bien passé... peut-être grâce aux pilules de médecine traditionnelle tibétaine que nous avions achetées sur un marché de Lhassa avant de partir, qui sait ? ■

Propos recueillis par Jean Rombier



RETRouvez d'autres images
sur bit.ly/geo-photos-kailash



EN COUVERTURE

Tahiti et la Polynésie

PLUS QU'UN RÊVE DE VOYAGEUR, CES ÎLES SONT UN UNIVERS PASSIONNANT. GEO A PRIS LE POULS DES LAGONS ET EXPLORÉ LES PASSIONS LOCALES. RELIGIONS, SYMBOLES, SURF... UNE CULTURE AU RENDEZ-VOUS DE LA NATURE.

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME

Pukarua
Reao

Groupe Actéon
Tenararo
Vahanga

Tenarunga
Matureivavao
Maria Est
Marutea Sud

Îles Gambier

Mangareva
Totegegie
Morane
Taravai
Temoé

P. 86

LA FABULEUSE
ÉPOPÉE
D'UN PEUPLE
DE MARINS

P. 88

LES PRÉCIEUX
LAGONS SONT-
Ils EN DANGER ?

P. 96

L'ART
SINGULIER DES
MARQUISES

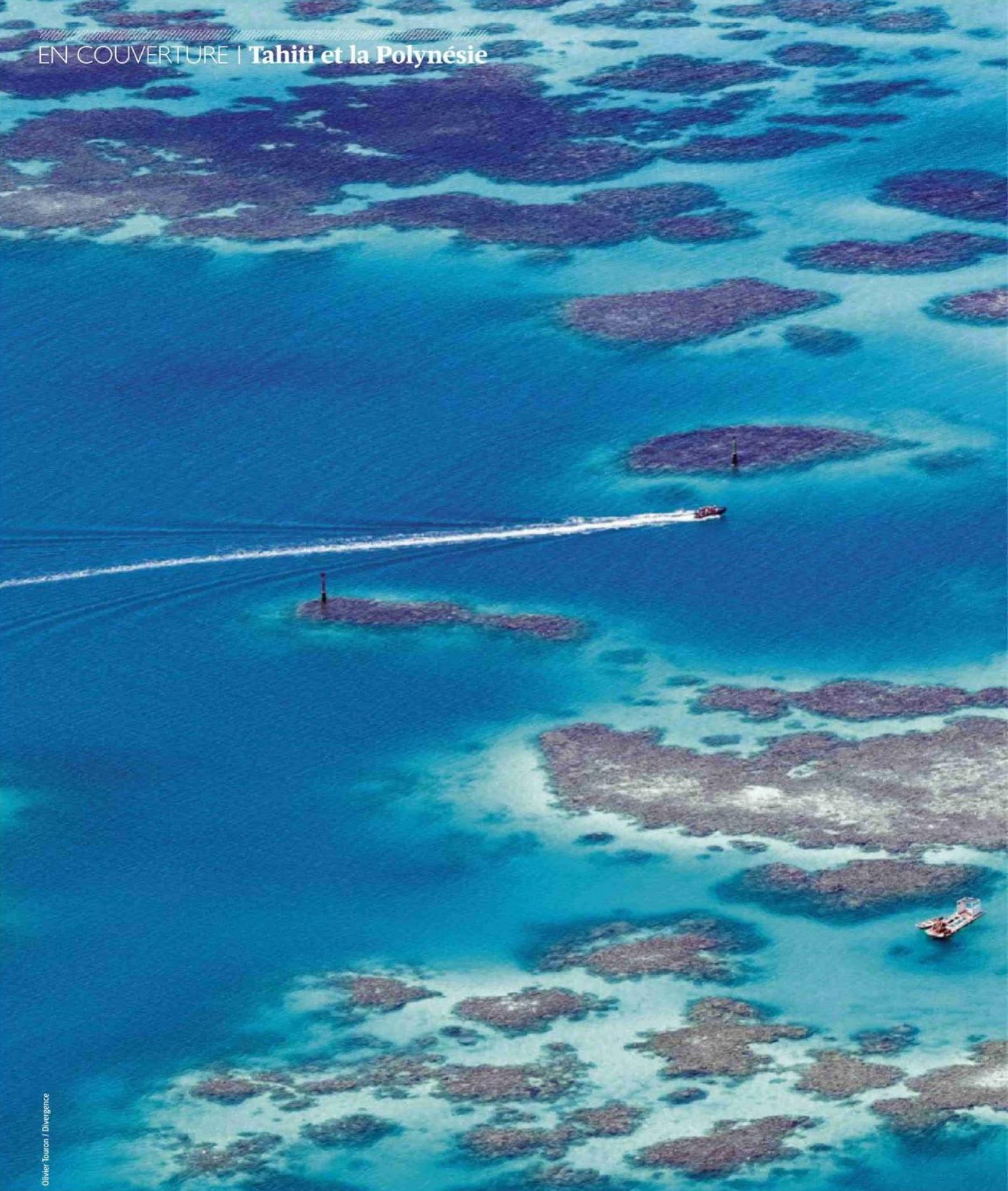
P. 100

DIX EXPÉRIENCES
ENTRE TERRE
ET MER





Hiva, la plus méridionale des îles Marquises, le baptisèrent d'abord baie des Verges. Plus tard, les missionnaires, carrés aux à-pics impressionnantes et aux reliefs vert émeraude, qui culminent à 1 000 mètres d'altitude.





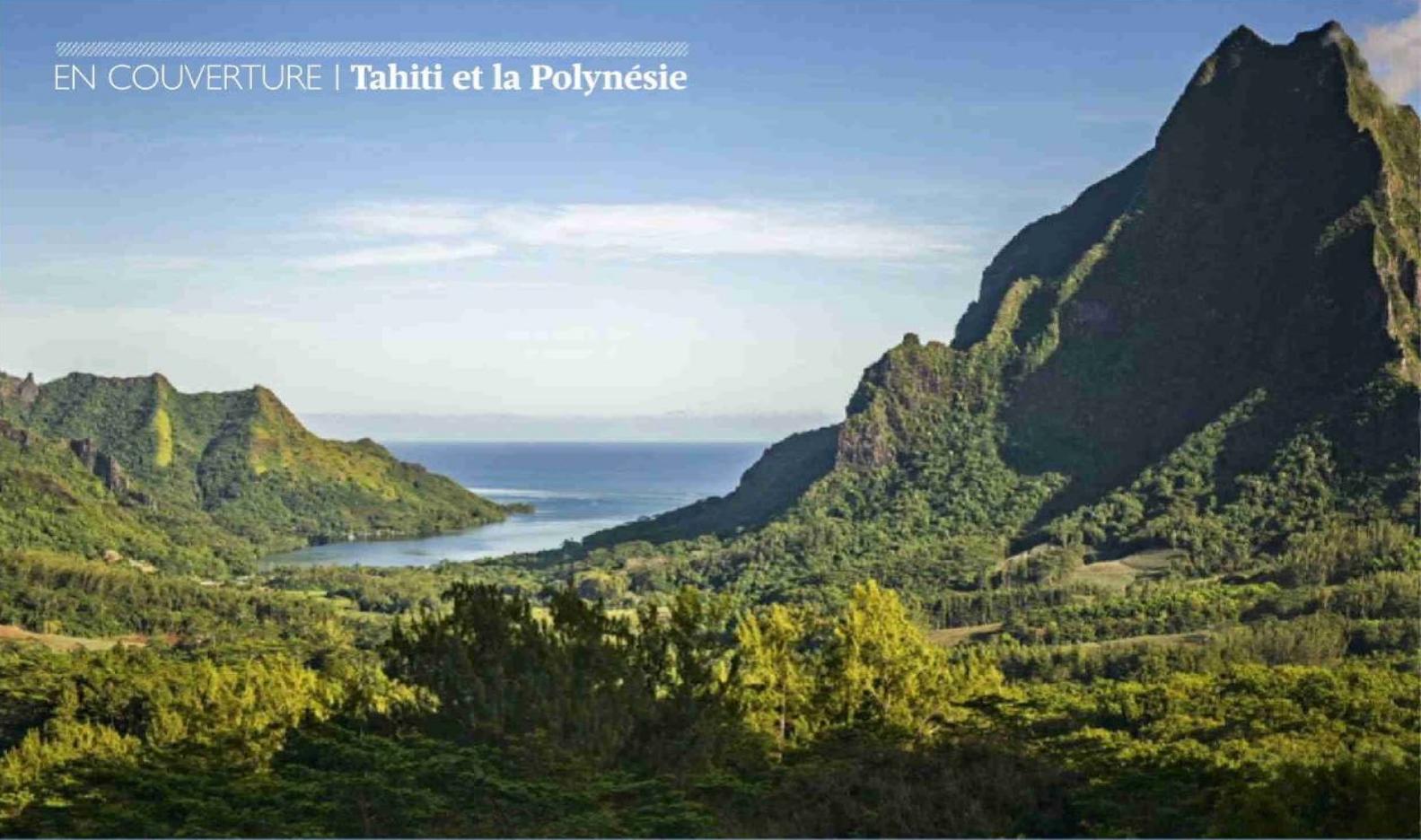
des Gambier, où vivent 1 400 habitants, est le plus reculé de la Polynésie française. Pour accéder à Mangareva (la «Montagne est là, dans la baie de Rikitea, la «capitale» des Gambier, où le récif corallien, affleurant, pique le lagon de taches de son.



Parmi la quarantaine d'habitants qui peuple l'atoll de Toau, dans l'archipel des Tuamotu, Gaston, le pêcheur, est un personnage. partie des espèces protégées au sein de la réserve de biosphère de Fakarava, qui est reconnue par l'Unesco et qui englobe sept îlots.



Sur le motu Matariva, au nord de l'atoll, il offre des sardines à Momo, une frégate qu'il a apprivoisée au fil des années. L'oiseau fait une réserve qui a pour mission de concilier préservation des ressources naturelles et développement des activités humaines.





d'années d'intervalle. Les paysages, divers, racontent cette histoire. Dans les îles montagneuses, comme Moorea (photo du haut), dans l'archipel Dans les îles basses, plus vieilles, il ne reste qu'une ceinture de corail, comme dans l'atoll de Fakarava (en bas), bijou des Tuamotu.





polynésiennes pour mettre bas. Photographié au large de Tahiti Iti – la presqu'île de Tahiti –, ce spécimen d'un beau gabarit n'est encore 30 tonnes à l'âge adulte, prennent ici des forces pour affronter leur première grande traversée vers l'Atlantique, une fois l'été venu.



**IL Y A L'IDÉE QUE L'ON
S'EN FAIT, AVANT DE PARTIR :
GAUGUIN, LES LAGONS
COULEUR DU CIEL, LES PERLES
NOIRES ET LE MONOÏ... À
L'ARRIVÉE, SURPRISE, L'IMAGE
S'ÉBRÈCHE. MAIS, TRÈS VITE,
LA MAGIE REPREND LE DESSUS.**

PAR ÉRIC MEYER (TEXTES) ET OLIVIER TOURON (PHOTOS)

La Polynésie est-elle au rendez-vous du mythe ?

Autant le dire tout de suite, le mythe se fait désirer. L'avion qui conduit à Papeete part de Paris à 19 h 10. Il tentera de rattraper le soleil, mais n'y arrivera jamais. Le voyage vers la Polynésie commence donc par une longue nuit de vingt-cinq heures, un jour de nuit en quelque sorte. On a le temps de lire *Essai sur l'exotisme*, une compilation de notes, intéressantes sur le fond, un peu indigestes sur la forme, rassemblées par Victor Segalen entre 1902 et 1918 et éditées après sa mort. Victor Segalen, né à Brest en 1878, était parti en Polynésie pour y travailler comme médecin. Il est aujourd'hui connu pour avoir été l'un des premiers à poser un regard nouveau sur les civilisations du lointain, à une époque où la pensée dominante évaluait «l'autre», le «différent», le «divers», à l'aune des critères colonialistes européens. Segalen avait adoré la Polynésie et il écrivait, euphorique : «La suite des moments là-bas est presque divine et compose une palette chargée de phosphore et de feux.» Et complétait, dans une lettre à un ami, Henri Manceron, le 23 septembre 1911 : «J'ai eu des réveils à pleurer d'ivresse du jour qui montait.»

En débarquant à Papeete, on attend les plages, on trouve les graffitis. Depuis trois ans, l'élite mondiale des graffeurs vient ici pour le festival Ono'u. Ono'u signifie «rencontre des couleurs». Très juste car, question couleurs, ce n'est que le début du voyage...

En attendant le réveil polynésien, la nuit continue, car il faut s'arrêter à Los Angeles. A priori, une simple escale technique, mais la Homeland Security, la Direction de la sécurité intérieure, s'est mêlée de l'affaire. Elle oblige le voyageur à entrer sur le territoire américain, ce qui au passage coûte quatorze dollars, mais contraint surtout à montrer son passeport, d'abord à un écran tactile, puis à trois douaniers, dont l'un spécialisé dans les ordinateurs portables, le tout en suivant une file d'attente qui sent la sueur et qui s'étire sous un magnifique écran géant où clignote une vidéo pour un parfum. Le tout prend deux heures et demie, sans boire. Le grand théâtre mondial de la sécurité, où une bouteille d'eau est considérée comme une arme de destruction massive.

Arrivée à Papeete, donc, vingt-cinq heures après le départ. Des nuages se sont mis au garde-à-vous pour laisser passer le soleil qui trace un ruban rose sur le

lagun. Des musiciens jouent du ukélélé devant la porte d'entrée, un collier de fleurs autour du cou. Un panneau souhaite «maeva», «bienvenue» en tahitien, et quelques passagers pensent que ce mot est une pub pour un club de vacances. L'hôtesse tahitienne d'Air France, qui en a sans doute assez du folklore, a enlevé la robe mouillante à fleurs jaunes qu'elle portait dans l'avion et se hâte de rentrer chez elle. «Dépêchez-vous, vous allez tomber en pleine heure de pointe !» lance-t-elle. Se dépêcher ? Heure de pointe ? Dans l'avion, on avait lu Segalen, qui vantait les «masses vertes et les palmes ocreuses, les colonnades arborescentes hissant vers la lumière les efflorescences pressées». Là, pour l'instant, sur la route vers Papeete, ça sent le gasoil à 1,09 euro le litre et les pare-chocs se touchent. Les cocotiers décoiffés ont les cheveux sales. Il y a des graffitis comme à Paris ou à Berlin. On a reculé sa montre de douze ***



En mer, en montagne, en amour, il y a des beautés où se cache le diable

••• heures. Mais les aiguilles sont à la même place qu'en France. A l'envers du décor, c'est un peu le même décor.

Les chiffres, d'ailleurs, ne mettent pas d'humeur dansante. La population s'appauvrit, vieillit, les habitants font un peu moins d'enfants chaque année depuis cinq ans et le taux de chômage est passé de 11,7 % en 2007 à 21,8 % en 2012. Un Polynésien est aujourd'hui, en moyenne et malgré la toujours très conséquente perfusion financière de Paris (32 % du PIB), deux fois moins riche que le «Français moyen». Les démo-graphes disent que l'éden souffre d'un déficit migratoire. En clair, on le quitte davantage (3 650 personnes par an depuis 2007) qu'on ne s'y installe (2 100). Les inégalités se creusent, on voit maintenant des SDF dans les rues de Papeete qui regardent passer des

Porsche Cayenne et des Tesla. Et il est assez facile de rencontrer un Chinois qui dit que les «Tahitiens ne travaillent pas» et des Tahitiens qui prétendent que les Chinois «ont tout le business».

Le problème des paradis lointains est là, l'image qu'on s'en fait avant de partir, et qui s'ébrèche à l'arrivée. On emporte dans ses bagages une jolie esthétique de l'exotisme. Un imaginaire, formé dans la sédimentation de clichés. Les femmes de Tahiti, merci Gauguin. Brel qui chantait «Veux-tu que je te dise, Gémir n'est pas de mise, Aux Marquises.» Yves Rocher et Palmolive qui ont mis les lagons et le monoï en shampoings-douches. C'est de leur faute à tous. Dans la file de voitures qui s'étire entre les ronds-points et les trottoirs bancals de Papeete, on peut se consoler en se disant que l'hiatus ne date pas

d'aujourd'hui. Segalen avait prévenu : pour les premiers Européens qui arrivèrent à la fin du XVI^e siècle en Polynésie, l'image paradisiaque s'était très tôt désolidarisée de la réalité, faite de sacrifices humains et de cannibalisme. Gauguin, lui, avait trouvé une «Polynésie exsangue, coupée de sa culture, détruite par la civilisation européenne». Matisse aussi, qui avait rêvé d'aller découvrir la lumière de l'autre côté de l'équateur, a trouvé, à son arrivée en 1930, Tahiti «décevant». Le voyageur, d'aujourd'hui comme d'hier, est contraint de voir le réel écorner l'imaginaire qu'il s'est construit. Après tout, n'est-ce pas normal, la connaissance est toujours l'éclipse du rêve. «Les raies ? Pfff... Ils les mettent là pour les touristes», siffle, dépitée, cette métropolitaine de passage, qui revient d'une plongée dans le lagon de Moorea.

Aux quêteurs de lointain qui craignent de se heurter au miroir du réel, Segalen proposait un antidote. Il recommandait de «dépouiller l'exotisme de ce qu'il a de géographique. [...] De jeter par-dessus bord ses oripeaux



C'est une jeune chef d'entreprise tahitienne, diplômée de Sciences Po, Sarah Roopinia, qui a créé le festival Ono'u. Son objectif : embellir le centre-ville de Papeete et en faire un musée à ciel ouvert.

primaires : le palmier, les peaux noires, le soleil jaune.» Au premier abord, on se dit qu'il avait, hélas !, encore raison. Après Papeete, le long des premiers «PK» (points kilométriques) de la route, unique, qui fait le tour de l'île principale, les scooters roulent comme à Paris ou à Hanoï, les entrepôts et les enseignes donnent au décor un air banal de zone industrielle, où quelques chiens errants et des coqs trop fiers semblent aller à la rencontre de leurs derniers instants. On en vient à détester notre siècle, qui apporte aux antipodes du monde les mêmes voitures, les mêmes restaurants, les mêmes virus. La 4G arrive, super, on va pouvoir chasser les Pokémons...

Ce n'est qu'à hauteur du PK 20 que l'île, soudain, se défait de ses habits de vieille dame mondialisée. Là, la forêt vous saute dessus. Le vieux volcan dévoile ses formes dans le ciel. Tahiti vous happe dans son vrai relief, celui des îles dites «hautes», par opposition aux atolls, les «basses», où les cratères et les monts ont été mangés par les siècles. Au début, on n'aperçoit qu'une grande masse de vert, d'où dépassent

quelques cocotiers effrontés qui sont allés chercher le soleil plus haut que les fougères. Puis, peu à peu, les grandes falaises se dévoilent. On s'arrête, assommé. On pensait rencontrer la douceur des bleus, et c'est la déferlante des verts. Il y a des bananiers, des avocatiers, des pamplemoussiers, des pommiers de Cythère, des plantains de montagne, des caoutchoutiers et des centaines d'espèces végétales (environ 900). Sur ce rideau vigoureux, la nature a tracé quelques minces cascades tendues comme des fils d'argent.

Conseil d'amiral : éviter de traîner quand le courant sort

Les sommets sont élevés, 2 241 mètres pour le mont Orohena, et étouffés par des barres de nuages qui s'accrochent dans les ravines et que le vent fait tourner au vert-de-gris. Il y a tant de vert que Gauguin avait fini par peindre un tableau, *Le Gué*, où le cheval est vert. Et cette avalanche de verts vient s'affaler jusqu'à la limite de la route, où elle s'arrête soudain, devant plus forte qu'elle : l'océan. Côté lagon, celui-ci s'est déguisé en lac, immobile, presque

anesthésié, qui vient poser son clapot timide sur la route. De l'autre, sur la côte au vent, il s'affranchit de la tutelle du corail. La roche noire et coupante ouvre là ses mâchoires sur le large, qui dévorent l'écume et la rejettent à la mer dans d'amples rigoles ronflantes. Des enfants viennent, après l'école, prendre leur cours de surf et se laissent enrober par les vagues. On verra une baleine faire le poirier dans la baie de Matavai, comme en 1769, quand James Cook débarqua en ces lieux. Pas de requins méchants, l'eau est lourde et douce, le ciel se maquille de miel. Matisse disait qu'il y a des peintres à Tahiti qui peignent le couche de soleil sur Moorea. Et ils ne peignent que cela, toute leur vie.

Et voilà installé le décor, la scène fantastique. La route va jusqu'à Teahupoo, où commence un chemin de sable noir que des caoutchoutiers ont décidé de manger. Les surfeurs, des cadors cette fois, sont venus, «faire» la vague. Aujourd'hui, elle est naine, 1,3 mètre à peine, aucun intérêt. L'Espagnol qui est arrivé hier est déçu, il attendra demain pour ***

MOANA

Signifie «la mer», «l'océan». C'est aussi un prénom. Le mot est assez œcuménique puisqu'il a donné son nom à un chic bateau de croisière qui va à Bora Bora et à un syndicat local. La mer, ici, c'est la mère de tout.

••• aller s'enrouler dans le bigoudi turquoise. «En vingt ans, le pays a changé, certes ! s'exclame Olivier de Kersauson. Mais bien moins que moi. Le décor, lui, est toujours aussi beau.» Ce navigateur célèbre en a vu des décors. Les océans, en solitaire, et tous leurs rugissants. Il a aujourd'hui 72 ans, il a construit une maison à Tahiti et prend la mer pour aller pêcher le thazard et l'espadon. Les îles de Polynésie, il les a toutes stockées, en cartes, dans son ordinateur étanche. Les hautes, avec leurs à-pics vertigineux. Les basses, avec leurs couronnes de corail, hypnotisantes et vicieuses. Pour y entrer et sortir, en effet, l'eau, poussée et tirée par les marées, traverse une passe et y prend une vitesse qui rend la navigation (la plongée aussi) périlleuse, mortelle.

Conseil d'amiral : éviter d'y traîner quand le courant sort. Y entrer toujours le soleil dans le dos. Et, le plus souvent, se tenir à l'écart. Les cartes marines n'ont pas enregistré les anneaux de corail avec précision, et le récif, quand on le voit, c'est trop tard, c'est qu'on est dessus, alors le corail déchire les coques comme un requin les chairs. En mer, en montagne, en amour aussi, il y a des beautés où le diable aime à se cacher. Mais, quelles beautés ! «Dans le monde marin, tant que vous n'avez pas vu la Polynésie, vous ne pouvez pas parler, dit Kersauson. Les Antilles, à côté, c'est la banlieue nord.»

Olivier de Kersauson s'est marié à Fakarava. Le curé a donné la bénédiction les pieds dans le lagon. Il y a eu une photo dans *Paris Match* en 2014. Mais depuis, là-bas, il ne s'est pas passé grand-chose. Fakarava est l'une des soixante-seize poussières de l'archipel des Tuamotu. Des petites méduses argentées qui semblent dériver dans un continent à taille d'Europe. 1 500 personnes vivent

ici. Le lagon est turquoise comme dans les calendriers. Un homme à vélo passe devant une cabine France Télécom (qui fonctionne). Le gouvernement a promis l'ADSL dans quelques semaines. Depuis que Magellan est venu en 1521, et Bougainville en 1768, on a aussi construit une piste d'atterrissement et placé des anneaux de métal autour des troncs des cocotiers pour que les rats et les crabes ne montent pas manger les noix. Mais à part ça ?

Le problème de santé publique, aujourd'hui, c'est le surpoids

Le porche de l'église Saint-Jean-de-la-Croix ouvre sur quelques marches qui descendent à fleur de lagon. L'aileron d'un requin découpe l'eau. Et on se dit que Saint-Jean-de-la-Croix est l'église du monde la plus proche du paradis. A l'intérieur, le plafond est bleu, et de longs colliers de coquillages pendent entre les piliers jaunes. La Vierge, au fond, est posée sur un pan de coquillages nacrés. Le Vatican est loin, les dogmes chrétiens importés par les missionnaires jadis se sont dissous dans les siècles et le syncrétisme [lire notre enquête à ce sujet, p. 78].

Une jeune femme ramasse par terre une fleur de tiaré, qu'elle enfile à l'oreille. Gauguin a peint un tableau qui ressemble un peu à cela, *Vahiné no te tiaré*, où la femme «avait une fleur à l'oreille qui écoutait son parfum». Il la voyait «d'harmonie raphaélique dans la rencontre des courbes, de la bouche modelée par un sculpteur parlant toutes les langues du langage et du baiser». Il avait baptisé sa maison aux Marquises la

Maison du jouir... Comment des sinerait-il, aujourd'hui, les silhouettes ambrées qu'il verrait passer ? Un coup d'œil aux chiffres officiels plonge dans l'accablement. Taux d'obésité des femmes, 55 %, des hommes, 38 % (15,8 % et 15,6 % pour la moyenne française), en progression forte depuis 2000, surtout celui des femmes. Population en surpoids : 70 %. «Les hommes politiques passent leur temps à se lamenter des conséquences des essais nucléaires, mais le problème de santé publique numéro 1 aujourd'hui, c'est le surpoids», déplore cette mère de famille qui accompagne ses enfants au surf. Les causes sont multiples : un facteur génétique propre aux populations polynésiennes ; le passage, depuis trente ans, d'une économie agricole à une économie tertiaire artificiellement soutenue par l'argent français ; et l'abus de sodas et de plats surgelés. A Rikitea, sur la porte de l'école, une grande affiche rose avertit des dangers. Un verre de Coca classique égale huit cuillerées de sucre, une glace, cinq, une noix de coco, une seule. Devant la mairie, on peut consulter une offre d'emploi pour un poste d'agent d'entretien. Principal critère d'embauche : «Etre né aux Marquises ou aux Tuamotu.» Second critère : «Avoir un poids en rapport avec la taille : 1,80 mètre pour 90 kilos environ.» En France, la loi pénalise pourtant vingt facteurs de discrimination, dont l'origine (le premier) et l'apparence physique (le dix-septième). Remarquez, pas loin, aux îles Samoa, la compagnie aérienne locale ne s'embarrasse



Pas besoin de rester longtemps à Tahiti pour entendre ce mot. Comme dans la phrase «je suis fiu», c'est-à-dire «j'en ai marre». Le Polynésien, enthousiaste souvent, peut devenir fiu d'une seconde à l'autre. Il lâche tout, alors. Embêtant lorsque c'est votre serveur au resto. Ou la vahiné de vos rêves.

pas de principes. Bienvenue sur Samoa Air, dit son slogan, «la compagnie où vous payez en fonction de votre poids». Même pas peur.

On quitte Fakarava, car toujours l'étranger repart. On vient aux îles, on y revient rarement, le Polynésien le sait. Il saluera donc, accueillera, cordial, souriant, mais au fond peu lui importe. L'étranger passe, tout passe. Seule compte la terre qui, elle, reste, et encore... La terre, le pays, le *fenua*. «Nous étions trente avocats à Tahiti quand je suis arrivé en 2004, explique l'un d'entre eux. Aujourd'hui, nous sommes plus d'une centaine. Ce nombre – conséquent au regard de la population – est en partie dû aux nombreuses "affaires de terres", les conflits de revendications de propriétés.» Car la terre, donc, le *fenua*, on y tient, on s'y accroche. L'éphémère, on s'en détache. «Aita pea pea», dit-on. Le dicton polynésien le plus connu. «Cela n'a pas d'importance», «ce n'est pas grave, pourquoi se faire du souci»... Gauguin, déjà, écrivait dans *Noa Noa* : «Je commence à penser simplement [...], je fonctionne animalement, librement, avec la certitude du lendemain pareil au jour présent.» Montesquieu avait prévenu : la géographie et le climat dictent les



Avoir du mana, c'est être habité, avoir du charisme. Voir, un pouvoir sacré, surnaturel. Il y a le bon mana (la puissance vitale, l'esprit presque magique du chef). Mais aussi le mauvais mana, le moki. On peut, enfin, retirer son mana à quelqu'un, lui enlever son pouvoir.

ment ? Les écarts de richesse s'accentuent, le chômage augmente, le trafic de *paka* (le nom local du cannabis), l'insécurité aussi. Matisse, peut-être, ne pourrait plus dire : «Voler une bicyclette, à quoi bon ? Où aller avec ?»

A Akamaru, il pleut, mais la mer reste turquoise

Et alors ? La joie de vivre, elle, demeure, tout le monde vous le dira, le sentiment que le lendemain de toute façon prendra soin de lui-même... Le conseil des ministres du 6 novembre a accordé une subvention de 239 800 francs Pacifique (2 000 euros) à l'association des piroguiers de Tiarapu-Pueu. Et autorisé la pêche aux trocas, des coquillages qui servent à fabriquer des boutons de chemise. Au fond, ici, on ne sait même pas vraiment combien d'îles il y a. L'Insee Polynésie en dénombre 121, l'Institut d'émission d'Outre-Mer, 118. «Aita pea pea...»

Alors, on va au bout. Au bout de cette antichambre de l'éternité. Sur l'archipel le plus oriental, les Gambier. En bateau, depuis Pa-peete, cela prendra une semaine. On entendra un océan de houle lourde et profonde secouer la nuit dans un ronflement d'ogre. On verra des atolls surgir aux matins jaunes, avec des noms à faire rire les mouettes, Nengo Nengo, Puka Puka. Des passagers diront que les Polynésiens jadis étaient de sacrés marins, qui savaient guider leurs pirogues aux étoiles. Un marin répondra qu'il y a une part de

légende et que, sans doute, beaucoup de pirogues gisent là, par 3 000 mètres de fond. A Rikitea, au sommet du mont Duff, on ne voudra plus redescendre tellement c'est beau. A Akamaru, on marchera vers l'église Notre-Dame-de-la-Paix au bout d'une pelouse belle comme en Angleterre, et peignée par une poignée de familles. Celles-ci chanteront, et un visiteur dira que c'est «à chialer d'émotion». D'ailleurs, il pleuvra et la mer restera turquoise. De toutes façons, après une semaine en Polynésie, on ne peut plus voir le monde qu'en couleur. La nuit venue, avec un peu de chance, sous la pleine lune, on verra les étoiles se trémousser dans les roulis. Dans ce soleil de minuit des mers du Sud, on aura le temps de se plonger dans le genre de livre qu'on ne lit jamais, un livre de peintre, Gauguin, *Avant et Après*. On espérera la baleine et le dauphin, aucun ne viendra, seule une sterne perdue volera à l'envers vers l'île de Pâques. On se dira que Paris est si loin, à 15 000 kilomètres, et qu'il y en a encore autant jusqu'au pôle Sud, que la terre est immense surtout quand elle ne fait qu'un avec le ciel.

Gauguin n'était pas venu jusqu'ici, mais il l'avait senti depuis sa terrasse, aux Marquises : «Mes yeux voient sans comprendre l'espace devant moi ; et j'ai la sensation du sans fin, dont je suis le commencement.»

Eric Meyer



Quand un Polynésien parle de son *fenua*, il désigne la terre, le pays, voire l'île qu'il habite. Dans la presse locale, le mot est utilisé comme un synonyme de Polynésie. Un terme qui traduit l'ancre très fort au territoire. Dans les îles, tout passe, sauf la terre...

caractères des peuples. Dans les îles de Polynésie, les saisons se ressemblent, les nuits et les jours se succèdent, semblables, le sentiment émerge que le temps ne se divise plus en heures ou en jours, il épouse l'éternité. Est-ce l'océan qui l'avale, comme il avale l'espace ? Les îles ancrées dans le corail, les volcans figés qui ne rugissent plus ? Au fond, en Polynésie, qu'est-ce qui change vrai-



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-polynesie

**C'EST UN «TUBE» DE
LÉGENDE, UNE VAGUE
ÉNORME RÉPUTÉE
LA PLUS DANGEREUSE
AU MONDE. AUTREFOIS,
LES GRANDS CHEFS
TAHITIENS VENAIENT
L'AFFRONTER ET
RIVALISER DE COURAGE.**

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)
ET BEN THOUARD (PHOTOS)

Le bout du monde, littéralement. Au lieu-dit de Teahupoo, dans le sud de Tahiti Iti, la route s'arrête net. Et pour marquer le coup, elle effectue même un demi-tour complet autour d'un rond-point agrémenté d'une «œuvre d'art». Une grosse vague verdâtre, mouillée à grand renfort de ciment, qui s'enroule sur elle-même telle une mèche passée au fer à friser et qui menace de s'abattre sur ce qui ressemble de loin à une pierre tombale, de près à un *longboard*. Les enfants du coin s'amusent à escalader cette longue planche de surf, des chiens faméliques pissent régulièrement dessus et le soleil lui ôte chaque jour un peu de ses couleurs. Mais sur ce chef-d'œuvre kitsch, on lit encore les noms de soldats revenus du front : Kelly Slater, Bobby Martinez, les jumeaux Damien et Clifton-James Hobgood... Des dieux vivants du surf qui écrivent, année après année, la légende de Teahupoo.

Voici, dit-on, «la vague la plus dangereuse du monde». L'avertissement est même inscrit en grosses lettres rouges sur un panneau rouillé planté en bordure de plage. Autrefois, les chefs tahitiens et leurs fils y faisaient la démonstration de leur supériorité et prouver que les dieux étaient avec eux. «Avec le lancer de javelot et le tir à la fronde, le surf était l'exercice suprême de bravoure», ***

*A Teahupoo,
on a
la vague
à l'âme*





Teahupoo fait partie des dix plus grosses vagues du monde. Un mur d'eau qui peut dépasser 8 mètres de haut. Ce spot est réservé aux pros, comme le Tahitien Raimana Van Bastolaer, ici en pleine action.

RAIMANA, LE VIRTUOSE

A 42 ans, Raimana Van Bastolaer est entré dans la légende pour avoir dompté les plus grosses vagues de Teahupoo, où il vit. Ce Tahitien, admiré par les champions, mais connu pour sa modestie et son sens du partage, est aussi un ambassadeur de la culture polynésienne, rappelant que le surf fut inventé dans ces archipels autour du XV^e siècle.



••• explique l'anthropologue Tamatoa Bambridge, qui a beaucoup étudié les traditions de Teahupoo. Aujourd'hui, rien n'a changé. Chaque mois d'août, des demi-dieux d'un nouveau genre se défilent à travers l'une des étapes les plus huppées du circuit mondial : le Billabong Pro Tahiti. Après avoir survolé les éditions de 2000, 2003, 2005 et 2011, le Floridien Kelly Slater, alias King Kelly, onze titres de champion du monde au compteur, a remporté une nouvelle fois la bataille, l'été dernier. En d'autres temps, il aurait été sacré grand chef de l'île !

Au premier abord, le mythe ne saute pas aux yeux : à Teahupoo, la vague se cache. Elle rumine dans son coin, à un bon millier de mètres du rivage, juste derrière la barrière de corail. Papeete n'est qu'à 60 kilomètres. Mais ici, loin de l'esbroufe de la capitale tahitienne, on est «sur la presqu'île»,

comme disent les gens du cru pour bien signifier qu'ils n'appartiennent déjà plus au même monde. Vu du ciel, il s'agit en effet d'un appendice de terre qui dessine la nageoire caudale du gros poisson rondouillard formé par l'île de Tahiti. Un havre composé de montagnes échevelées et de lagons sacrés. La vie s'y écoule au compte-gouttes, sans se presser.

Les amateurs finissent aux urgences ou dans un cercueil

Une ravine déverse l'eau claire descendue des sommets. Les merles des Moluques picorent les pelures de noix de coco. De gros crabes cavotent d'un trou à l'autre. Un pont piétonnier mène à un hameau sans voiture, dont les maisons sont plantées à même la grève et les sentiers tracés dans le sable. Bref, avec la pêche et la pratique du ukulélé, la sieste semble ici la seule activité qui vaille... Sauf

quand «la» vague se réveille. La saison qui s'étend de mars à octobre est la plus propice aux compétitions, mais Teahupoo peut se déchaîner n'importe quand. «Toute l'année, jour et nuit, on l'entend au loin, et puis, à un moment, le son change...» raconte Eric Plantier, 57 ans, l'instituteur du village. Le vent souffle depuis la terre pour venir chatouiller le monstre d'eau. Ce n'est plus alors une rumination, mais une canonnade. «Une déflagration d'écumes !» jure Eric. Tout s'anime enfin. Et le bout du monde devient le centre du monde. Les soldats du surf débarquent, tournent comme des fous autour du fameux rond-point, garent leurs 4x4 n'importe comment et sortent les planches. Certains arrivent de loin, par le premier avion d'Australie, de Nouvelle-Zélande ou d'Hawaii, alertés par les amis tahitiens qu'une «série» débute. Les pêcheurs, eux,



remisent les filets et font la navette pour les surfeurs jusqu'à la passe de Hava'e. C'est à gauche de celle-ci, pendant des heures, parfois des jours, que se livre le combat. «La baston», disent les aficionados.

Longtemps, ce «tube» (terme qui désigne une vague tubulaire) resta confidentiel. Seuls quelques Tahitiens venaient avec des planches de fortune (ou des bodyboards, l'une des passions locales) sur les traces des ancêtres. Ceux qui n'avaient pas le niveau finissaient aux urgences de Papeete ou dans un cercueil. Les autres devenaient des héros. Raimana Van Bastolaer est de ceux-là. Figure incontournable de Teahupoo, ami des cracks du circuit professionnel, acteur dans des films de surf – dont le dernier *Point Break* –, ce quadra à la carrière de rugbyman a contribué à faire connaître la vague. Et à diffuser sa terrifiante réputation...

En 1997, quand débutèrent les premières compétitions internationales à Teahupoo, le monde découvrit ce monstre hors norme avec effroi : l'épreuve fut en effet marquée par la collision, sur la barrière de corail, du catamaran des officiels où se tenaient les juges et les organisateurs... En cause, une houle surpuissante et un *point break* (une «zone d'impact») débouchant sur un champ de coraux tranchants comme du verre pilé. Sans parler du tourbillon : parfaitement circulaire, son diamètre oscille entre cinq et sept mètres. A l'intérieur, on pourrait garer deux semi-remorques ! Le surfeur, lui, n'y passe que quelques secondes. Son exploit consiste à glisser au cœur de la centrifugeuse, puis à s'en échapper avant que les mâchoires ne se referment sur son flanc droit et ne le broient. En 2000, on décida de mettre en place des pa-

trouilles en Jet-Ski chargées de «cueillir» les champions au sortir du rouleau compresseur lors des compétitions, avant qu'ils ne s'empalent sur le récif. Le Tahitiens Brice Taerea, pourtant expérimenté, venait de perdre la vie en s'y heurtant la tête.

Ainsi se forgea la réputation crépusculaire de la vague polynésienne. Ceux qui s'y attaquent sont soit des fous, soit des experts, aux nerfs solides et aux muscles affûtés. «C'est du très gros», résume Russell Bierke, de passage sur le spot. Cet Australien de 18 ans, considéré comme l'un des surfeurs les plus doués de sa génération, en a vu d'autres. «Ici, le danger est réel, avoue-t-il. Le tube semble parfait, mais la moindre erreur est fatale.» En vieux tahitiens, *tea-hu-poo* signifie «montagne de crânes». Tout est dit. ■

La vague se forme au niveau de la passe de Hava'e, visible sur cette vue aérienne. Elle grossit lorsque le vent souffle depuis la terre. Le récif corallien n'est alors qu'à quelques centimètres sous la surface de l'eau.

Sébastien Desurmont

N1928
ANAPOTO
F 2013



Un paradis terrestre où Dieu est partout

CONVERTIS HIER AU CHRISTIANISME PAR DES MISSIONNAIRES VENUS D'EUROPE, LES POLYNÉSIENS ASPIRENT DE PLUS EN PLUS À MARIER LEURS RITES ANCESTRAUX AVEC LES CULTES IMPORTÉS D'OCCIDENT.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)



est majoritaire. Comme chaque printemps, cette femme vient déposer son obole, en francs Pacifique, à la table des diacres : chanter ou réciter des versets de la Bible, les paroisses en profitent pour récolter de quoi couvrir leurs frais.



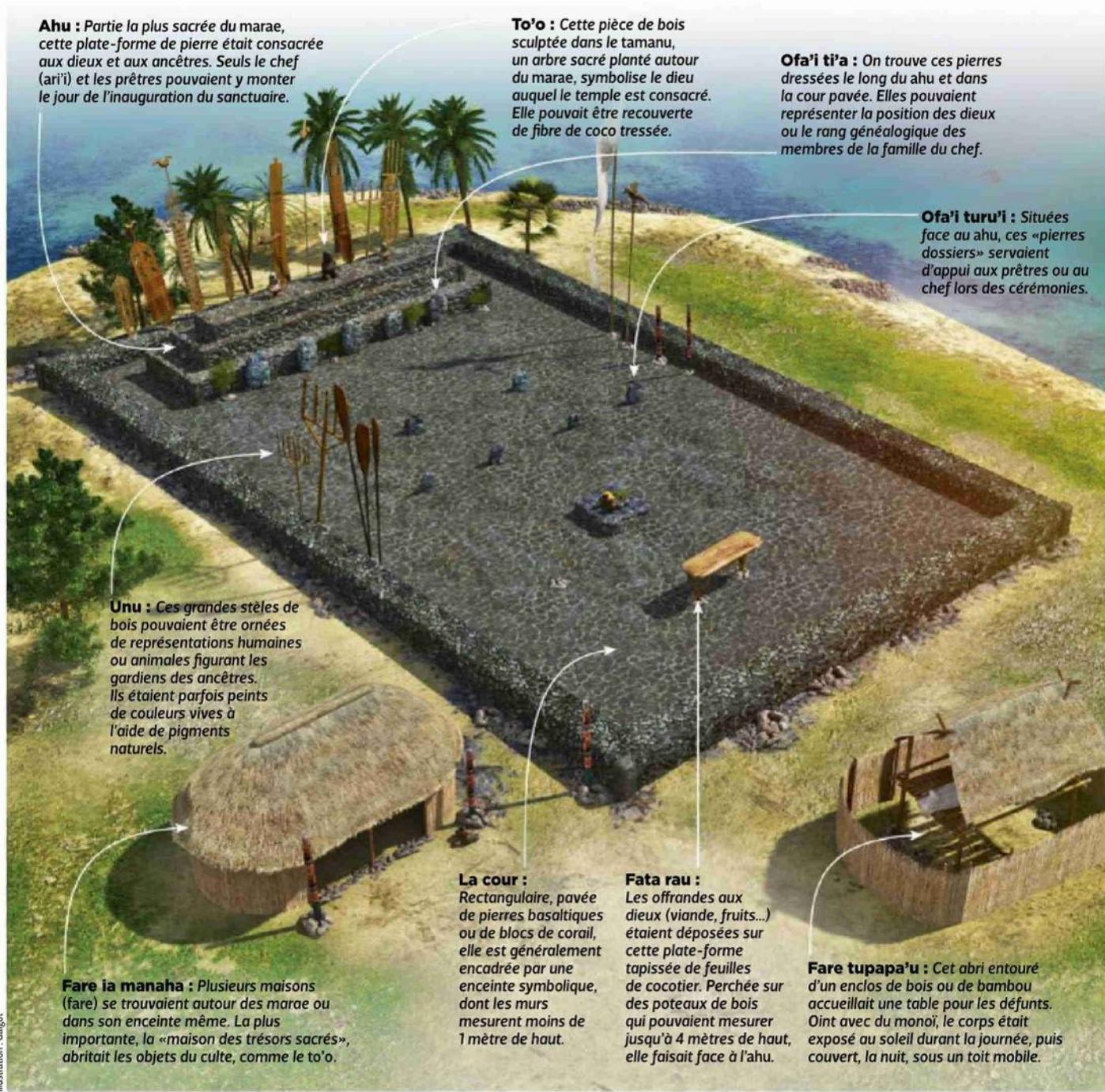


Michel, dont les clochers dominent le lagon. Il y a dix ans, ce vieil édifice, bâti en 1839 en pierre de corail et en bois d'*uru* (arbre à pain), compensation des années d'essais nucléaires (1966-1996) et d'occupation militaire : Mururoa et Fangataufa sont à 500 kilomètres.

LE MARAE, TEMPLE ET LIEU DE POUVOIR

Sorte de temples de plein air, de nombreux marae ont traversé les âges et témoignent de l'ancienne religion des Polynésiens. Sur ces sites hautement tapu («tabous»), on pratiquait le culte des divinités et des ancêtres. Les cérémonies qui se déroulaient dans ces enceintes de roche volcanique ou de pierre de corail donnaient lieu à des prières, des offrandes et, parfois, à des sacrifices humains. L'île

de Raiatea, première peuplée par les Polynésiens, abrite le grand marae Taputapuatea, qui fut le siège du pouvoir religieux et politique de tout le triangle polynésien. Aujourd'hui encore, les habitants de Hawaii, de Nouvelle-Zélande et des îles Cook se rendent souvent en pèlerinage sur ce lieu qu'ils considèrent comme le berceau de leur culture. Le site est candidat à l'inscription sur la liste du patrimoine mondial.



Une chaleur de purgatoire... et la beauté des cantiques qui donne la chair de poule

Jésus est vivant. On peut le rencontrer le dimanche à Papeete. Au bout de la rue Jeanne-d'Arc, dans la cathédrale Notre-Dame. Visage hâve et cheveux longs, il parle d'une voix d'outre-tombe, les bras tendus vers le ciel. Avec son physique d'anachorète, le père Christophe ferait, il est vrai, un parfait porteur de croix au cinéma. En secret, beaucoup l'ont baptisé «Jésus». Et l'homme impressionne. Ses sermons sont grandiloquents, le ton volontiers comminatoire. Sa grand-messe de 8 heures amalgame prières latines et polynésiennes. Sous les voûtes, le parfum du tiaré se mêle aux effluves d'encens que le prêtre répand en bouffées épaisse dans des rangées pleines à craquer. Car le dimanche, Jésus fait ici salle comble.

Comme partout en Polynésie. Une simple balade dominicale à travers la capitale suffit pour s'en convaincre. Vers 5 h 30, alors que le coq n'a pas chanté trois fois, un lève-tôt en liquette bien repassée, chapeau de paille sur le crâne, propose sur un présentoir à roulettes des dizaines de fascicules intitulés «Réveillez-vous !» et soutient que la grande Babylone s'écroulera bientôt. Un peu plus loin, les cloches de l'église Maria No Te Hau (Marie-de-la-Paix) battent le rappel. Le début d'une matinée marathon. Dans le quartier de la Mission, à l'abri des manguiers du jardin de l'évêché, la première messe, en français, a lieu à 6 heures, suivie d'une autre, en chinois, à 8 heures, puis d'un troisième office, plus fréquenté encore, en tahitien, à 9 heures 30. Les plus motivés arpentent ensuite le chemin de croix qui file vers les hauts de Papeete et récompense le pèlerin harassé d'un panorama forcément divin. Le

rendez-vous des protestants est tout aussi couru. A 10 heures, par 32 °C, au temple Paofai, grand ouvert sur le boulevard Pomaré, les dames en robes mission – un vêtement ample et pudique jadis imposé par les missionnaires –, coiffées de larges chapeaux blancs, chantent les *himene*, les gospels des mers du Sud. Suant dans leur costume, les hommes sont assis à part et répondent aux aigus des vocalises par des voix de basse, profondes comme le fracas des vagues sur la barrière de corail. La cérémonie dure deux heures, en tahitien. En dépit d'une chaleur de purgatoire, la beauté de ces cantiques, qui illustrent la ferveur d'un pays, donne la chair de poule.

Ici, on récite toujours le bénédicte avant de manger

Admettons que les cinq archipels ont été forgés par un dieu plutôt doué, un maître ès paradis, bon génie de la nature. Cela explique-t-il le poids de l'Eglise dans ces édens ? Ici, le folklore exige que toute réunion politique commence par une prière. Dans l'intimité des foyers, on récite le bénédicte avant de manger. Sur la FM, quatre radios diffusent en continu chorales, causeries théologiques et prières en direct. Partout, les fêtes paroissiales ponctuent le calendrier. Et bien sûr, le 5 mars est férié : il commémore «le jour de l'arrivée de l'Evangile», soit le débarquement en 1797 dans la baie de Matavai, dans le nord de Tahiti, des vingt-neuf «faucons noirs», surnom donné aux missionnaires du *Duff*, navire affrété par les évangélistes de la London Missionary Society. «Un jour, le *New York Times* titra à notre propos : "Le peuple le plus religieux du monde", dit l'anthropologue tahitien Tamatoa Bambridge.



C'était sans doute exagéré, mais cela en disait long sur la place que nous donnons aux croyances.»

Le dernier recensement incluant la question de l'appartenance religieuse est ancien, il remonte à 1971, mais les études sociologiques s'accordent à dire que quatre Polynésiens sur cinq sont restés fidèles à l'héritage des premières missions. Environ la moitié d'entre eux se réclament de l'Eglise protestante *ma'ohi*, majoritaire aux Australes et dans l'archipel de la Société. Les catholiques – près d'un tiers – dominent, eux, aux Marquises, dans l'est des Tuamotu, aux Gambier. Arrivés en 1844, les mormons (Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours) rassembleraient aujourd'hui 7 % de la population. Le reste des adeptes se partage entre l'Eglise adventiste du 7^e Jour (6 %), la religion sanito (2 %) – une branche dissidente du mormonisme –, et une kyrielle de mouvements de type charismatique comme le pentecôtisme (1,5 %) ou sectaire comme les Témoins de Jéhovah (1,8 %). Les «sans-Eglise» représenteraient à peine 5 % de la ...

Le marae de Taputapuatea, à Raiatea, île sacrée de l'archipel de la Société et berceau de la culture tahitienne, est le plus important de Polynésie.



Ben Thoillard / benthoillard.com

Noyée dans la végétation, Notre-Dame-de-la-Paix, en pierre de corail couverte de chaux, fut consacrée en 1845 sur la petite île d'Akamaru, dans les Gambier.

On continue de craindre, chaque nuit, le retour des *tupapau*, les fantômes des morts

*** population. «Appartenir à une religion participe ici du "vivre-ensemble", dans une société où l'on ne se dit pas juste bonjour-bonsoir entre voisins, à plus forte raison quand vous vivez sur un atoll à peine peuplé, ravitaillé par cargo une fois par mois», résume le sociologue Yannick Fer qui, depuis quinze ans, scrute les évolutions du christianisme en Océanie. Dans chaque village, on trouve par exemple le *fare amuira'a*, maison commune où les protestants se retrouvent plusieurs fois par semaine pour chanter, converser avec l'*orometua* (le pasteur), préparer un mariage ou veiller un mort. On y organise aussi les col-

lectes d'argent, le nerf de la rivalité entre les différentes églises. Car il faut bien rétribuer les officiants et financer les nombreux édifices religieux que l'on voit pousser au bord des routes.

Certaines familles s'endettent pour donner plus à l'Eglise

Au denier du culte, qui dure plusieurs semaines chez les catholiques, répond le *Moni mē*, ou collecte de mai, chez les protestants. «Pendant cette période, il arrive que l'on soit désigné en plein office si l'on donne moins que le voisin, si bien que certaines familles s'endettent pour ne pas subir l'opprobre», observe Vahi-Sylvia Ri-

chaud, professeure de civilisation polynésienne à l'université de Papeete. Les adventistes, eux, prélèvent la dîme, comme en témoigne Teumere Brotherson, 48 ans, qui possède une ferme perlière à Raiatea et se délesté chaque année de 10 % de son bénéfice : «Je le vis comme un cadeau que j'offre à Dieu», se justifie-t-elle. Quant aux mormons, qui s'octroient un pourcentage du même ordre, ils vont jusqu'à investir une partie de cet argent dans les études des enfants les plus brillants, avec l'espérance d'en faire les cadres de demain. Et fournissent aussi des emplois dans leurs plantations de noni, un fruit réputé anticancéreux issu du ter-

roir polynésien, qu'ils vendent à un prix élevé aux Etats-Unis.

Dès son implantation dans la région, le christianisme contribua à structurer des sociétés insulaires jusque-là très isolées. En témoignent les «codes missionnaires» promulgués autour de 1820. L'universitaire Vahi-Sylvia Richaud a longuement étudié ces textes : «Il

interfère et des sacrifices humains destinés à augmenter le *mana* (le pouvoir surnaturel) du roi, tout cela facilita sans doute la conversion. «Le Dieu des missionnaires apparut soudain comme plus efficace, analyse Tamatoa Bambridge. C'est symptomatique de la vision polynésienne, très utilitaire, des croyances !» Découvrant

un monde sans écriture, mais où l'art oratoire avait son prestige, les missionnaires, qui étaient à peine un millier au milieu du XIX^e siècle, n'eurent guère besoin d'agir en fossoyeurs de la culture autochtone. Ils s'occupèrent au contraire de fixer par écrit la langue tahitienne. La Bible fut traduite en 1836 et des officiants indigènes furent formés. Nombre de symboles ancestraux furent récupérés, comme l'eau de source, sacrée, car vitale dans les îles, et devenue, par la grâce des missionnaires, une eau bénite. On édifia aussi certaines églises sur les anciens lieux de culte, les *marae* [voir encadré], souvent avec les pierres de ceux-ci.

L'acculturation fut réelle, mais jamais totale et souvent acceptée de bonne grâce. Cela explique-t-il, aujourd'hui, l'incroyable métissage permanent entre rites chrétiens et vieilles superstitions ? Dans cette contrée où l'on va à la messe au moins une fois par semaine, on continue de craindre chaque nuit le retour des *tupapau*, les fantômes des morts, au point de laisser toujours une lumière allumée dans la maison. De même, on procède encore à l'enterrement du placenta du nouveau-né sur la terre familiale. Le rapport à l'océan, en particulier au lagon, reste aussi empreint de la sacré d'autrefois. «Les missionnaires n'ont pas osé s'y attaquer», note l'ethnologue Frédéric Torrente, qui a longuement étu-

dié les rites de pêche pratiqués sur l'atoll d'Anaa (Tuamotu). «Là-bas, les gestuelles propitiatoires visant à garantir l'abondance survivent, poursuit-il. On fabrique par exemple des *popoparu*, sorte de poissons talismans enveloppés de végétaux et ficelés en boule.»

Au fil des décennies, les héritiers des missionnaires sont même devenus les porte-étendard de l'identité polynésienne d'avant le christianisme, la revendiquant, s'opposant à des projets immobiliers qui menaceraient l'intégrité du *fenua* (la terre), ou réclamant, entre autres, des études indépendantes sur les effets des essais nucléaires dans le Pacifique, le secret qui entoure le sujet étant perçu comme la marque d'une confiscation colonialiste.

Pendant la communion, pas de vin, mais de l'eau de coco

Porteuse des idéaux indépendantistes, l'Eglise protestante *ma'ohi* est celle qui s'est le mieux fondue dans le moule. Au point que des sociologues pensent que les missionnaires ont aussi subi une lente acculturation ! A Moorea, ce qui se passe le dimanche au petit temple de Papetoia illustre ce phénomène. En 2000, la paroisse a soudain opté pour la «tahitianisation de la Sainte Cène». Depuis, le pain et le vin sont régulièrement remplacés par l'*uru*, fruit de l'arbre à pain, et par l'eau de coco. On danse aussi au son du ukulélé pendant le culte. Une rupture avec la sobriété habituelle. «Cela révèle presque un schisme au sein de l'Eglise protestante», estime le sociologue Yannick Fer, qui a réalisé un documentaire sur le sujet (*Pain ou coco. Moorea et les deux traditions*, 2010). Une authentique querelle de clochers entre anciens et modernes. Les premiers qui réclament un retour à l'orthodoxie, les seconds qui revendentiquent le droit de prier en harmonie avec leurs racines. Après tout, la Polynésie vaut bien une messe. ■



Ben Thoillard / benthoillard.com

Deux coeurs peints, représentant celui de Jésus et celui de Marie, surplombent l'autel. Restaurée en 2011, la cathédrale Saint-Michel de Rikitea, à Mangareva, fait salle comble lors de la messe dominicale.

ne s'agissait pas de prononcer seulement des règles religieuses mais de donner un cadre de vie.» On y parle donc de la bienséance des robes, de droit de la famille, des arbres que l'on peut couper, de ce qu'on doit faire de son dimanche... Un nouvel ordre social. D'autant plus facile à imposer que le régime des *arii* (chefs) était alors en pleine déliquescence. Tenu par l'élite, l'édifice mythologique dominé par Oro, dieu de la Guerre, s'écroula avec une rapidité surprenante. L'explosion des maladies importées (rougeole, grippe) contre lesquels les organismes océaniens n'étaient pas préparés, la lassitude vis-à-vis des conflits

Sébastien Desurmont

La fabuleuse épopée d'un peuple de marins

COMMENT CES ARCHIPELS LOINTAINS SE SONT-ILS PEUPLÉS ? EN PARTIE GRÂCE À DES MARINS AVENTURIERS VENUS D'ASIE.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

Il paquetage est ficelé, la grand-voile vérifiée. Sur la carte marine, la trajectoire est tracée : cap au Nord, pour une croisière de 29 milles nautiques (53,7 kilomètres) entre le port de Papeete et l'atoll de Tefiaroa, cette pépite qui fut la végétation de Marlon Brando. On va voyager «à l'ancienne», sur une pirogue double à voiles triangulaires, un catamaran avec des bois grinçants et des bouts épais comme le bras. Pas de GPS, on se guidera grâce au soleil et aux vagues, sans autre repère que la ligne séparant

le ciel de la mer. De quoi éprouver les mêmes sensations que les marins d'avant l'an mil.

Hélas pour les organisatrices, Josiane Teamotuaitau et Vâhi Sylvia Richaud, professeures de culture polynésienne à l'université de Papeete, à l'heure du départ, en ce jour de novembre 2016, le ciel s'est éteint et la pluie a crétifié sur le lagon. Après quoi, le calme plat. Il faut s'y résoudre : l'expédition sera pour un autre jour. «Nous devons nous réadapter à la nature, comme les premiers migrants, jadis, car c'est elle qui décide», résume Josiane. Elle et sa collègue avaient prévu d'entraîner leurs étudiants de quatrième année dans une expédition qui valait tous les cours magistraux. Cette fois, au moins, les élèves ont touché du doigt l'essentiel : l'épopée des ancêtres était des plus aléatoires.

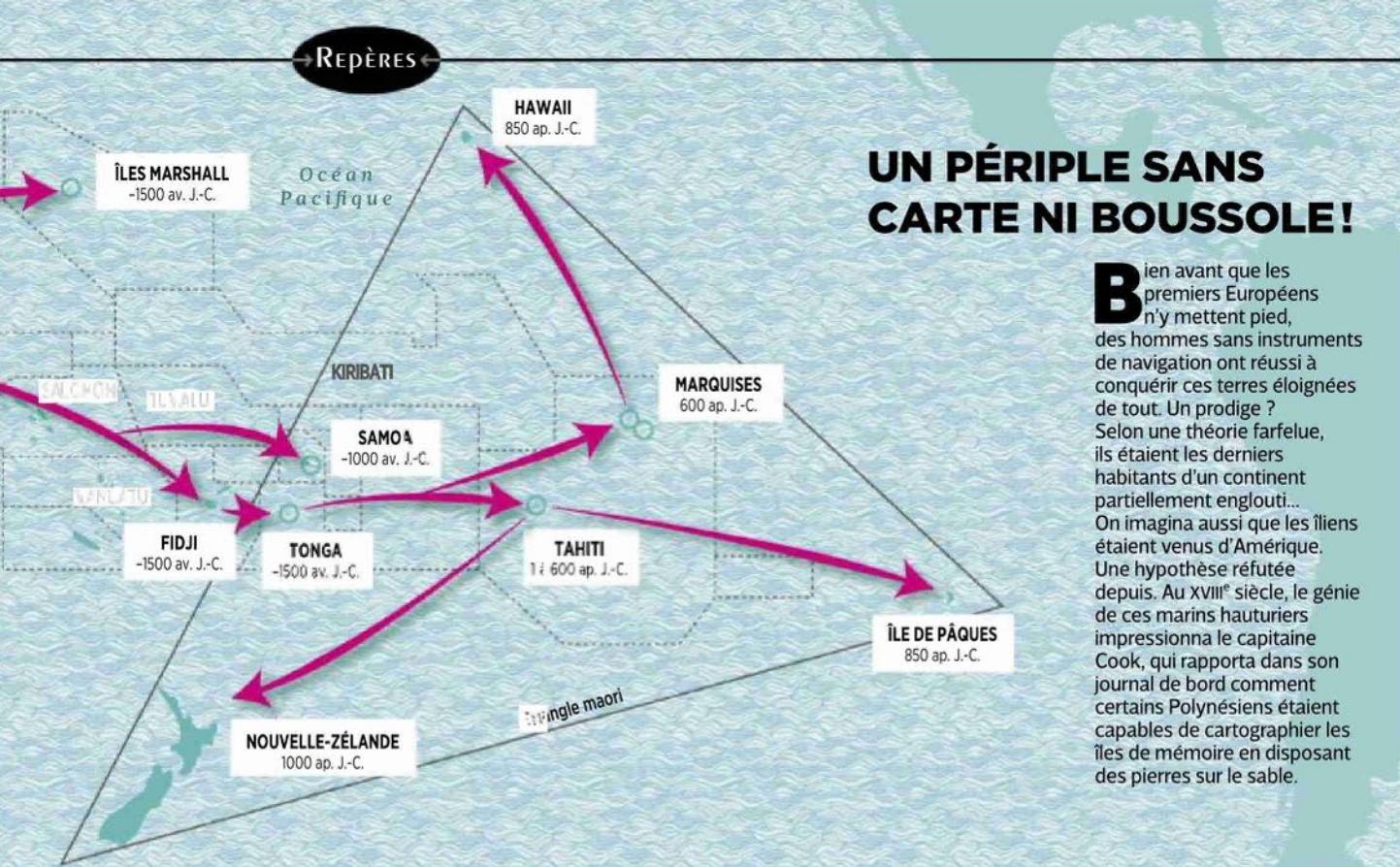
Les premiers Polynésiens s'en sont-ils remis au hasard pour leurs migrations ? L'importance de la figure de Hiro le laisse penser. Dans le panthéon archaïque, il incarne si bien l'imprévisible qu'il est le dieu des Marins, ainsi que

TAIWAN
-2000 av. J.-C.

MARIANNES
-1600 av. J.-C.



celui des Voleurs et des Vagabonds. La tradition orale que les premiers missionnaires européens ont transcrit montre qu'on a vénéré ce facétieux Hiro dans les îles Sous-le-Vent, en particulier à Huahine et à Raiatea. Pour le reste, «il manque encore des pièces au puzzle», reconnaît Tara Hiquily, le conservateur du Musée de Tahiti et des îles (MTI). Si les scientifiques tombent d'accord sur les itinéraires successifs des migrations, des zones d'ombre demeurent sur les datations et la durée des trajets. Autre inconnue, les raisons de ces mouvements. Pénurie alimentaire ? Guerre ? Événements météo ? Surpopulation ? Rassemblées à l'automne dernier dans le journal scientifique *Nature*, plusieurs études confirment que tout commença en Asie du Sud-Est, sans doute à partir de l'actuelle île de Taiwan et du nord des Philippines. De cette zone, il y a environ 4 000 ans, un petit nombre d'individus prit la mer en direction de l'ouest, vers Madagascar. Mais la majorité des migrants mit le cap sur le sud-est. Ce groupe marqua sans doute un



UN PÉRIPLE SANS CARTE NI BOUSSOLE !

Bien avant que les premiers Européens n'y mettent pied, des hommes sans instruments de navigation ont réussi à conquérir ces terres éloignées de tout. Un prodige ? Selon une théorie farfelue, ils étaient les derniers habitants d'un continent partiellement englouti... On imagina aussi que les îliens étaient venus d'Amérique. Une hypothèse réfutée depuis. Au XVIII^e siècle, le génie de ces marins hauturiers impressionna le capitaine Cook, qui rapporta dans son journal de bord comment certains Polynésiens étaient capables de cartographier les îles de mémoire en disposant des pierres sur le sable.

premier arrêt dans les archipels philippins et indonésiens, avant de poursuivre jusqu'en Papouasie-Nouvelle-Guinée. De là, vers 1500 avant notre ère, une nouvelle vague migratoire les mena jusqu'aux îles Fidji et Tonga, puis vers les Samoa. Bien des questions restent en suspens, mais on pense que c'est au cours de ces mouvements que se constitua le melting-pot polynésien, métissage entre les descendants des hommes venus d'Asie et les peuplades déjà présentes dans les îles. Parmi elles, les Lapitas, nomades du Pacifique identifiés par les archéologues grâce à leurs poteries, qui se seraient répandus en Mélanésie il y a 3 000 ans et dont les racines seraient à chercher du côté des aborigènes d'Australie et des Papous.

Mais reprenons la mer. Car la route est encore longue avant d'atteindre Tahiti, qui ne fut déflorée qu'au début de notre ère. Jusqu'en 600, les archipels furent certainement découverts par hasard. La pirogue – qui figure aujourd'hui au centre du drapeau polynésien – était dirigée à la fois à la rame et à la voile, en s'aidant des étoiles,

du soleil, des nuages, ou de repères tels que les oiseaux, la couleur de l'eau ou l'allure de la houle. «A bord, chacun avait un rôle défini, on recréait une microsociété, similaire à celle en place sur la terre ferme, et on embarquait des animaux, des vivres, des plantes», détaille Josiane Teamotuaitau. Les expéditions se faisaient en flottilles de plusieurs embarcations, quasiment contre le vent, de manière à faire demi-tour en cas d'épuisement des ressources.

Le «triangle maori», une zone d'échanges jusqu'à El Niño...

«Ces hardis navigateurs sont sûrement allés jusqu'en Amérique», ajoute Tara Hiquily, du MTI. Les explorateurs européens du XVII^e siècle ne furent-ils pas stupéfaits de constater à leur arrivée que la patate douce, tubercule originaire du Pérou, les avait devancés ? Quant aux tikis, ces statues sacrées anthropomorphes largement présentes aux Marquises, leur ressemblance avec le style pré-incaïque est frappante. Vers l'an 850, les marins pionniers approchèrent les îles

de Pâques et d'Hawaii. En l'an mil, ce fut la Nouvelle-Zélande.

A partir de là, les échanges au sein du «triangle maori», terme qui désigne la zone de répartition de l'ensemble des peuples polynésiens, furent intenses, sur des distances parfois colossales. Puis, curieusement, ils ont pris fin au milieu du XVI^e siècle. Le phénomène El Niño, apparu à cette époque, en est peut-être la cause. Les chercheurs ont relevé de nombreuses références à ce changement météo dans les journaux de bord des navigateurs européens dès 1524, date du voyage sur la côte péruvienne du conquistador Francisco Pizarro. Ce flux d'air chaud qui circule sur la ceinture intertropicale du Pacifique rendait soudain la navigation difficile, modifiant les vents, multipliant tempêtes et précipitations. Preuve que l'aléa climatique est toujours à prendre en compte quand on prévoit, par un beau matin de novembre, d'embarquer à bord d'une pirogue double à voiles triangulaires... ■

Sébastien Desurmont



LES EAUX POLYNÉSIENNES
SONT INCROYABLEMENT
BIEN PRÉSERVÉES.
MAIS LES EFFETS DU
TOURISME, DE LA PÊCHE
ET DU CHANGEMENT
CLIMATIQUE SE FONT SENTIR
SUR LES FRAGILES RÉCIFS.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

Les précieux lagons sont-ils en danger ?



qui ont coutume d'appeler cet écosystème le «garde-manger», car ils y ont toujours pêché pour son ambition de faire de son territoire la plus grande aire marine protégée au monde à l'horizon 2020.



Julien Grardot

Les requins nourrices, *ma'o rohoi* en tahitien, aiment paresser dans les fonds sablonneux de l'atoll de Fakarava, dans les Tuamotu. Poissons, raies, oursins et crustacés... Très bien représenté dans la région, ce grand prédateur (3,20 mètres de long à l'âge adulte) figure



Inutile de s'épuiser pour trouver de quoi se mettre sous la dent ! Ces eaux, peu profondes, regorgent en effet de proies : sur la liste rouge de l'IUCN (Union internationale pour la conservation de la nature) car il est en déclin ailleurs.

C'est un spot de rêve pour les plongeurs et un laboratoire à ciel ouvert pour les chercheurs

Avez-vous déjà valsé avec une raie ? Aguicheuse, la bestiole s'approche d'abord par de molles ondulations, façon *Danse des sept voiles*. Puis elle se colle à son cavalier du jour, l'éclabousse, devient caressante, cherche le corps à corps. Au petit matin, dans le turquoise du lagon qui ceint la petite île de Moorea, dans l'archipel de la Société, c'est le bal des grands jours. L'eau de l'océan est tiède, l'onde limpide. Le bleu décline toute sa palette, ce qui donne à l'endroit les couleurs de l'insouciance. Ces danseuses qui ont leurs habitudes à quelques brasses du rivage sont des raies pastenagues, que les Polynésiens nomment *himantura fai*. Deux fois par jour, elles se font servir là un repas gratis. Des kilos de poissons décongelés à la va-vite, hachés menus et distribués copieusement. Plus besoin, pour elles, d'aller chercher crustacés et mollusques dans les fonds sableux ou dans les passes qui séparent la paisible lagune de l'im-pétueux Pacifique.

En échange, ces grandes solitaires qui, habituellement, ne se déplacent ni en banc ni en couple, accomplissent leur chorégraphie, se laissant chatouiller les mandibules, tripoter, câliner, dussent-elles y perdre un peu du mucus qui protège leur fragile épiderme. Chacune a même son petit nom : ce matin, Raie-Monde, Raie-Gine, Raie-Sus et Raie-Charles assurent le spectacle ! Cela fait rire les touristes qui accourent toujours plus nombreux pour entrer dans ce ballet surréaliste.

Cailloux volcaniques taillés au scalpel, atolls posés à fleur d'eau, confettis hérisssés de cocotiers... Avec ses 118 îles éparpillées sur une zone maritime grande comme l'Europe et seulement 270 500 habitants, la Polynésie est un spot de rêve pour les plongeurs. Et un laboratoire à ciel ouvert pour les chercheurs. À l'exception des Marquises, dénuées de barrière récifale, les archipels polynésiens (Gambier, Tuamotu, Australes et Société) n'abritent que des milieux marins coralliens. Un trésor, dans un monde où 20 % des coraux ont été détruits par l'homme en cinquante ans, et où 50 % de ceux qui restent risquent de l'être dans les vingt ans à venir. Edouard Fritch, président de la Polynésie française élu en 2014, l'a bien compris : à Hawaii, en septembre dernier, lors du congrès de l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature), il a marqué les esprits en annonçant son ambition de faire de son territoire, «la plus grande aire marine protégée au monde d'ici à 2020».

«Certains pensent que manger de la tortue rend plus viril»

C'est dans les années 1990 qu'un pêcheur polynésien, remarquant que les fameuses pastenagues étaient attirées par les rebuts de sa pêche du jour, décida d'en faire une attraction. Le comportement des raies a ainsi été modifié : c'est Pavlov dans les mers du Sud ! Désormais, la simple vibration des jet-skis et des bateaux à moteur les fait accourir au festin. L'excursion coûte une quarantaine d'euros par personne. Chacun enfile masque et tuba, puis,

dans un grand plouf collectif, sauvre sa folle étreinte avec le monde du silence. Après quoi, moyennant un supplément, on peut voguer vers un autre endroit, de l'autre côté de la barrière de corail, pour nager avec les requins-citron qui, eux non plus, ne sont pas contre des morceaux de poisson. À Moorea, Bora Bora ou Tahiti une charte des bonnes pratiques a été rédigée en 2008 pour encadrer les joies de la baignade : elle instaure un nourrissage au compte-gouttes, un nombre limité de participants, un temps de présence auprès des raies de vingt minutes maximum... Mais, sur le terrain, beaucoup s'en moquent. Ironie de l'époque, sous ces tropiques où les familles ont toujours vécu de la pêche, le chiffre d'affaires annuel généré par chaque raie vivante dépasse aujourd'hui le million de francs Pacifique, soit un bon millier d'euros. Bien plus que n'importe quel poisson enfilé sur une brochette, puis enfilé sur le traditionnel *tui* («ficelle») pour être vendu au bord de la route. Si bien que les tenants du nourrissage des raies et des requins arguent qu'en définitive, cette activité n'est peut-être pas contraire à la préservation des eaux polynésiennes...

«En haute saison, jusqu'à 1 000 visiteurs par jour passent dans les zones de nourrissage», constate pour sa part Cécile Gaspar, une vétérinaire spécialisée dans la faune marine qui observe, depuis dix ans déjà, les conséquences de cette prestation touristique. Impuissante, elle se consacre désormais au sauvetage des tortues, des animaux protégés, mais toujours chassé ici pour leur chair. Son association, Te mana o te moana (ce qui signifie «L'Esprit des océans»), gère une clinique où les pensionnaires se remettent d'aplomb après s'être fait trouver la carapace par une flèche de harpon. «Beaucoup pensent encore que la consommation des tortues rend plus viril, car c'était, jadis, le mets des rois», enrage Cécile. Ses cam-



© Divine Tourism / Divergence

pagnes de sensibilisation, notamment auprès des écoliers, changent les mentalités. Trop lentement à son goût. Chaque fois, elle répète le même message : «Un lagon vide de ses animaux est un lagon mort.»

A 500 kilomètres au nord-est de Tahiti, l'atoll de Fakarava (Tuamotu), de son côté, a été classé réserve de biosphère par l'Unesco en 2007. On a calculé qu'un seul kilomètre de sa dentelle corallienne abrite autant d'espèces que tout l'espace maritime côtier de France métropolitaine. Un trésor pour David Lecchini, biologiste au Centre de recherches insulaires et observatoire de l'environnement (Criobe), qui pilote le programme Polynesia Mana depuis 1992. «Nous collectons de nombreux "bio-indicateurs" sur quinze îles du territoire

polynésien, dit-il. Peuplement des coraux et de poissons, qualité des eaux, variété des écosystèmes... Le suivi est précis.» Aujourd'hui, par comparaison avec les autres mers du globe, le bilan de santé de cette petite partie du Pacifique Sud est plutôt positif selon le chercheur : des pollutions de faible ampleur cantonnées aux zones peuplées et quasiment aucune contamination aux métaux lourds.

Même le phénomène d'acidification des océans, lié aux fortes concentrations en dioxyde de carbone, touche peu ces latitudes. Certes, le doute demeure sur l'état des atolls de Mururoa et de Fangataufa, dans le sud-est des Tuamotu, où la France réalisa 193 essais nucléaires entre 1966 et 1996. Mais, secret militaire oblige, les études manquent pour en mesurer l'impact à long terme.

A Moorea, une charte des bonnes pratiques est en vigueur depuis 2008 pour préserver le lagon tout en tirant profit du tourisme : le nourrissage des raies est, en théorie, réglementé.

Les récifs polynésiens, que les scientifiques croyaient relativement épargnés, montrent des signes de fatigue. En ligne de mire : le réchauffement climatique. Spécialiste des coraux au Criobe, Laetitia Hédonin est revenue dépitée de sa récente mission d'observation dans les Tuamotu. Elle y a découvert que, sur une demi-douzaine d'îlots quasi déserts, près de 40 % de la barrière corallienne s'étaient brutalement dégradés. «Des analyses sont en cours, mais on sait que dans une eau à plus de 29,2 °C, le corail blanchit et meurt en quatre ou cinq semaines», remarque-t-elle. Autre problème, la reproduction : alors que la température des flots polynésiens oscille entre 25 et 29 °C, les récifs qui ont survécu à la chaleur pourront ils «faire des petits» en cas de nouvelles poussées de fièvre ? ■■■

●●● Pour répondre à cette question, Laetitia Hédouin et ses collègues ont plongé des coraux bien vivants dans des aquariums pour tester leur résistance au stress calorifère. Le verdict est sans appel : «Dans une eau de mer à 31 °C pendant quatre heures et demie seulement, la fécondation diminue de moitié. A 32 °C, à peine 10% des coraux se reproduisent», signale Laetitia. A terme, sachant qu'un corail vit en moyenne dix-sept ans, c'est le renouvellement même du récif qui est en jeu.»

Cette fragilité a d'autres conséquences. Illustration avec les redoutables *Acanthaster planci*, les étoiles de mer dévoreuses de coraux. Autrefois, quand elles pululaient, le récif se montrait résilient et se reconstituait après la disparition du prédateur. Depuis peu, quand la très toxique *Taramea* pointe ses branches venimeuses, c'est la panique. En 2010, cet échinoderme, qui suce la matière vivante du corail comme un vampire, a fait des ravages : dans certaines zones autour de Tahiti, la moitié du récif a été réduite en poussière. A tel point que les scientifiques s'interrogent désormais sur la bonne attitude à adopter en

cas d'invasion : faut-il mener des campagnes de ramassage du prédateur ou ne rien faire, car cela ne sert à rien ? «En attendant, nous observons que des coraux plus résistants, tel que le *Pocillopora*, prennent le dessus sur les plus faibles», constate Laetitia Hédouin. Signe que la belle variété des fonds polynésiens s'étoile ? Personne ne peut l'affirmer.

Les îlots coralliens fondent comme neige au soleil

En revanche, l'effritement du récif, lui, est une certitude. En cause, la navigation de plaisance, et aussi, surtout, les bateaux de croisière. De plus en plus gros, ils provoquent des remous de plus en plus importants lors de leur passage et nécessitent des pontons en dur pour débarquer leurs voyageurs. En outre, au cours des trente dernières années, les hôtels de luxe avec bungalows sur pilotis posés à même le lagon se sont multipliés à Tahiti, à Moorea, et surtout à Bora Bora. Cela a contribué à la transformation fulgurante de la frange littorale. Remblais, parapets et autres digues s'étendent sur les côtes. Aujourd'hui, les chaînes hôtelières ten-

tent d'améliorer leur image en bouturant des coraux autour des pilotis de béton, mais le mal est fait : les lignes naturelles du bord de mer, qui étaient sinuées et meubles, sont désormais rectilignes et dures. De quoi modifier les courants lagonaires, et engendrer de l'érosion. A Raiatea, notamment, où la plupart des *motus*, ces minuscules îlots coralliens, fondent comme neige au soleil, victimes de l'assaut des vagues. L'an dernier, il a fallu «reconstruire» en urgence l'un d'entre eux, le *motu* Punaeroa, qui était passé de 3 000 mètres carrés à presque rien en une quinzaine d'années. Une opération de chirurgie plastique à grand renfort de sable et de ciment ! Près de la baie de Cook, à Moorea, Hinano Ienfa, 57 ans, l'adjointe au maire en charge de l'urbanisme, ne décolère pas en voyant ce qu'est devenue la plage publique de Ta'ahiamanu : «Regardez ces cocotiers couchés sur l'eau ! interpellé l'élu. Ils étaient encore debout en septembre dernier !» Un plan de restauration est prévu. Mais n'est-il pas déjà trop tard ?

C'est ce que pensent les pêcheurs. Fatalistes, ils ont pris acte

REPÈRES

UN AQUARIUM XXL À PROTÉGER

La Polynésie française compte 15 000 kilomètres carrés de récifs et de lagons. Ces eaux limpides, relativement épargnées par les pollutions, abritent plus de 120 espèces de coraux, 1 200 espèces de poissons, 1 000 de crustacés, 2 500 de mollusques... Emblème local, le poisson-perroquet, cuisiné à toutes les sauces par les insulaires, est l'un des plus célèbres représentants de cette biodiversité incroyable. Mais, comme lui, de nombreuses espèces voient leur avenir hypothéqué par la surpêche, le braconnage et le réchauffement océanique.

La tortue verte

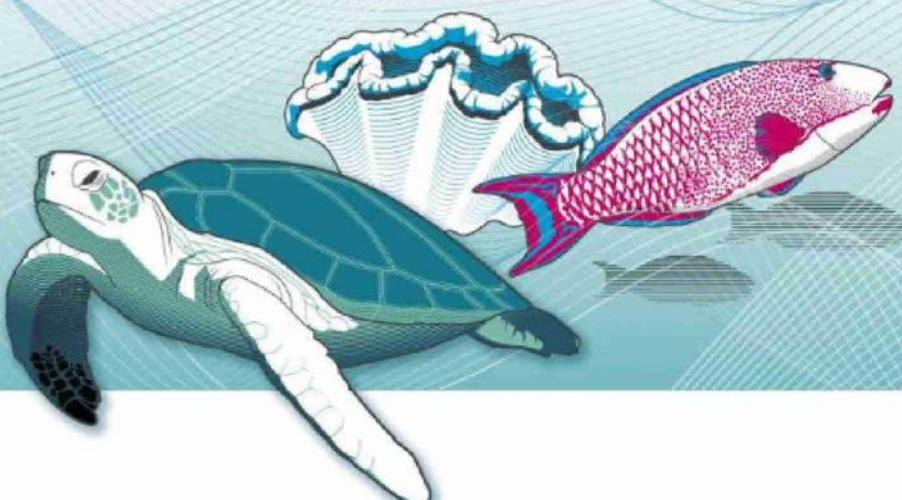
Selon une croyance locale, la viande de tortue rendrait plus viril... Braconnée et disposant de moins en moins de sites de ponte, la tortue verte est l'une des plus menacées du lagon.

Le bénitier

Appelé *Pahua* en Polynésie, ce coquillage, qui peut peser jusqu'à 300 kg, est surconsommé, surtout aux Tuamotu. Son braconnage perdure malgré la réglementation.

Le poisson-perroquet

Emblème du lagon polynésien, ce poisson est l'objet d'une surpêche menaçant l'équilibre du récif. En effet, cet herbivore raffole des algues qui envahissent les coraux.



Les pêcheurs renouent avec le *rahui* des anciens : une mise en jachère du lagon

de la fin de l'âge d'or. Les plus jeunes ignorent s'ils pourront continuer à vivre de leur activité qui, en Polynésie, fait office de régulateur social, quand l'argent manque. «Tout le monde le dit, il y a moins de poissons», souffle, à Moorea, Médéric Wong, 32 ans.

Avant de demander dans un soupir géné : «Suis-je vraiment responsable ?» Il y a seulement trois ans qu'il a investi pour se lancer : une barcasse, un harpon d'un mètre, des filets, une torche électrique, des glacières... «Les anciens disent qu'on ne peut plus rien faire, que les dieux décident de notre avenir, rigole-t-il. Mais moi, je fais partie des modernes, je pense qu'il est encore temps d'agir pour sauver ce que nous appelons ici "le garde-manger".»

En réalité, à Moorea, la pêche est réglementée depuis 2004, avec des restrictions dans huit zones stratégiques. Le problème, c'est que le règlement est peu respecté et que les sanctions sont rares. Mahé Charles, de l'antenne locale des Aires marines protégées, le reconnaît : «A Moorea, les poissons ne sont pas revenus. Et nous devons réfléchir à de nouvelles façons de travailler avec les

pêcheurs.» Cet infatigable médiateur coordonne une petite équipe qui étudie les conflits d'usages dans l'espace maritime polynésien (au sein des programmes Resccue, pour Résilience des écosystèmes et des sociétés face au changement climatique, et Integre, ou Initiative des territoires du Pacifique sud pour la gestion régionale de l'environnement). Leur travail se fonde sur une idée simple : rendre, aux habitants, leur lagon. Renouer avec l'âme polynésienne tournée vers la mer. Dans de nombreuses îles, ils ont permis de remettre au goût du jour une pratique oubliée : le *rahui*, la mise en jachère d'une partie des lagons. «Un *tapu* [un interdit sacré, ici, celui de pêcher], autrefois décrété par les chefs pour réguler les ressources», explique l'anthropologue Tamaoa Bambridge. Ces notions résonnent encore fortement.

L'attachement à ce lagon que l'on fend à bord d'une pirogue, le geste souple qui accompagne le filet jeté à l'eau au petit matin, la fierté au retour de la pêche, la préparation du poisson cru au lait de coco : tout cela contribue à une sensibilité particulière.

Ces antiques commandements écologiques s'imposent aujourd'hui comme une évidence, bien plus naturellement que les directives élaborées dans les bureaux climatisés de Papeete. Le peuple des océans est-il sur le point de redécouvrir que le lagon est le cœur battant de son *fenua* (sa «terre») ? Jadis, répond Cécile Gaspar, la *pasionaria* des raies et des tortues, «les droits de propriété allaient du sommet de la montagne jusqu'à la barrière de corail...» En ce temps-là, les raies ne savaient pas encore danser. ■

Sébastien Desurmont

L'holothurie

Le concombre de mer, le fameux invertébré à l'aspect peu engageant, mais considéré comme un mets délicat, a été trop récolté. Il est maintenant interdit d'y toucher.

L'acropora

C'est le corail qui souffre le plus en Polynésie. Affecté par le réchauffement climatique et les invasions d'étoiles de mer, il est peu à peu supplanté par le *Pocillopora* (corail chou-fleur).

La langouste verte

La pêche à la langouste verte – *oura miti*, en tahitien – est désormais interdite pendant plusieurs mois pour qu'elle ne disparaîsse pas. Mais la règle n'est guère respectée.

Le triton géant

Les Tahitiens utilisaient ce superbe coquillage pour jouer de la musique. On ne trouve plus beaucoup de ces «trompettes de Neptune», que les collectionneurs s'arrachent.

L'ature

Ces chincharts aux écailles d'argent passent en bancs dans le lagon d'octobre à mars. Mais ce poisson migrateur se fait rare, décimé par les pêches communautaires au filet.

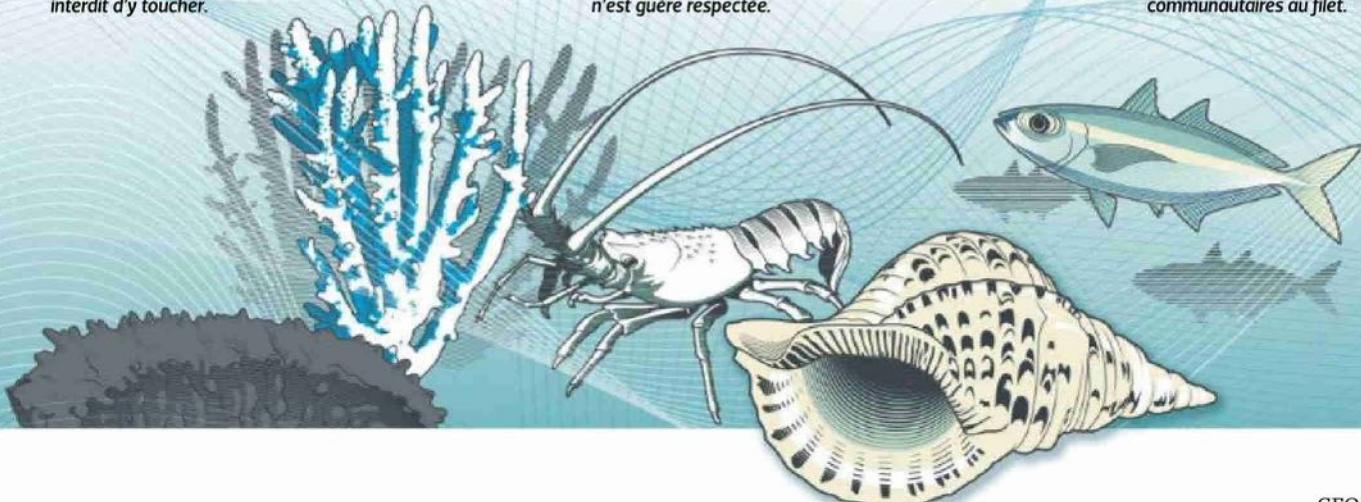


Illustration : Antoine Lévesque

L'art singulier des Marquises

CE N'EST PAS UN HASARD
SI CET ARCHIPEL A TANT
FASCINÉ LES ARTISTES.
TOUS FURENT FRAPPÉS PAR
L'ESTHÉTIQUE SOPHISTIQUÉE
DES MARQUISIENS.

PAR ALINE MAUME (TEXTE)

LA SCULPTURE

Les artisans marquisiens, dont le savoir-faire se transmettait de père en fils, jouissaient d'un grand prestige. Eventails, parades, tambours de cérémonie... Les objets qu'ils confectionnaient avaient souvent une double fonction, à la fois pratique et sacrée. Comme le *uu*, masse de chef dont est reproduit ici un bel exemplaire, conservé au musée de Ua Huka, une île du nord de l'archipel. On sculptait surtout le bois (santal, bois de rose, bois de fer...), mais aussi la pierre, l'os ou la noix de coco. La figure humaine (*mata en marquisien*) est représentée avec des yeux immenses, comme ceux des célèbres tikis, mi-homme et mi-divinité. Le talent des sculpteurs est toujours vivace, et de nombreux artistes locaux exposent dans les galeries d'art de Polynésie.





Les Marquises nommaient ces armes terribles uiu, mot qui, selon l'ethnologue allemand Karl von den Steinen, dériverait de hulu, « tête », « crâne ». Sculptées et polies dans du bois de fer, essence endémique de la Polynésie, elles étaient dotées d'un long manche cylindrique et pouvaient mesurer 1,5 m de long.

Les coups étaient portés avec les arêtes acérées de la crosse et les protubérances latérales figurant le casse-tête. Les guerriers brandissaient le casse-tête (qui pesait jusqu'à 5 kg) et le faisaient tournoyer pour impressionner leur adversaire et s'en servaient au choix, pour broyer le crâne du rival ou l'assommer à distance. On utilisait également cette arme pour tuer les victimes sacrificielles sur les marae.

Dans cette dernière partie ornée du casse-tête se trouvent gravés différentes figures, comme des ipu, mais aussi des puhu, mot qui signifie « anguille de mer », un animal familier de la mythologie polynésienne, toujours représenté entouré de cils.

La crosse a la forme d'un visage allongé, portant ici à son sommet un autre visage. L'arête verticale : au centre, figure le nez avec, de part et d'autre, deux yeux immenses. Les typhes sont cernés de stries représentant les cils. Les pupilles, elles, portent une petite tête saillante de divinité (tetua), qui rappelle celle des tikis marquises.

Une troisième petite tête saillante se trouve à la base du nez, au centre de la partie transversale représentant les épaules. En haut du manche, un fermoir, formé de petits bras soutenant le menton, relie les extrémités d'une manchette ornée de stries.

Un autre visage se dessine ici, avec ses petites oreilles, son nez et ses yeux ornés de cils, dont la partie inférieure est remplie de motifs typiques du tatouage marquisien, tels que les ipu, en forme de calebasse.

LE TATOUAGE

Dents de requin, queues de bonite, mais aussi calebasses et divinités... les motifs du tatouage marquisien sont uniques. Censés valoriser le porteur et le protéger des mauvais sorts, ils avaient une fonction esthétique, sociale et rituelle. Chez un homme, ils pouvaient couvrir l'ensemble du corps. Les femmes, elles, les portaient sur les jambes et les bras. Le *tuhuna* (maître tatoueur) les gravait dans la peau à l'aide d'un petit peigne en os, d'un martellet et de pigments (obtenus en brûlant des noix de bancouï) mêlés à de l'eau ou de l'huile de coco. L'ethnologue allemand Karl von den Steinen a répertorié ces nombreux ornements et leur signification dans un ouvrage paru en 1928, *Les Marquises et leur art*, dont les éditions tahitiennes Au vent des îles ont publié en 2016 une nouvelle et magnifique version. Ce dessin, œuvre d'un *tuhuna* de l'île de Hiva Oa, en est extrait.

KEHEU

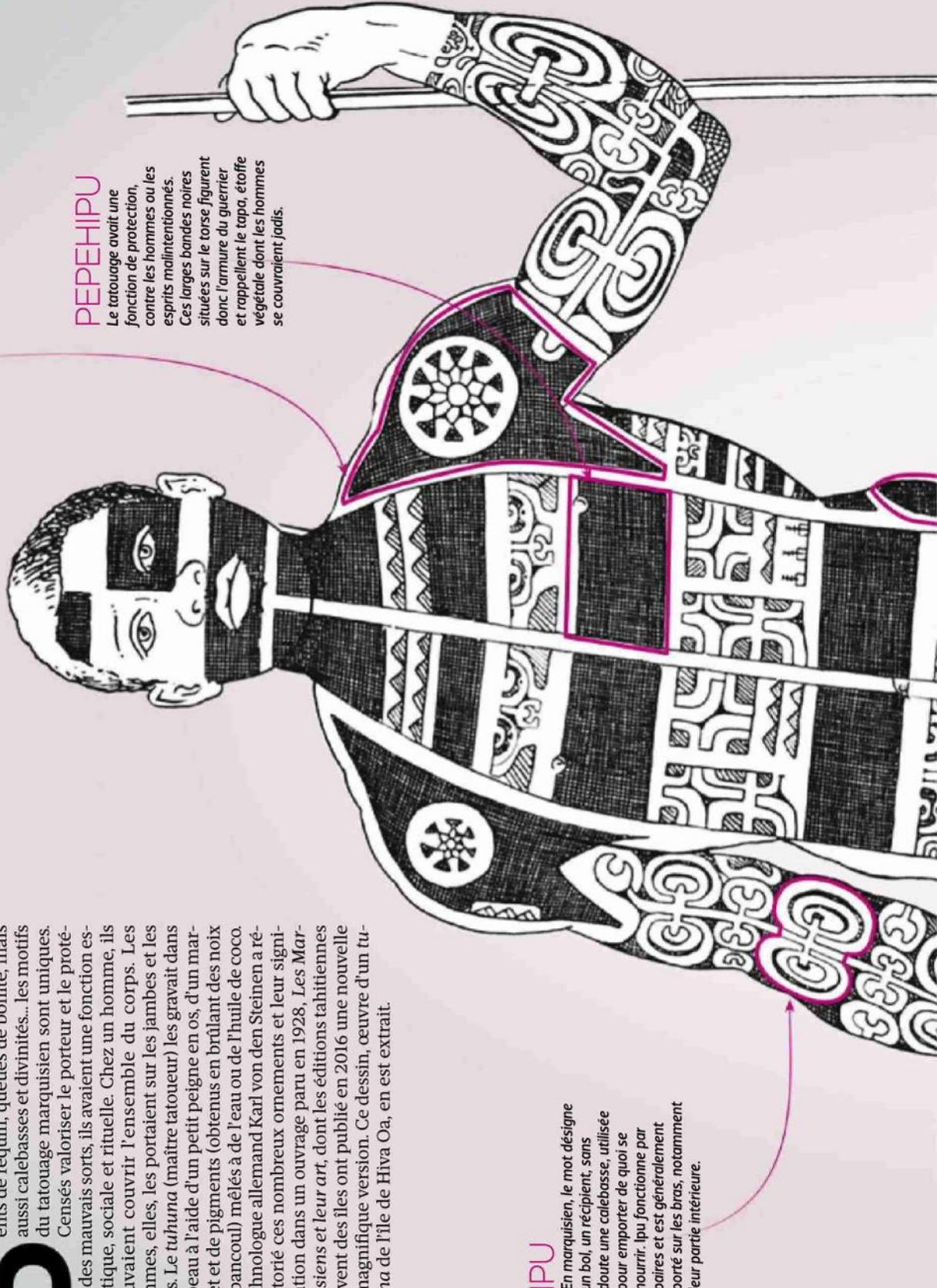
Constituée d'un aplati sombre et orné d'une rosace en son centre, ce motif en forme d'aile trouve sa place sur l'épaule et symbolise l'envol, la capacité de l'homme à aller de l'avant.

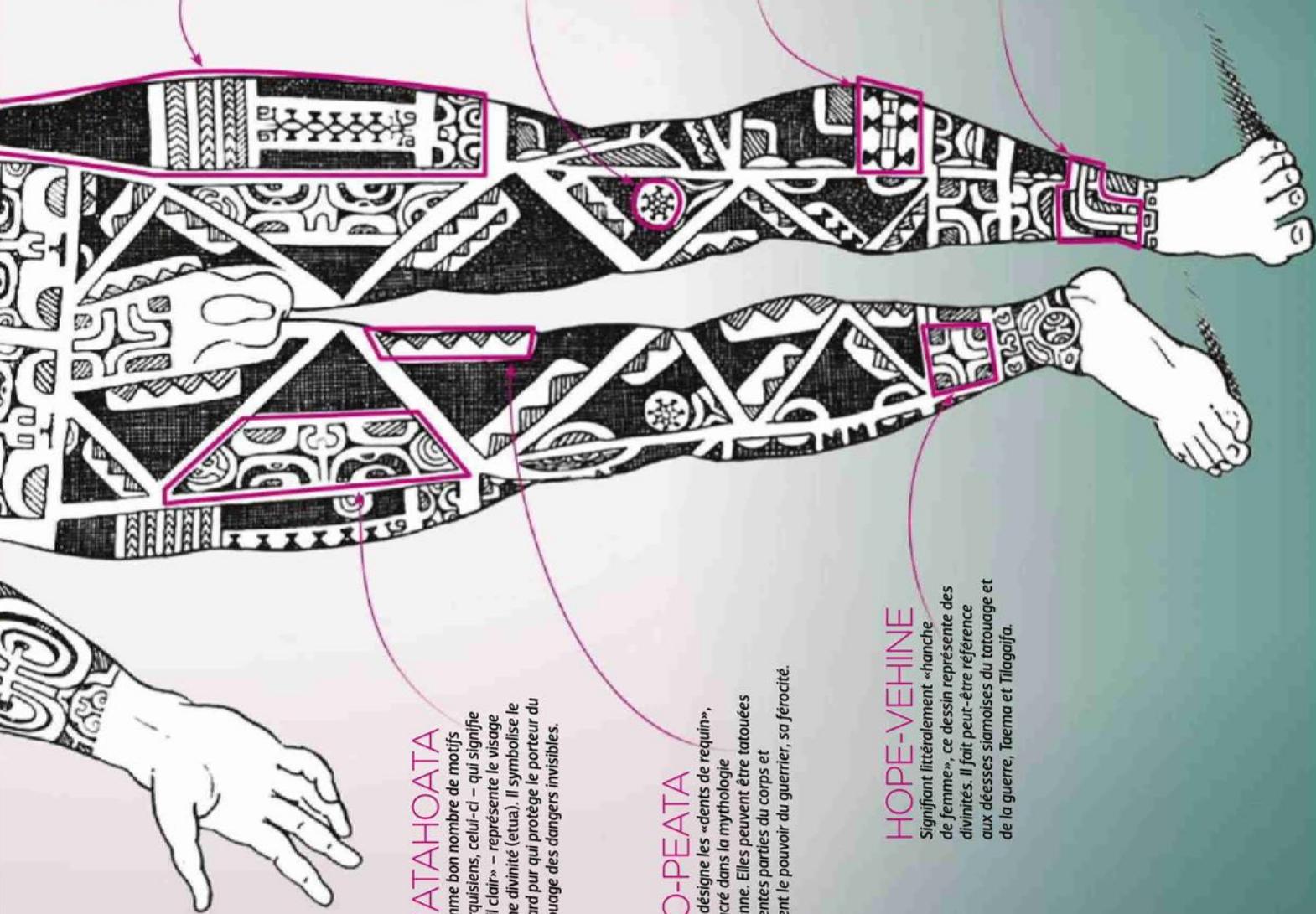
PEPEHIPU

Le tatouage avait une fonction de protection, contre les hommes ou les esprits mal intentionnés. Ces larges bandes noires situées sur le torse figurent donc l'armure du guerrier et rappellent le *tapa*, étoffe végétale dont les hommes se couvraient jadis.

IPU

En marquisien, le mot désigne un bol, un récipient, sans doute une calebasse, utilisée pour emporter de quoi se nourrir. *ipu* fonctionne par paires et est généralement porté sur les bras, notamment leur partie intérieure.





KOHE-TA

Il s'agit du plus grand de tous les éléments du tatouage. Signifiant «spée», il se situe toujours au même endroit, formant un arc depuis le bas du dos jusqu'au côté de la cuisse. Un signe de prestige pour les guerriers marquises, qui n'ont sans doute découvert cette arme qu'après l'arrivée des Européens.

FEOO

On peut traduire par «compas» le nom de cet ornement en forme de rosace, réservé à l'épaule ou au genou. Il pouvait représenter une rangée de petites divinités ou des motifs floraux.

HIKUHIKU-ATU

Ces petits triangles noirs représentent des queues de bonite, souvent utilisées comme ornement de bordure. Alliées à la féroce de niho-peata («dents de requins»), elles sont la marque de la vélocité du guerrier marquisien.

KAKE

De forme courbée, à la manière d'un bras (traduction de kake), ce dessin placé ici au-dessus du pied représente différentes qualités, comme la force, la générosité ou le pouvoir d'ascension.

HOPE-VEHINE

Signifiant littéralement «hanche de femme», ce dessin représente des divinités. Il fait peut-être référence aux déesses siamoises du tatouage et de la guerre, Taema et Tilagaifa.

MATAHOATA

Comme bon nombre de motifs marquises, celui-ci – qui signifie «œil clair» – représente le visage d'une divinité (etua). Il symbolise le regard pur qui protège le porteur du tatouage des dangers invisibles.

NIHO-PEATA

Le terme désigne les «dents de requin», animal sacré dans la mythologie polynésienne. Elles peuvent être tatouées sur différentes parties du corps et symbolisent le pouvoir du guerrier, sa féroce.

Dix expériences entre terre et mer

NAGER AVEC LES POISSONS-PERROQUETS, DÉGUSTER UN POULET FAFA OU CRAPAHUTER AU SOMMET D'UNE «ÎLE HAUTE»... SUIVEZ LE GUIDE !

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

VOUGER DE LAGON EN LAGON

La meilleure formule pour entrer dans le monde polynésien ? Prendre la mer. D'île en île, on glisse sur les lagons, escorté par les dauphins. La location d'un catamaran, petit hôtel flottant, inclut le skipper et la cuisinière qui se chargera de préparer le poisson cru... Au menu : plongée, kayak, paddle, arrêts au bord de motu déserts et mouillages bien choisis pour assister aux plus beaux couchers de soleil. Croisière Iti Iti, 4 j, entre Huahine, Tahaa et Bora Bora.

A partir de 1850 €/pers.
tahitiyachtcharter.com

FAIRE UNE RANDONNÉE BOTANICO-MYSTIQUE

Avec lui, vous ne regarderez plus jamais la nature de la même

façon. A Huahine, Terii Tetumu est bien plus qu'un guide de montagne. Nuque rase et verbe haut, l'homme est un fabuleux passeur d'histoires. Sur les sites sacrés de Maeva et Anini, il vous enseigne les pouvoirs encore vivaces des anciens, les mauvais sorts, les secrets des sacrifices... Terii Tetumu, env. 50 €/j.
Tél. : +689 87 73 53 45
ou teriitetumu@mail.pf

ARPENTER LA VALLÉE SACRÉE D'OPUNOHU

Souvent ignoré, l'arrière-pays de Moorea est aussi beau que le rivage. La route du Belvédère grimpe vers le lycée agricole, puis dans les plantations d'ananas. En suivant le balisage, on traverse différents sites archéologiques. Près de 500 vestiges (marae, maisons...)



ont été inventoriés. Au sommet, le point de vue sur le mont Rotui avec, de part et d'autre, les baies d'Opunohu et de Cook, est à couper le souffle. Prévoir une bonne matinée de promenade.

ENTRER DANS LE QUOTIDIEN DE RAIATEA

Avec le guide Christian Millecamp, la visite de Raiatea raconte la vie quotidienne en Polynésie. Une productrice de vanille, une ferme perrière, un tour au marché... On arpente aussi le marae de Taputapuatea, site majeur de Polynésie. Trucky Tour (env. 50 €/pers.), tél. : +689 87 78 23 36.

S'OFFRIR UN TÊTE-À-TÊTE AVEC LES PLUS BEAUX TIKIS

Une extraordinaire exposition temporaire est consacrée aux tikis par le musée de Tahiti. Rassemblées dans une scénographie très réussie, ces sculptures anthropomorphes

font l'objet d'un respect mêlé de crainte en Polynésie. Les salles d'exposition permanente sont aussi une introduction indispensable pour comprendre la culture locale. Jusqu'au 19 mars 2017.
museetahiti.pf

SE PERDRE DANS LA «PETITE TAHITI»

Coup de cœur pour Tahiti Iti, presqu'île qui s'étend à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Papeete. Trois routes permettent de s'y balader. En prenant celle du centre de l'île, on entre dans un monde qui ressemble... à la Normandie ! Puis, l'itinéraire grimpe jusqu'à un belvédère, d'où l'on peut admirer l'isthme de Taravao.

SACRIFIER AU RITUEL DU BRUNCH À LA TAHITIENNE

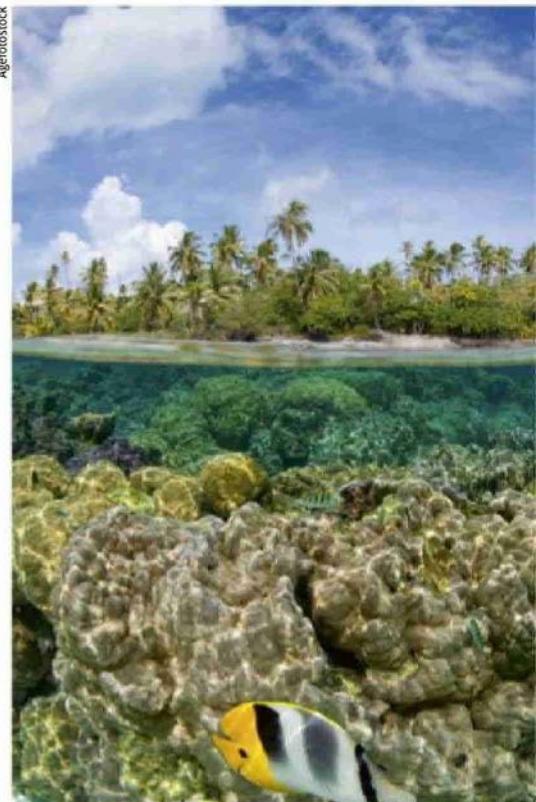
Prévoir d'y consacrer une bonne partie du dimanche. Le rituel du maa tahiti (four tahitien) incarne à merveille le rapport qu'ont les



Julien Grardot

Moorea est l'île haute par excellence. Les plus vaillants suivront le chemin de crête qui conduit au mont Rotui (899 m). La vue sur la baie d'Opunohu et la baie de Cook est... à tomber.

Agefotostock



Pas besoin de plonger bien loin pour voir frétiller un *Chaetodon ulietensis* (de la grande famille des poissons-papillons) dans les eaux limpides du jardin de corail de Tahaa.

Polynésiens avec le temps qui passe : tout vient (cuit) à point pour qui sait se détendre ! Chez Tara, gargote ouverte sur le large au sud de l'île de Huahine, on vous accueille dès 11 h du matin pour l'ouverture du grand trou creusé dans la terre. Toute la nuit, la fournaise y a fait mijoter poulet fafa, poisson-perroquet, porc aux légumes... Sans oublier, pour les desserts, ces poe onctueux, sorte de porridge au manioc, à la banane, au potiron ou à la vanille... Le tout servi dans de vastes *umete* (plats en bois). On passe à table au moment où le petit orchestre en chemise à fleurs lance «la bringue» (fête). Réservation indispensable. Chez Tara, env. 35 €. Tél. : +689 40 68 78 45.

ÉCOUTER LES CHANTS TRADITIONNELS

A Papeete, le spectacle des *himene*, cantiques entonnés par les fidèles, se déroule chaque

dimanche à partir de 10 h à la paroisse de Paofai, sur le boulevard Pomare. Les femmes s'entraînent toute la semaine pour donner le meilleur.

EXPLORER UN JARDIN DE CORAIL

Le bateau fend le lagon vers un collier d'îlots lilliputiens, puis s'échoue sur le sable blanc du motu Tau Tau, terte corallien hérissonné de cocotiers. Au large de Tahaa (îles Sous-le-Vent), on

explore la faune marine qui s'ébat dans les replis d'un labyrinthe de coraux. Il suffit d'ouvrir les yeux : bagnards, poissons-perroquets et balistes défilent derrière le masque. Tous les hôtels de Raiatea et de Tahaa proposent cette excursion. Env. 70 € /j.

DANSER AVEC LES DAUPHINS

D'août à octobre, dauphins et baleines bafifolent au nord de Moorea, «l'île aux Cétacés».

Le reste du temps, on peut se rendre au Dolphin Center. Trois dauphins dans un immense enclos, Hina, Lokahi et Kuokoa, s'ébattent dans l'eau claire du lagon. L'occasion d'une nage en leur compagnie, doublée d'une passionnante leçon d'histoire naturelle. A ne pas manquer à côté, la clinique des Tortues, pour les animaux blessés. mooreadolphin.com et temanaotemoana.org

LES PARTENAIRES QUI NOUS ONT AIDÉS POUR CE DOSSIER

► **Air Tahiti Nui** : Vol Paris-Papeete à partir de 1 745 € A/R, avec escale à Los Angeles, en 22 h de vol. A signaler : la gratuité pour les bagages des surfeurs et des golfeurs. Tél. : 0 825 02 42 02. airtahitinui.com

► **A Tahiti** : Tahiti Pearl Beach Resort. Emplacement impeccable. A partir de 200 euros la nuit. tahitipearlbeach.pf

► **A Moorea** : Manava Beach Resort & Spa. 28 bungalows sur le lagon. A partir de 190 € la nuit. spmhotels.fr

► **A Huahine** : Relais Mahana, dans le sud de l'île. Accueil délicieux. A partir de 500 € la nuit, en demi-pension. relaismahana.com

► **A Raiatea** : Raiatea Lodge Hotel. Une bâtisse coloniale face au lagon. A partir de 180 €. raiateahotel.com

LE MONDE EN CARTES

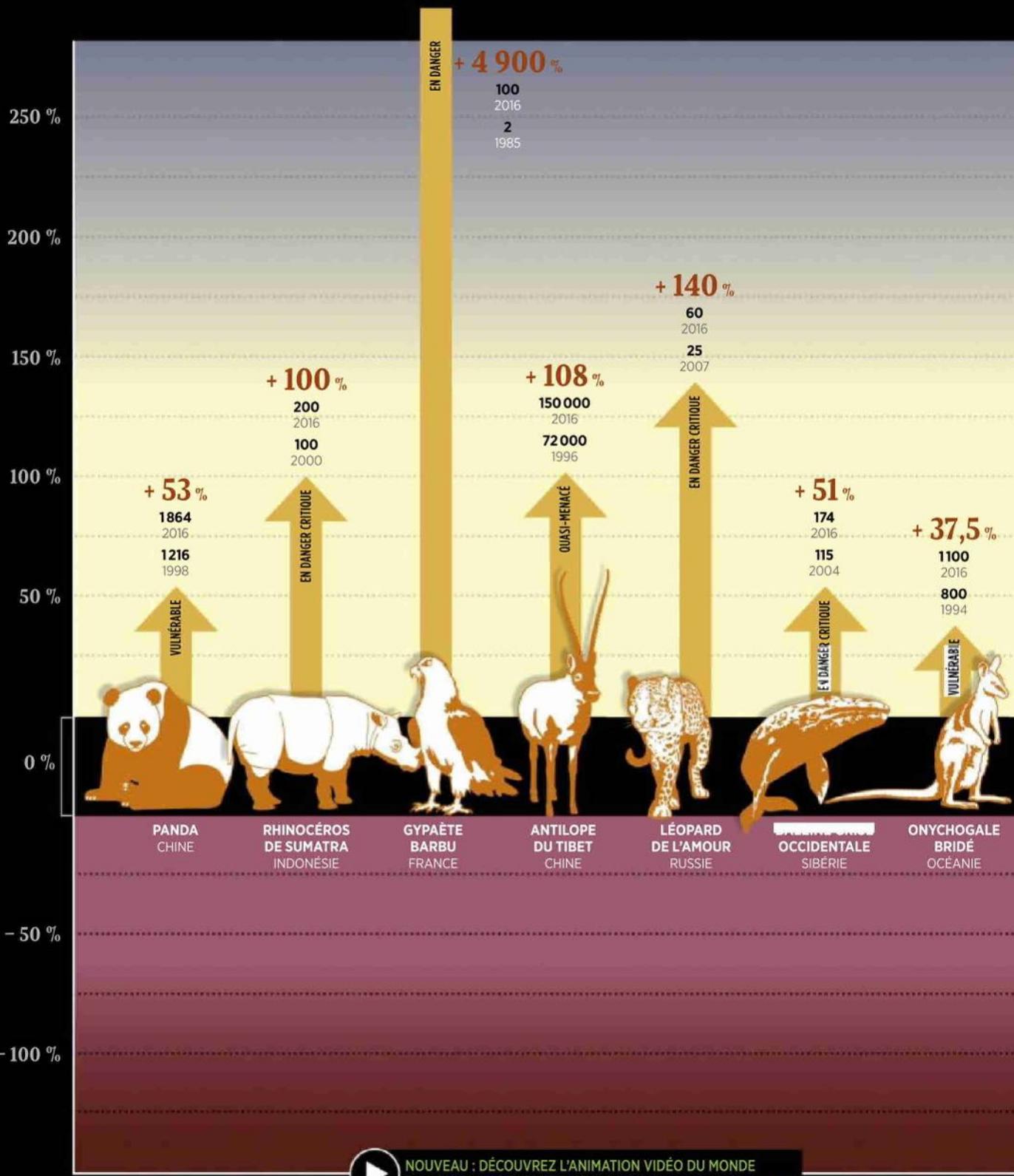
RAVAGES CHEZ LES ESPÈCES VERTÉBRÉES

58 %
DE LA POPULATION VERTÉBRÉE
(MAMMIFÈRES, OISEAUX, REPTILES,
AMPHIBIENS) A DISPARU DEPUIS 1970.

SOIT, EN QUARANTE ANS... 81 % DES VERTÉBRÉS VIVANT EN EAU DOUCE

38 %
DES VERTÉBRÉS
TERRESTRES

36 %
DES VERTÉBRÉS
VIVANT EN
MILIEU MARIN



2 %
DE LA POPULATION
DE VERTÉBRÉS
DISPARAÎT TOUS LES ANS

5 107
ESPÈCES DE VERTÉBRÉS SONT
ACTUELLEMENT CLASSÉES
«EN DANGER CRITIQUE» D'EXTINCTION

PARMI
ELLES...
42 %
DES ESPÈCES
D'AMPHIBIENS

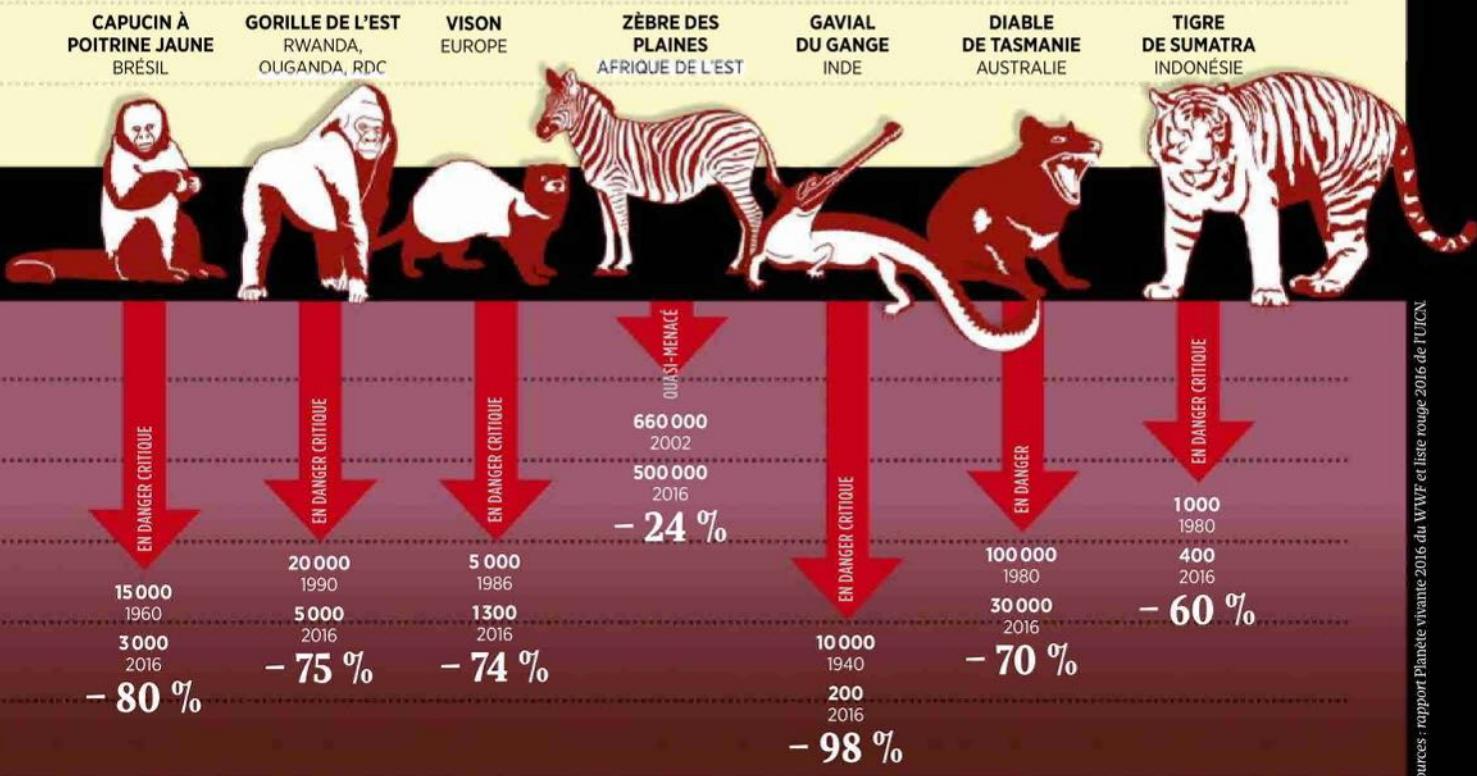
26 %
DES ESPÈCES DE
MAMMIFÈRES
13 %
DES ESPÈCES
D'OISEAUX

DES ANIMAUX SAUVAGES EN SURSIS

PAR BALTHAZAR GIBIAT (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

Les scientifiques l'affirment, sur notre planète, la sixième extinction de masse du vivant est en marche. Selon un rapport du WWF publié à l'automne dernier, les animaux vertébrés ont perdu 60 % de leurs effectifs en quarante ans. Un constat renforcé par les dernières données de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), qui met régulièrement à jour une liste rouge des espèces menacées de disparition – par exemple, le rhinocéros noir d'Afrique de l'Ouest, offi-

ciellement éteint depuis 2011. Qu'ils soient menacés ou en danger critique, ces animaux sont victimes des activités humaines. Les uns de façon directe, à cause notamment du braconnage. Les autres de manière indirecte, du fait entre autres de la pollution. Ce très sombre tableau s'éclaire toutefois par endroits. Grâce à la mobilisation des ONG, le pronostic vital de quelques espèces – comme le panda, le rhinocéros de Sumatra ou le léopard de l'Amour – s'est récemment amélioré. Tour d'horizon. ■



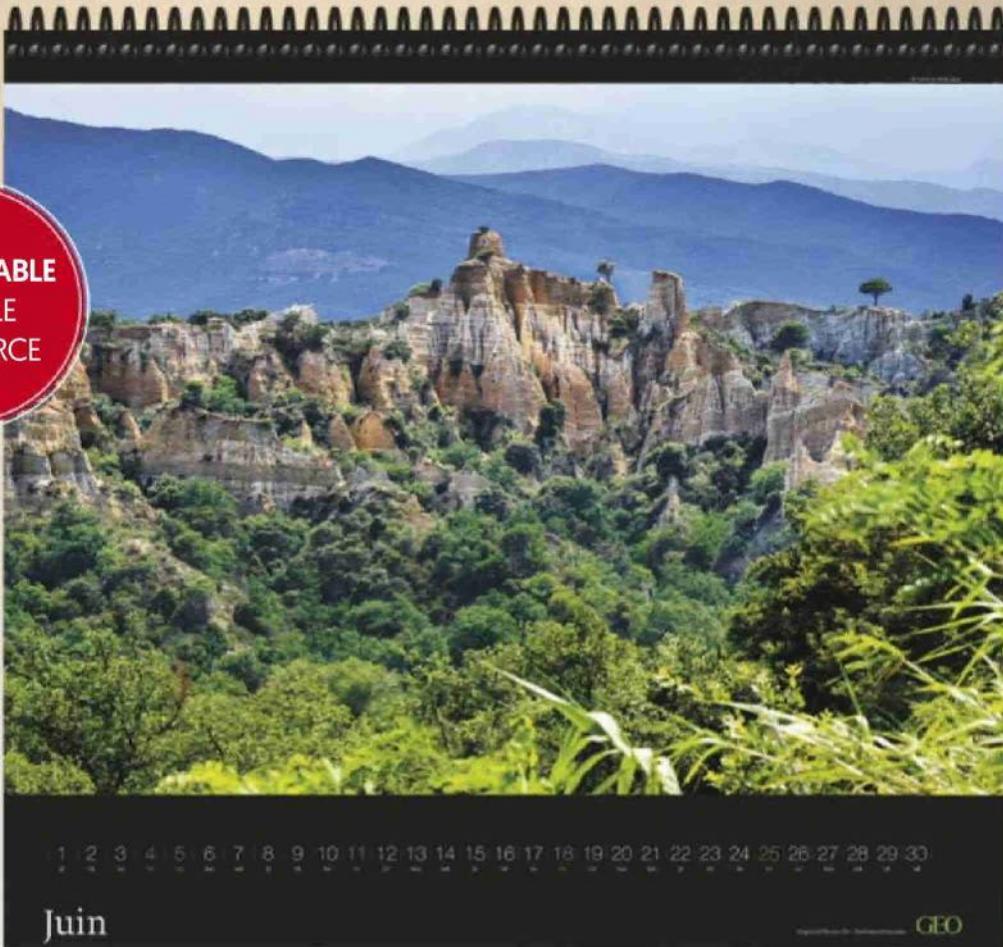
GEO COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI

LE GRAND CALENDRIER GEO 2017

PAYSAGES EXTRAORDINAIRES DE FRANCE,

révélés par Fabrice Milochau, photographe de renom

INTROUVABLE
DANS LE
COMMERCE



Orgues d'Ille-sur-Têt – Pyrénées-Orientales

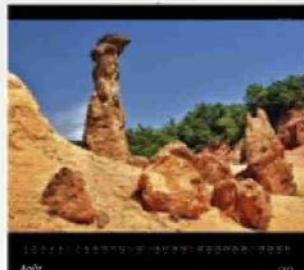
Découvrez les trésors naturels et les sites les plus exotiques de l'hexagone en réservant ce grand et magnifique calendrier 2017, Paysages extraordinaires de France. Illustré de **12 photos remarquables** signées Fabrice Milochau, l'un des meilleurs photographe de paysages d'Europe, il est introuvable dans le commerce et disponible en quantités limitées. Commandez-le vite !



Palombaggia – Corse-du-Sud



Lac Achard – Isère



Ocres de Rustrel – Vaucluse



Pas de Cère – Cantal

LE GRAND CALENDRIER GEO 2017

37,90€
au lieu de 39,90€



Recevez un cadeau surprise pour toute commande de 2 calendriers ou plus !

POUR COMMANDER,
C'EST FACILE !



Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/calendriergeo et j'entre le code **DPGE017** pour bénéficier de l'offre cadeau

OU



je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à : Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

MES COORDONNÉES

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

E-mail

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

E-mail

OUI, JE PROFITE DE VOTRE OFFRE ET JE COMMANDE

Nom des produits	Référence	Quantité	Prix	Total en €
Grand Calendrier GEO 2017 Paysages extraordinaires de France	13245	37,90€ au lieu de 39,90€
J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise			CADEAU	
			Frais d'envoi du 1 ^{er} exemplaire	+ 6,95€
À partir de 2 calendriers commandés, +1€ par exemplaire supplémentaire soit 1€ x				+.....€

Merci de votre commande !

TOTAL

JE RÈGLE MA COMMANDE

Par chèque bancaire à l'ordre de GEO

Par carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° :

Date d'expiration : / /

Signature :

Cryptogramme :

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

* Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/01/2017. Photos non contractuelles. Livraison début décembre 2016, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant.

Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au

0 811 23 23 23 Service : 0,06 € / min + prix appel.

GEO455CAL

GRAND REPORTAGE

NORDSTJERNEN
BERGEN

De plus en plus longtemps libres de glace pendant l'année, les fjords de ce désert arctique attirent en été un nombre croissant de croisières-expéditions. Ici, près du glacier de Monaco.

SPITZBERG LE NOUVEL ÂGE DES GLACES

C'est une terre de glaciers géants et magnifiques. Mais qui illustre aussi les bouleversements géostratégiques actuels dans le Grand Nord : la fin du charbon, l'arrivée des touristes, des scientifiques... Le tout sur fond de «guerre froide» entre Russes et Norvégiens.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE) ET THIERRY SUZAN (PHOTOS)







Ce site minier isolé, longtemps fermé aux visiteurs étrangers, est exploité depuis 1930 par la compagnie publique russe Arktikougol. Mais l'activité charbonnière périclite. Moscou compte désormais sur les devises des croisiéristes.

**Les gueules noires de Barentsburg
découvrent un nouveau filon : le tourisme**



La petite Russie de l'archipel du Svalbard vit suspendue aux informations venues d'Ukraine



Une centaine de mineurs et leurs familles habitent la concession russe de Barentsburg. La plupart sont des Ukrainiens russophones venus du Donbass, région contrôlée depuis 2014 par des forces séparatistes prorusses. Jadis choyée par l'URSS, cette aristocratie du charbon vit au Spitzberg en vase clos, parmi les fresques et slogans datant de l'époque communiste.



Mineur de fond, Serguei doit travailler deux ans sur place avant de rentrer chez lui. Il gagne 500 euros par mois, alors qu'en Ukraine, le salaire moyen est de 300 euros.



Ici, le sport est une religion. Au palais des Sports, ce jeune ouvrier passe ses week-ends à soulever de la fonte. L'enceinte compte aussi une piscine olympique.



Aucun autre spectacle au monde n'est joué sous ces latitudes ! Les danseuses folkloriques de l'Arctic Show sont la grande attraction de Barentsburg.

LES GALÁPAGOS DE L'ARCTIQUE SOUS PRESSION

Sur terre, la nature subit les conséquences du changement climatique. En mer, les ressources attirent de nouvelles convoitises. Etat des lieux.

 La folle course des glaciers

Leur progression vers la mer s'accélère et leur masse diminue. Le Kronebreen, 30 km de long, suivi par les scientifiques, avance de cinq mètres par jour et a déjà perdu 7 % de sa surface en trente ans.

Menace sur les ours blancs

F Vivant sur la côte est, plus froide, les 3 000 ours du Svalbard sont les plus menacés de l'Arctique. La population pourrait décliner de 30 % d'ici à 2040, à cause de la fonte de la banquise, dont ils dépendent pour accéder à leurs proies.

Opérateurs pétroliers en

W embuscade La Norvège a octroyé des licences d'exploration, parfois à 300 km de l'archipel, dans les eaux de la mer de Barents.

Haro sur les nouveaux poissons

Le réchauffement conduit ici de nouvelles espèces, tels que le maquereau, le crabe des neiges ou le hareng, convoités par l'industrie de la pêche. La filière du cabillaud vient en revanche d'accepter de geler des aires de pêche au chalut autour de l'archipel.



La catastrophe est arrivée vers onze heures du matin, dans la nuit sans fin de l'hiver arctique. Ce samedi de décembre 2015, Longyearbyen se remettait tout juste d'une terrible tempête de neige à ne pas sortir un chien de traîneau, lorsqu'une avalanche dévala les flancs du mont Sukkertoppen pour finir sa course sur un pâté de maisons colorées bordant la ville la plus au nord du monde. Des décombres, on retira deux morts et neuf blessés. Une journée à marquer d'une pierre noire pour Arild Olsen, 35 ans, qui venait tout juste d'être élu à la mairie de Longyearbyen (2 162 habitants). Huit mois se sont écoulés depuis le drame. L'édile norvégien a eu le temps d'acquérir une conviction : le réchauffement climatique serait derrière l'avalanche.

Longyearbyen, sur l'île du Spitzberg, est la capitale administrative du Svalbard, un archipel norvégien situé à 1 300 kilomètres du pôle Nord magnétique. Comme toute la région arctique, le Svalbard, peuplé durant la saison froide de mineurs de charbon, de scientifiques et de 3 000 ours blancs, est soumis depuis 2002 à une hausse des températures deux fois plus rapide que sur le reste du globe. Depuis trois ans, ses étés sont même plus chauds de trois degrés par rapport à la moyenne habituelle, contribuant à libérer plus tôt de la banquise ses eaux territoriales déjà tempérées par le Gulf Stream. La course des immenses glaciers qui recouvrent 60 % du territoire s'accélère. L'air plus

chaud génère une atmosphère plus chargée en vapeur d'eau, ce qui engendre des périodes de pluie plus intenses sur ce désert aussi rude que fragile. Et les ours polaires, qui vivent habituellement sur la côte est, plus froide, sont forcés de déplacer leur territoire de chasse vers l'ouest.

Quatre d'entre eux ont été abattus en

On trouve ici autant d'ours polaires que d'habitants. Pas question de sortir sans être armé d'un fusil



Pics acérés, brume, soleil de minuit, ours blancs... En 2016, les beautés du Svalbard ont captivé 10 000 touristes embarqués à bord de l'un des navires capables de pénétrer au cœur des fjords.

m'incite à bloquer des projets et à en lancer d'autres. Car il nous contraint à transformer notre modèle de développement. C'est l'une des périodes les plus excitantes de notre histoire : notre communauté change de visage.» De fait, le malheur des ours fait aussi le bonheur de nouveaux secteurs d'activité, pour de bonnes ou de moins bonnes raisons. Pêche, tourisme, science... sur fond de réchauffement climatique, le Svalbard magnétise un nombre grandissant d'intérêts. Et Arild Olsen veut préparer sa ville à ce nouvel âge des glaces.

Le maire de Longyearbyen voit grand pour sa petite communauté d'une quarantaine de nationalités (Norvégiens, Suédois, Chiliens, Américains, Australiens...), largement masculine, et majoritairement âgée de moins de 40 ans. On a remarqué que de plus en plus de poissons remontaient désormais de l'Atlantique Nord vers les eaux réchauffées du Svalbard ? Pour Longyearbyen, ce sera ■■■

2016 à proximité de Longyearbyen, d'où l'on ne sort jamais sans être armé d'un fusil.

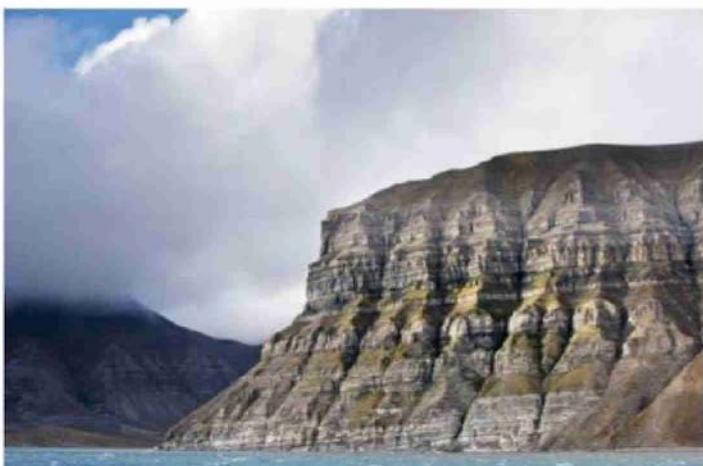
Pour le maire Arild Olsen, l'avalanche de fin 2015 est due au dégel du pergélisol. Ce dernier joue normalement un rôle de ciment en stabilisant les rochers : «Demain, nous pourrions bien connaître d'autres événements de ce type, remarque l'élu. Mais ce n'est pas une raison pour baisser les bras. Au contraire : il faut nous adapter. Le réchauffement



Dans le nord-ouest du Svalbard, ces blocs comme échoués sur le rivage sont en fait tombés d'un glacier. Ils vont contribuer à la hausse du niveau des océans.



Cercle vicieux : avec la hausse des températures, le pergélisol, le sol gelé typique de l'Arctique, tend à fondre, libérant à son tour des gaz à effet de serre.



Température en hausse pour les eaux de l'ouest du territoire, déjà tempérées par le Gulf Stream. Ce phénomène amplifie les tempêtes, et donc l'érosion côtière.



Dix degrés au-dessus de la normale durant l'hiver 2016. Et, l'été dernier, trois degrés par rapport à la moyenne habituelle. La météo, agréable pour les croisiéristes, provoque la réduction de la surface des glaciers qui recouvrent 60% de la surface de l'archipel. Comme le Monaco, géant de glace de 40 km de long devant lequel s'est ancré ce navire.



Hiver comme été, ce fragile écosystème enregistre des records de chaleur

A l'université, les apprentis glaciologues suivent des cours de survie en Arctique

Secteur d'avenir pour le Svalbard : ces antennes, édifiées sur les hauteurs de Longyearbyen, et qui captent les informations transmises par les satellites en orbite polaire. La Nasa les utilise déjà dans le cadre d'IceSat, son programme d'étude de la masse de la couche de glace.

*** l'occasion de construire une usine de transformation. Les navires de croisière se bousculent dans le port ? Parfait pour développer l'offre hôtelière en ville. Les opérateurs pétroliers affluent vers la mer de Barents, à l'est de l'archipel ? «Avec ce trafic en hausse, il va bien falloir construire un hub de recherche et de sauvetage en zone polaire, alors pourquoi pas ici ?» répond encore le maire. Et de conclure : «Depuis le XVI^e siècle, trappeurs, baleiniers, chasseurs de morse et mineurs sont tour à tour venus récolter les anciennes ressources du Svalbard. A nous d'exploiter les nouvelles !»

A Longyearbyen, tout le monde n'est pas aussi optimiste qu'Arild Olsen. «Bien sûr, notre planète

peut très bien continuer à vivre sans les ours du Svalbard. Mais pas moi.» Depuis plus de quarante ans, le Suédois Kim Holmén, directeur international de l'Institut polaire norvégien, assiste au bouleversement de l'écosystème local. «La réalité y est pire que nos prévisions les plus catastrophistes d'il y a deux décennies, explique-t-il. Nous avons tout sous-estimé !» Kim Holmén rentre tout juste de la base scientifique de Ny-Ålesund, à 120 kilomètres plus au nord, où, durant l'été, une communauté de 130 chercheurs réunit scientifiques européens et confrères chinois, indiens ou sud-coréens. Pendant longtemps, se souvient-il, des hommes tels que lui durent faire face à une opinion publique peu concernée par les enjeux environnementaux du monde arctique. Aujourd'hui, il court les conférences internationales et accueille politiques et grands patrons en tournée venus découvrir, *in situ*, les effets du réchauffement. Fonds publics et privés affluent vers la recherche polaire. L'Institut polaire norvégien lancera cette année son nouveau bureau flottant, le *Kronprinz Aron*, un brise-glace de cent mètres de long, bijou suréquipé



UNE « TERRE DE PERSONNE » RATTRAPÉE PAR L'HISTOIRE

1596

Un Néerlandais, Willem Barents, découvre et baptise la principale île de l'archipel : le Spitzberg («montagne pointue»).

1715

Arrivée des premiers trappeurs russes.

1871

Première croisière commerciale.

1906

Début de l'exploitation charbonnière et fondation de Longyear City.

1920

Un traité international octroie la souveraineté de l'archipel à la Norvège.

1932

Arktikougoi, compagnie soviétique, fonde Pyramiden et Barentsburg.

1966

Ouverture du Centre international de recherche scientifique sur l'Arctique à Ny-Ålesund.

1973

Jusqu'alors chassé, l'ours blanc est protégé par un accord international.

1975

Inauguration de l'aéroport international de Longyearbyen.

1980

Pic de population : environ 4 000 résidents, dont 2 500 Russes.

1998

Moscou ferme brutalement le site de Pyramiden.

2016

La Norvège annonce arrêter l'exploitation du charbon au Svalbard.

qui pourra dériver au milieu de la banquise arctique avec, à son bord, trente-cinq scientifiques.

Parmi eux, des étudiants de l'Unis, le centre universitaire du Svalbard où Kim Holmén intervient en tant que professeur. Inauguré en 1993, le bâtiment de bois clair installé au centre de Longyearbyen est devenu un pôle mondial de l'enseignement des sciences arctiques : 500 étudiants – dont trois quarts de non-Scandinaves – viennent s'y perfectionner pendant l'année. Formés dès leur arrivée à la survie en milieu extrême, apprentis glaciologues, climatologues, géophysiciens et biologistes en herbe n'ont qu'à franchir la porte de leur université pour passer directement aux études de terrain.

En été, ce sont surtout des touristes en veste polaire flambant neuve que l'on remarque dans les restaurants et bars de Longyearbyen. Au total, 60 000 voyageurs, dont deux tiers durant la belle saison, sont passés en 2016 par son aéroport, grâce à la multiplication des vols charters. De plus en plus de cabotages sont organisés vers les splendeurs minérales du Svalbard. Un siècle et demi après la première croisière commerciale vers l'archipel, en 1871, s'offrir la latitude 78 nord n'est plus un luxe hors de prix réservé à quelques fortunés : on peut désormais naviguer pour 1 800 euros la semaine. Plus de 10 000 personnes ont embarqué l'an dernier à bord d'un des navires capables de promener ses passagers au plus près des fjords et leurs glaciers côtiers.

Skål ! Il est vingt-deux heures passées et la centaine de passagers scandinaves du *MS Nordstjernen*, le plus ancien navire d'expédition de la compagnie norvégienne Hurtigruten – 89 mètres de long, 60 ans d'âge et un intérieur racé comme un vieux cognac –, célèbrent son passage de la latitude 80, point le plus septentrional de son trajet le long de la côte nord-ouest du Svalbard. De la proue du bateau, on aperçoit l'îlot de Moffen. La colonie de morses locale est partie dîner dans les eaux à 5 °C de l'océan glacial Arctique. Mais sa présence se fait sentir : Moffen exhale une délicieuse odeur de poisson pourri. Au delà de la bande sableuse posée comme un mirage, l'océan, encore libre de toute banquise, invite à poursuivre

le voyage, sur les traces du Norge, le dirigeable d'Umberto Nobile et Roald Amundsen. Le pôle Nord magnétique, que ces deux explorateurs survolèrent pour la première fois de l'histoire en 1926, n'est plus qu'à 850 kilomètres. Mais il faut se résoudre à redescendre vers Longyearbyen. En trois nuits aussi lumineuses que les jours, les voyageurs auront pu embrasser du regard quelques-uns des plus beaux paysages de l'archipel du Svalbard : passage devant le glacier de Monaco vêlant ses séracs dans un bruit de tonnerre ; escapade nautique parmi les bourguignons (petits blocs de glace, dans le jargon des spécialistes) pétillant d'oxygène ; marche dans la mousse couleur rouille de la toundra arctique ; soleil qui déchire, à deux heures du matin, le brouillard de la baie de Madeleine cernée de pics acérés... Tant pis si aucune conférence sur les conséquences du changement climatique n'aura été organisée à bord. Et tant pis si aucun ours n'aura pu être photographié de près. Les croisiéristes pourront toujours rapporter un tee-shirt à son effigie.

Attirer ces visiteurs est devenu l'une des priorités du gouvernement norvégien, confirme Kjerstin Askholt, la gouverneure du Svalbard. L'archipel envisage d'en accueillir trois fois plus d'ici à 2025. Trop, peut-être ? Durant la belle saison, des trekkeurs maladroits piétinent parfois les délicats tapis de mousse de ce biotope aux 164 espèces de plantes vasculaires. Autre sujet d'interrogation : le nombre croissant de croisières internationales qui font escale au Spitzberg, en plus de l'Islande, du Groenland, des îles Féroé, ou de l'Alaska. Quarante mille visiteurs sont arrivés par la mer à Longyearbyen en 2016. Quel impact sur les 65 % de terres protégées de l'archipel ?

« Nous devons développer un tourisme durable », répond la gouverneure, un peu gênée. Depuis janvier 2015, les navires propulsés au fuel lourd, bon marché mais chargé en soufre, sont interdits dans les plus célèbres fjords de l'île, excepté l'Isfjorden où se love Longyearbyen. Une limitation insuffisante, certains acteurs historiques des croisières polaires en conviennent eux-mêmes. Daniel Skeldam, PDG d'Hurtigruten, principal ***



Choc à la sortie de l'aéroport : le pôle Nord n'est «plus qu'à» 1 300 kilomètres



Sur le parking du terminal de Longyearbyen, la capitale du Svalbard, un panneau rappelle aux touristes qu'ils débarquent sur un territoire des confins et de l'extrême. Pas question de partir en randonnée sans être accompagné d'un guide muni d'un fusil afin de se défendre en cas d'attaque d'ours blanc.

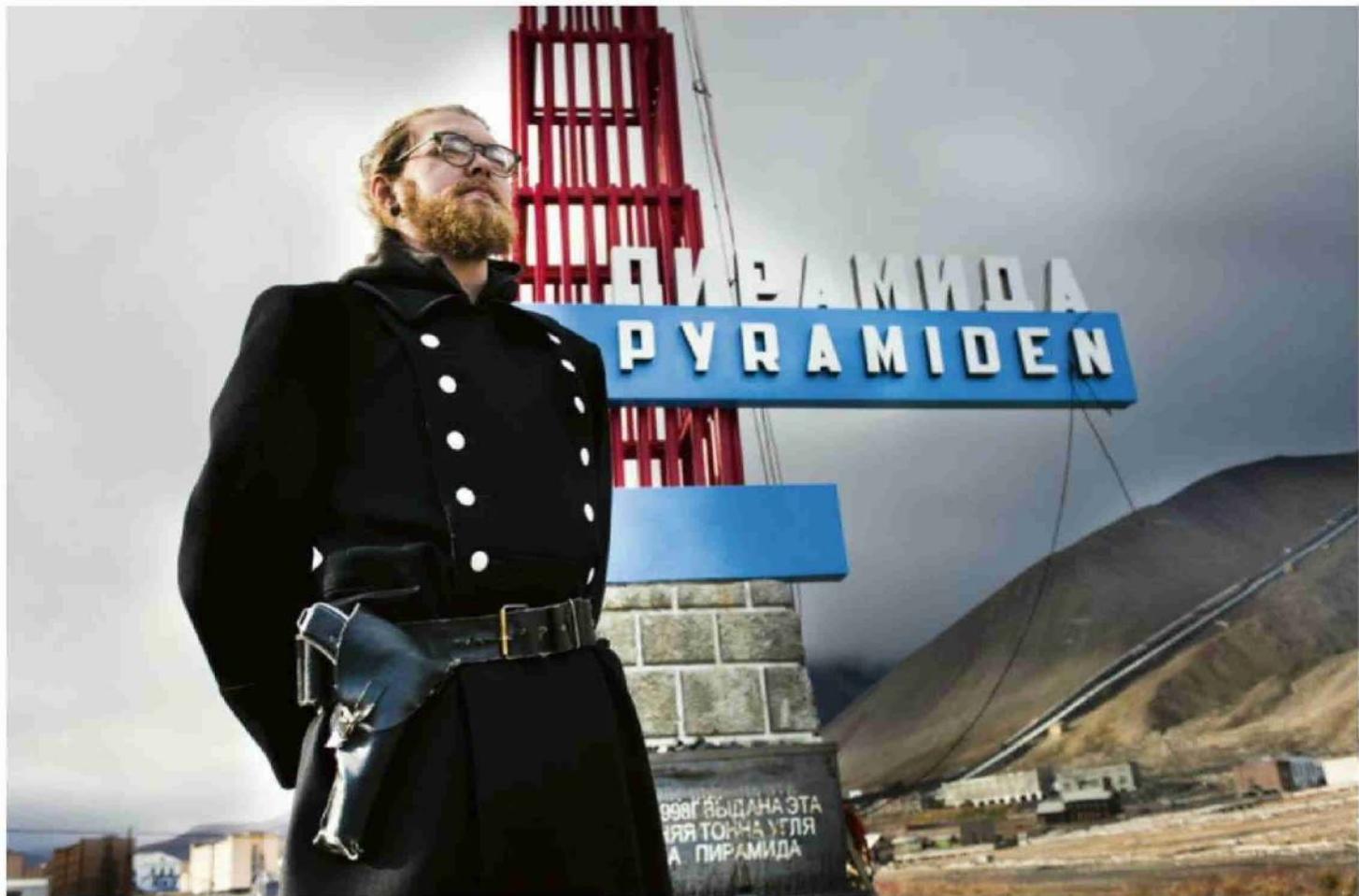
••• opérateur au Svalbard, propose d'interdire le fuel lourd dans tout l'Arctique et de limiter la taille des paquebots. En attendant, le *Pacific Princess*, navire d'une compagnie concurrente, vient d'arriver au port pour une escale de dix heures. Toute la journée, ses 600 passagers vont envahir la rue principale de Longyearbyen, bordée de boutiques qui vendent des ours en chocolat, et où se trouve la statue d'un ouvrier des mines de charbon, symbole d'une ère sur le point de se terminer.

C'est aussi une croisière qui, justement, déposa, en juillet 1901, l'homme qui allait convertir le Svalbard à l'extraction du minéral : John Munro Longyear. Cinq ans plus tard, cet Américain fonda l'Arctic Coal Company, destinée à exploiter la houille de ce qui était encore une *terra nullius*, une terre n'appartenant à personne. Pour cela, il édifica la cité minière de Longyear City, l'ancêtre de Longyearbyen [voir encadré]. En 1916, les Norvégiens lui achetèrent la ville et ses activités pour créer la compagnie publique Store Norske. En 1920, un traité signé à Paris par les grandes puissances plaça l'archipel sous la souveraineté de la Norvège.

Le buste de Lénine trône toujours sur la place principale de Barentsburg

Mais le texte donnait aussi la possibilité aux autres signataires de puiser dans les ressources de l'archipel. Les seuls à le faire furent les Soviétiques. A partir des années 1930, Moscou se mit à exploiter le combustible de sa concession de Pyramiden, désormais fermée, et du gisement de Barentsburg, à soixante kilomètres au sud de Longyearbyen. S'ensuivirent quatre-vingts ans de cohabitation pacifique avec les Norvégiens. Aujourd'hui, ces derniers tournent la page du charbon : ils étaient 1 200 mineurs à la fin des années 1950, ils ne sont plus qu'une cinquantaine à exploiter deux filons dont celui de la mine numéro 7, à une dizaine de kilomètres de la capitale. Comme l'explique Pal Berg, chargé de trouver une nouvelle raison d'être au patrimoine foncier et industriel de la Store Norske : «Avec la chute des cours mondiaux du charbon, ce n'était plus viable de l'exploiter ici.» «Et plus politiquement tenable non plus, notre pays s'étant engagé à réduire à zéro d'ici à 2030 ses émissions de gaz à effet de serre», ajoute-t-il.

Pendant ce temps, à Barentsburg, les Russes continuent tant bien que mal à extraire la houille d'une mine dangereuse et mal entretenue. Le groupe public Arktikougol emploie encore une centaine de mineurs au Svalbard. Beaucoup viennent en réalité d'Ukraine, du bassin charbonnier de la région russophone du Donbass, dans l'est du pays. Natalia Timofeeva, une jeune puéricultrice, est venue ici rejoindre Alexei, son •••



A l'entrée de la ville fantôme de Pyramiden, un guide russe, en tenue militaire soviétique, attend un groupe venu visiter l'ancienne cité minière fermée en 1996. 1 200 mineurs et leurs familles vivaient dans cette vitrine de l'URSS en Arctique.

*** mari mineur. Cette Ukrainienne originaire de Louhansk regrette son choix. «Arktikougl nous interdit de sortir de la ville, explique-t-elle. Et puis c'est de plus en plus difficile de rentrer chez nous, à cause de la guerre.» Depuis 2014, des forces séparatistes prorusses affrontent les troupes loyalistes ukrainiennes, compliquant le retour habituel au pays après deux ans passés à Barentsburg. Natalia rêve de paix. De séjourner à Paris. Mais pour l'heure, cette employée de Grumant, la filiale tourisme d'Arktikougl, peint des ours blancs sur des aimants qui finiront sur les frigos de riches touristes russes venus découvrir ce vestige d'URSS en terre arctique. Dans la ville, le buste de Lénine trône toujours sur la place principale. Slogans et fresques promettant de beaux lendemains communistes continuent à décorer les immeubles de

quatre étages, jadis les plus hauts du Svalbard, qui hébergeaient les mineurs et leurs familles. «Même en Russie, tout cela a disparu», souligne Ivan Velinchenko, 30 ans, originaire de Saint-Pétersbourg, et chargé par Grumant de convertir à marche forcée les 500 habitants de Barentsburg au tourisme. Au bar de l'unique hôtel, charmant HLM de quarante-trois chambres refaites à neuf, on siffle des coups de vodka aux herbes locales en mangeant des bitok (boulettes) de bœuf haché importé de Moscou. Sur la scène de la maison de la culture, le soir, des musiciens et danseuses assurent le show en reprenant le répertoire traditionnel russe en version new wave, devant un immense décor évoquant les forêts de la Mère Russie. Pour les touristes qui passent, c'est un mince réconfort kitsch sur ce Spitzberg où ne pousse aucun arbre. «Ah, si nous étions privatisés...» se met à rêver à voix haute Ivan, qui reconnaît que la conversion de Barentsburg au tourisme est plus laborieuse qu'à Longyearbyen. Mais pas question pour Moscou de céder cet endroit. D'abord, parce qu'il s'agit de ménager sa communauté, liée aux prorusses du Donbass. Ensuite parce qu'en vendant Barentsburg, les Russes ne maintiendraient plus une présence suffisante au Svalbard pour exercer leur droit

Rester là, coûte que coûte, telle est la stratégie des Russes et des Norvégiens



commercial. En particulier, la concession du port de Barentsburg pourrait alors leur échapper. Or, comme celui de Longyearbyen, ce havre situé à l'entrée de l'Isfjord, avec accès direct sur la mer du Groenland, est appelé à jouer un rôle grandissant dans la compétition commerciale que se mènent localement la Norvège et la Russie pour l'accès aux ressources maritimes, poissons, mais aussi hydrocarbures. L'Arctique renfermerait en effet 13 % des réserves mondiales non découvertes de pétrole (soit 90 milliards de barils) et 30 % de celles de gaz naturel.

Cette compétition entre les deux occupants historiques du Svalbard se mène dans une ambiance de nouvelle guerre froide, ravivée... par la situation en Ukraine. En 2015, Oslo, membre de l'Otan, a très mal vécu la visite surprise à Barentsburg du vice-Premier ministre russe Dmitri Rogozin, alors que faisait rage le conflit au Donbass. Sans parler de son tweet : «Ici, les mineurs russes et ukrainiens vivent ensemble, comme un seul peuple.» No comment, pour Ivan Velinchenko, chargé de promouvoir le tourisme local, qui préfère vanter le rôle à venir du consulat de Barentsburg : ce sera la seule représentation russe capable d'octroyer des visas sous ces latitudes extrêmes. «Très pratique pour les futures croisières-expéditions qui seront menées depuis le Svalbard vers l'archipel russe François-Joseph, situé plus à l'est, dit-il. En vingt-quatre heures, notre consulat pourra établir



Culte dominical pour le pasteur protestant Leif Magne Helgesen, l'unique homme de dieu sur l'archipel. Celui-ci est aussi l'une des figures locales de la mobilisation contre le changement climatique.

une centaine de visas. Et pendant ce temps, les croisiéristes dépenseront leurs devises chez nous.»

Leif Magne Hegelsen, le pasteur luthérien norvégien de Longyearbyen, lui, se moque bien de toutes ces stratégies : «Que l'on soit russe ou norvégien nous composons ici une seule famille : celle du Svalbard, dit-il. Nos portes sont ouvertes à tout le monde.» Certains dimanches d'hiver, lorsque la communauté resserre les rangs, son temple accueille

protestants, catholiques, orthodoxes, agnostiques et même bouddhistes, en la personne d'une centaine de Thaïlandaises, communauté d'ordinaire invisible, employées dans les hôtels. En août 2015, le pasteur Leif a aussi organisé, dans le sud du Spitzberg, un «pèlerinage pour le climat», en amont de la COP 21, à Paris. «A cause du réchauffement, le Svalbard est désormais au centre de nombreux intérêts mercantiles, remarque-t-il. Ce qui soulève une question éthique. Jusqu'où sommes-nous prêts à sacrifier notre environnement ?» C'est la fin de l'été, la lumière en continu commence à taper sur les nerfs des habitants. Le soleil va pouvoir enfin se recoucher sur Longyearbyen. En attendant, dès qu'il le peut, le pasteur Leif prend son fusil et part chercher des réponses à ses interrogations dans la nature. Au cœur de ce qu'il appelle «la plus belle cathédrale à ciel ouvert du monde». ■

Jean-Christophe Servant

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

QUAND S'Y RENDRE ?
L'été, et sa lumière permanente, est bien sûr la meilleure saison pour randonner ou naviguer dans les espaces vierges du Spitzberg. Mais pour les amateurs d'aurores boréales et de motoneige, optez pour la nuit polaire, entre novembre et février. visitnorway.fr/ destinations-norvege/svalbard

COMMENT Y CABOTER ?
Sur une croisière d'exploration de la compagnie norvégienne Hurtigruten, en version *fifties*, comme nous l'avons fait, ou «verte» : à la pointe du tourisme durable en Arctique, la société lancera, en 2018, deux navires hybrides propulsés en partie électriquement. Une première dans la région. hurtigruten.fr

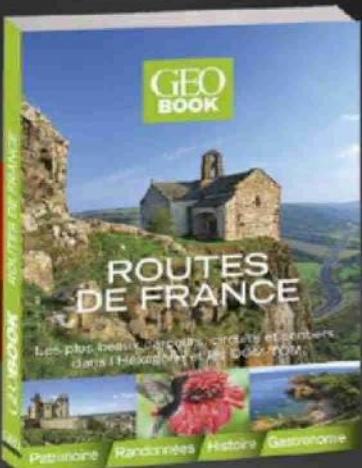
À NOTER
N'oubliez pas votre passeport. Respectez l'environnement. Et ne vous aventurez jamais en solo pour «une petite marche». Explorer le Spitzberg, terre aussi hostile que magnifique, requiert d'être accompagné d'un guide armé afin de vous protéger de toute attaque d'ours blanc. Et la météo peut changer subitement.



Statué, en peluche, en chocolat ou sur un tee-shirt... à Longyearbyen, l'ours blanc se décline sous toutes les formes.



RETRouvez d'autres images
SUR bit.ly/geo-photos-svalbard



Prix abonné
**21€
40**

Prix non abonné
**22€
50**

GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

Des milliers d'idées de voyages

Partez sur les routes de France, que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances !

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM-TOM.
- Amateur de sport, férus d'art, d'histoire ou encore de gastronomie : une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites, vous permettra de trouver votre itinéraire idéal.
- Un format pratique à emporter sur la route !

Editions GEOBOOK • Format : 16,2 x 21,6 cm • 288 pages • Réf. : 12951

**LA FABULEUSE HISTOIRE
DE LA TOUR EIFFEL**

La fantastique construction du symbole de Paris

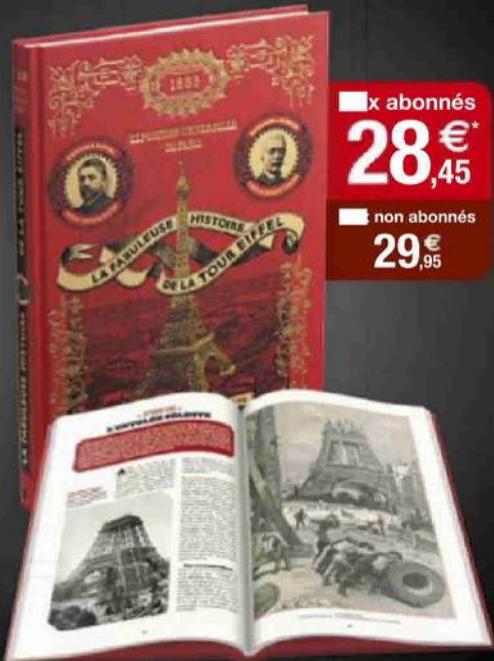
Monument décrié à sa construction pour son avant-gardisme, la dame de fer a séduit les parisiens et veille sur la ville depuis 125 ans. Pascal Varejka, historien renommé et spécialiste de Paris, raconte l'épopée de sa construction de manière accessible pour tous.

Les nombreuses anecdotes, archives et gravures d'époque permettent d'imaginer le tourbillon que représentaient pour Paris l'Exposition universelle et la construction de cette tour, qui a changé irrémédiablement le visage de la capitale. Le dépliant d'un plan d'époque de l'Exposition universelle fait de cet ouvrage un cadeau d'exception, et passionnera tous les amoureux de Paris.

Editions Prisma • Format : 24 x 34 cm • 160 pages et 1 dépliant • Réf. : 13126

x abonnés
**28€
45**

non abonnés
**29€
95**

**LE PETIT LIVRE DES WHISKIES**

Une sélection de 500 whiskies parmi les meilleurs du monde

Pour chaque bouteille, le nom de la distillerie et les notes de dégustation vous aideront à percer les secrets qui donnent à cette boisson tout son caractère.

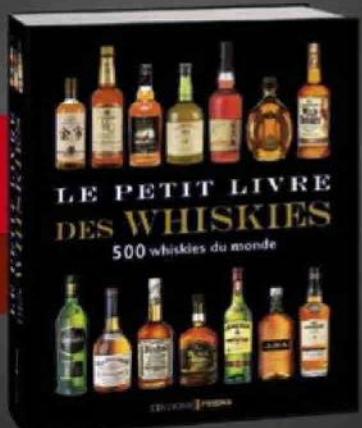
Vous trouverez également dans ce petit guide de référence des cartes détaillées présentant des itinéraires dans les principales régions productrices pour un voyage à la découverte de ceux qui produisent ces boissons d'exception.

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.

Editions Prisma • Format 14 x 17 cm • 384 pages • Réf. : 13129

Prix abonné
**9€
45**

Prix non abonné
9,95€



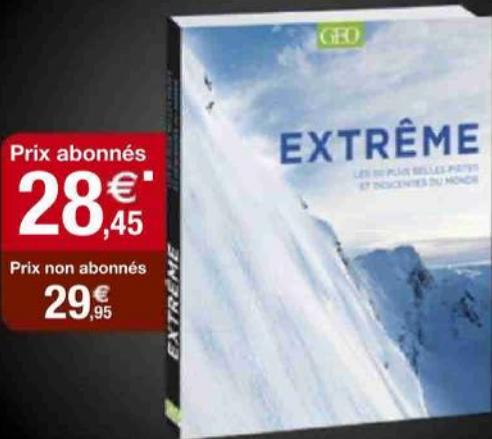
SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

COFFRET 7 DVD TINTIN

Un fabuleux coffret à partager
en famille !

Véritable objet de collection, ce coffret regroupe l'ensemble des 21 aventure de Tintin. Des sables du Sahara aux glaciers himalayens en passant par les forêts d'Amazonie, Tintin nous fait découvrir une planète truffée d'embûches et de surprises. Que ce soit dans un sous-marin requin, sur la Lune ou dans le désert, Tintin mène l'enquête !

7 DVD • 21 aventure • Durée totale : 12h57min • Réf. : 13255



EXTRÊME

Les plus belles pistes et descentes du monde

Cinquante des descentes à ski parmi les plus belles et plus ardues du monde réunies et décryptées dans un beau livre. Classées par continent, elles ont chacune quelque chose d'unique : une pente hors norme, un site grandiose, une renommée sportive, une neige sans pareille...

Le récit, riche en anecdotes et en conseils, est complété par 250 superbes photographies, des cartes et des informations pratiques. De précieuses données techniques sont également fournies : difficulté, dénivelé, durée moyenne de la descente, moyen d'accès, mais aussi ... niveau de frayeur !

Editions GEO • Auteur : Patrick Thorne • Format : 24,5 x 29,5 cm • 224 pages • Réf. : 13292

COMMANDÉZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme Mlle M.

GEO455V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal*

Ville*

E-mail

Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° _____

Date d'expiration / /

Cryptogramme _____

Signature : _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/03/2017. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression, d'opposition au traitement des informations vous concernant.

Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, le Correspondant Informatique et Libertés, 13 rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au

0 811 23 23 23 • Service 0,06 € / min + prix appel

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande 55 € (1 an / 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Geobook Routes de France	12951
La fabuleuse histoire de la Tour Eiffel	13146
Le petit livre des Whiskies	13129
Coffret 7 DVD Tintin	13255
EXTRÊME	13292

Participation aux frais d'envoi**

Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 5,95 €

+ 55 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

.....

EN LIBRAIRIE

MILLE MILLIONS DE MILLE... VOYAGES, SUR LES TRACES DE TINTIN



Cette édition spéciale du GEO Book s'est enrichie des expéditions de Tintin à travers le monde ou dans des lieux imaginaires, comme la Syldavie ou l'île de Rackham le Rouge. Parmi les idées de voyages que propose ce guide, vous trouverez donc des itinéraires pour marcher dans les pas du célèbre personnage d'Hergé. Les aventures de Tintin permettent en effet de s'initier à la géographie et au voyage : les pérégrinations du petit reporter sont l'occasion de découvrir de beaux paysages, des phénomènes naturels spectaculaires et des villes fascinantes. Sahara, Himalaya, Amazonie... Cet ouvrage consacre cinquante pages aux endroits explorés par Tintin, illustrées par plus de 70 reproductions issues des célèbres BD. Avec, bien sûr, des informations pratiques et historiques, ainsi que des anecdotes liées à Hergé et à son héros. A la fois beau livre et guide, ce GEOBook comprend aussi de superbes photos et des cartes. Voyagez avec le plus célèbre des journalistes de fiction !

GEO Book Tintin, *Bien choisir son voyage sur les traces de Tintin*, Editions Moulinsart/GEO, 32 €, disponible en librairie et au rayon livres de votre grande surface.



EN KIOSQUE

LE TOUR DU MONDE EN 360°



La majesté des chutes Victoria, entre Zambie et Zimbabwe, la folie inspirée de la Sagrada Família dans la rigueur du quartier de l'Eixample, à Barcelone, la douceur poétique du Val d'Orcia, en Toscane, du lac Bogoria, au Kenya, ou des rizières de Yuanyang, en Chine, etc. Notre planète est

un enchantement et, surtout, réserve bien des surprises... à qui sait se trouver au bon endroit, au bon moment. Vous émerveiller et vous étonner, c'est la promesse de ce GEO Collection, une édition spéciale au format panoramique. A la prise de vue, une équipe de talentueux photographes, des globe-trotteurs russes. Avec, en cadeau, et pour vivre l'expérience en immersion totale, l'appli de réalité virtuelle GEOAir360, à télécharger depuis l'AppStore d'Apple.

GEO Collection, *Le monde en 360°*, 15 €, chez votre marchand de journaux.

DU GROENLAND AUX CHTIS



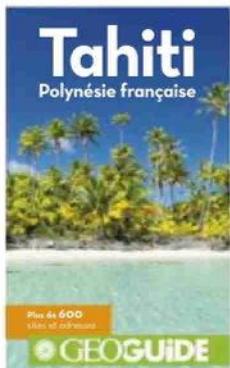
Il y a ceux qui se sentent, avant tout, citoyens de leur pays ou citoyens du monde... Et puis, il y a ceux pour qui la première identité est régionale. Fiers d'être alsaciens, bretons, corses, catalans, occitans, basques, chtis ou auvergnats ; québécois, wallons ou flamands. La culture régionale, c'est complètement dépassé, ou c'est super important ? Les lecteurs de GEO Ado donnent leur avis dans l'enquête du mois ! Autre grand sujet au sommaire de ce numéro : *Une vie d'ado au Groenland*, avec Pele, Giiti, Salik et Nina. Des jeunes pour qui, souvent, l'avenir est ailleurs. Mais aussi Perrine Crosmay, parmi les animaux. Passionnée de nature, elle est devenue archéozoologue, guide de safari et réalisatrice de documentaires animaliers pour la chaîne Planète+. De l'Auvergne à l'Afrique, découvrez son parcours !

GEO Ado, janvier 2017, 5,95 €, chez votre marchand de journaux.

ÉCHAPPÉES POLYNÉSIENNES

Marcher sur les traces de Gauguin aux îles Marquises, randonner dans les montagnes à Tahiti, assister au départ d'une course de pirogues dans le lagon de Huahine, admirer les baleines à bosse à Rurutu, dans les Australes, jouer les Robinson à Tikehau, dans les Tuamotu, visiter une ferme perlière à Mangareva, dans les Gambier... A vous de choisir parmi les 118 îles de la Polynésie française ! Nos auteurs voyageurs ont sélectionné des centaines d'adresses authentiques : petites pensions familiales ou paradisiaques bungalows sur pilotis, les plus beaux sites de plongée île par île et les meilleurs spécialistes pour les explorer. Suivez les itinéraires sur mesure et des sélections thématiques pour personnaliser votre séjour dans l'archipel des Australes, les îles de la Société, les Tuamotu ou les Marquises. Bonnes vacances !

GEO Guide, *Tahiti et la Polynésie française*, 376 pp., Gallimard, 17,50 €, en librairie.



LA FOLLE ÉPOPÉE DES COLONIES



Afrique, Indochine, Asie... A travers les photos marquantes de la colonisation française et les interviews d'historiens contemporains, GEO Histoire fait la lumière sur cette entreprise hors normes qui marqua l'histoire du monde. Explorateurs, missionnaires et bâtisseurs ont tour à tour façonné cette épopée à travers déserts, jungles et fleuves. En usant parfois de la ruse et de la force... Loin des simplifications partisanes, ce numéro grand format aborde aussi, grâce à des archives méconnues, les guerres et la décolonisation qui suivra. Cartes thématiques, chronologies et témoignages complètent ce numéro exceptionnel, qui fait une large place à la photographie.

GEO Histoire Hors-série Collection, 9,90 €, chez votre marchand de journaux.

SUR INTERNET



Naviguer dans une cathédrale de marbre, en Patagonie, approcher la «porte de l'enfer», au Turkménistan, surfer sur la plus haute dune du monde, au Pérou... Rendez-vous avec la nouvelle rubrique «Aventure» de Geo.fr pour faire le plein de sensations fortes. Au menu : vidéos, photos, articles et making of de nos reportages les plus fous, par exemple, dans les tepuis du Venezuela. Frissons garantis !

Retrouvez cette rubrique sur bit.ly/geo-aventure

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 20 h

7 janvier *Santa Cruz del Islote, une île minuscule et insolite (43')*. Inédit. A Santa Cruz del Islote, au large de la côte colombienne, il n'y a ni administration, ni gouvernement, ni criminalité. Sur ce récif corallien, 500 habitants vivent encore selon des règles de liberté et de solidarité importées par des centaines d'esclaves venus ici pour se construire une nouvelle vie, à la fin du XIX^e siècle.

14 janvier *Plongeon de haut vol sur Marseille (43')*. Inédit. Sur le site classé des Calanques, des dizaines de Marseillais pratiquent le *cliff diving*, un saut de l'ange de trente mètres du haut des falaises, dans le bleu de la Méditerranée.

21 janvier *Kurt, un homme parmi les loups (43')*. Inédit. Qu'est-ce qui distingue, aujourd'hui, le chien et le loup ? Quels sont les traits propres au prédateur, abandonnés par le chien afin de pouvoir vivre avec l'homme ? Près de Vienne, Kurt Kotrschal et son équipe tentent de répondre à ces questions au sein du Wolf Science Center, une structure unique au monde.

28 janvier *Brice, un vacher à l'assaut des Pyrénées (43')*.

Inédit. Depuis quatorze ans, Brice garde les troupeaux dans les Pyrénées. Dans les vastes pâturages à 3 000 mètres d'altitude qu'il parcourt avec ses bêtes, il a découvert la liberté et le bonheur inégalable de marcher dans l'immensité.



J.-B. Matheu / Médienkontor

À LA RADIO

franceinfo:

Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Dossier : Tahiti et la Polynésie ■ Tibet : avec les pèlerins du mont Kailash. ■ Spitzberg, la terre de tous les défis ■ Madagascar, la face cachée de l'île aux trésors.

Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

32€
d'économies*

Abonnez-vous à GEO et



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

LES AVANTAGES DE L'ABONNEMENT



Vous bénéficiez de **32€ d'économies** par rapport au prix de vente au numéro



Vous recevez vos magazines **chez vous sans risque de rater un numéro**



Vous pouvez **gérer votre abonnement en ligne** sur www.prismashop.geo.fr



Vous faites partie du club des abonnés et vous **recevez des offres exclusives pour des produits GEO**



L'abonnement, c'est aussi sur www.prismashop.geo.fr

ses hors-séries !



1 an - 6 numéros

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des balades en France aux médecines ancestrales en passant par l'exploration de l'univers de Tintin, **GEO Hors-Série** satisfera votre curiosité !



Si vous lisez la version numérique de GEO, cliquez ici !



BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

Je m'abonne à **GEO & SES HORS-SÉRIES**

GEO + GEO HORS-SÉRIES

(1 an - 18 n°s) pour **79€90** au lieu de **112€20***.

32€
d'économies*

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n°s) pour **55€** au lieu de **70€00***.

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire*)

Mme M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____

Ville : _____

MERCI DE M'INFORMER DE LA DATE DE DEBUT ET DE FIN DE MON ABONNEMENT

Tél. _____

E-mail _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : **MM/AA**

Signature : _____

Cryptogramme : _____

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :



Suisse

Par téléphone : (0 041) 22 860 84 00

Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr

Site internet : www.edigroup.ch/ft/5156-geo



Belgique

Par téléphone : (0 032) 70 233 304

Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr

Site internet : www.edigroup.be/5156-geo



Canada

Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)

Par mail : expressmagSAC@ls-dna.com

Site internet : www.expressmag.com

*Prix de vente au numéro. **A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à clic@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

GEO455D



LE MOIS PROCHAIN

Bernd Römmelt / Sime - Photononstop



LA LAPONIE

C'est l'ultime étendue sauvage d'Europe et la terre de son dernier peuple aborigène, les Saames. Suède, Finlande, Norvège... Nos journalistes sont partis découvrir le mode de vie d'habitants qui adaptent leurs traditions aux changements à l'œuvre au delà du cercle Arctique. Un grand bol d'air frais.

Et aussi...

- **Grand reportage.** Le Mékong, «mère de toutes les eaux», face à son destin.
- **Découverte.** Ile de Pâques : les scientifiques éludent, une à une, les dernières énigmes.
- **Regard.** De saisissants portraits pris sur le vif lors du carnaval de Jacmel, en Haïti.
- **Grande série 2017. La France des mystères et des croyances.** En février : le Centre.

En vente le 1^{er} février 2017

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Belgique : Prisma/Edgroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edgroup.be

Abonnement pour un an / 12 numéros : 64 €

Suisse : Prisma/Edgroup - 39, rue Peillonx - CH-1225 Chêne-Bourg.

Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edgroup.ch

Abonnement pour un an / 12 numéros : 102 CHF

Canada : ExpressMag, 8275 Avenue Marco Polo, Montréal, QC H1E 7K1.

Canada. Tél. : 1 800 363 1310 - Email : expressmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 \$CAN 5 avec taxes

Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 104 Pittsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Pittsburgh New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com

abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 08 98 - e-mail : suscripciones@gy.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065).

geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Salfoujari, chef de service (6089), Léa Santacrocce, rédactrice (4738), Eloïse Montrér, cadeuse-monteuse (6536), Clémie Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gaulier (5943), Christelle Martin (6059), premières maquettes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomardière (6083), Laurence Maunoury (5776)

Cartographe géographie : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340)

Anne-Kathrin Fischer (6286), Gauthier Cousergue (4784)

Ont collaboré à ce numéro : Hugues Piolet, Corinne Belpois.

Magazine mensuel édité par **PM PRISMA MEDIA**

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Média Solutions : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS Premium : Anook Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Directrice de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Laetitia Barau (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Katell Bideau (6562)

Responsable exécution : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (5170)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2017. Dépôt légal janvier 2017.

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARPP

autorité de

regulation professionnelle

et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES



NOUVELLE IMPRIMANTE POUR SMARTPHONE INSTAX SHARE SP-2 DE FUJIFILM

FUJIFILM présente sa nouvelle imprimante portable, l'INSTAX SHARE SP-2, destinée à produire en à peine 10 secondes des images instantanées à partir d'un Smartphone ou d'une tablette ! L'INSTAX SHARE SP-2 est dotée d'un nouveau système d'exposition afin d'obtenir un meilleur contraste et une résolution optimisée. L'application propose de nouveaux filtres et gabarits libérant ainsi la créativité de chacun : le Filtre Personnalisé ajuste la luminosité, le contraste et la saturation, le gabarit « Collage » associe de 2 à 4 images en une seule, le Gabarit « SNS » permet d'imprimer des images téléchargées sur un réseau social. Avec l'imprimante INSTAX SHARE SP-2 de FUJIFILM, imprimez facilement et à tout moment des photos de haute qualité au format carte de crédit depuis votre Smartphone.

www.fujifilm.fr



GRINGOIRE JOAILLIER OUVRE SA PREMIÈRE BOUTIQUE EN EUROPE

Fondé à Paris en 1880, Gringoire Joaillier dévoile un écrin de luxe, situé 32 avenue Matignon, au cœur du 8^{ème} arrondissement de la capitale, à deux pas du Palais de l'Elysée. Symbiose de précieux et de modernisme, ce nouvel espace de 70 m², à l'élegance toute parisienne, met en scène, dans une ambiance cosy, les différentes collections de la Maison. Magnifiés par l'éclat des pierres, bagues, bracelets, boucles d'oreille, colliers et pendentifs révèlent un style contemporain, soufflé parfois d'un vent d'impertinence, mais toujours avec raffinement. Une adresse à découvrir au plus vite...

www.h-gringoire.fr

HURTIGRUTEN

Hurtigruten, la célèbre compagnie de croisières norvégienne, vous emmène explorer les paysages secrets de l'arctique canadien, entre territoires Inuits, vestiges vikings et Icebergs dérivants. De Terre-Neuve-et-Labrador jusqu'en mer de Baffin, ces voyages vous révèlent des panoramas époustouflants et sauvages de l'Arctique. Vous vous émerveillerez devant les vallées profondes du Gros-Morne avant de contempler le gigantisme de la chaîne de montagnes des Monts-Torngat et de ses fjords bleu azur : deux parcs nationaux auxquels s'ajoutent l'anse aux Meadows, seul site Viking en Amérique du Nord, la station baleinière de Red Bay, et l'île de Baffin, l'un des lieux les plus méconnus et désertés du monde. Le Canada Arctique est une destination idéale pour réveiller son âme d'explorateur. Départs en juillet 2017. Renseignements au 01.58.30.86.86 ou www.hurtigruten.fr



CARESSE ANTILLAISE

Caresse Antillaise, véritable institution aux Antilles depuis sa naissance en 1978, porte en son cœur tout ce qui fait le charme des DOM TOM. Le soleil bien sûr qui s'exprime pleinement dans cette profusion de fruits tropicaux tous plus savoureux les uns que les autres, mais aussi une bonne humeur communicative et un dépaysement toujours très appréciable. Plus qu'une simple marque de jus de fruits, c'est un état d'esprit à part entière que véhicule la marque qui se distingue avant tout par la très grande qualité de ses jus obtenus grâce à un système de cuisson flash qui permet de préserver toutes les valeurs nutritives et les propriétés gustatives des fruits. De généreux nectars qui nous accompagnent à chaque instant de la journée et qu'on apprécie tant « nature » au petit-déjeuner familial qu'en soirée lorsqu'ils expriment toutes leurs saveurs au sein de succulents cocktails.

Jus de fruits Caresse Antillaise - Bouteille 1l, 2,99 € en grandes et moyennes surfaces.

www.caresseantillaise.com



GLOBE DE TABLE RELIEF LUMINEUX

Éclairé, il offre un fabuleux spectacle : celui de la Terre, la nuit, vue d'un satellite, avec tous ses points lumineux.

Base en métal inox. Dimensions : H. 40 cm - L. 31 cm - l. 30 cm. Réf. 52141890 - 99,95 €

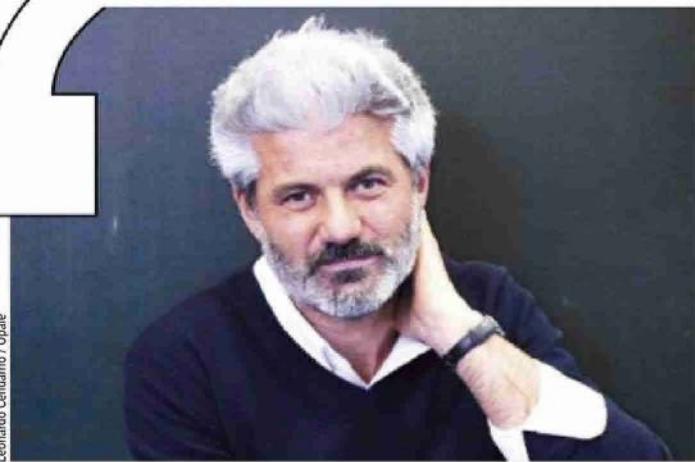
www.natureetdecouvertes.com

CRÈME LIFTING V

La nouvelle gamme liftante qui redessine l'ovale de tous les visages avec un soin remodelant effet « seconde peau ». Cette crème à la texture fondante fait des miracles sur l'ovale du visage. La peau est profondément nourrie pour regagner toute son élasticité. Elle remodèle l'ovale et retend les traits.



www.liftargan.com



Pour moi, «en face», c'est d'abord la Tunisie



Laurent Gaudé, Goncourt 2004 pour son roman *Sous le soleil des Scorta*, est un amoureux de l'Italie, pays d'origine de sa femme. Mais il est fasciné aussi par l'autre rive de la Méditerranée. Dans son dernier roman, *Ecoutez nos défaites* (Actes Sud), il emmène le lecteur en Tunisie. Et pour GEO, il parle de sa tendresse particulière pour Sidi Bou Saïd, un village dominant Carthage, près de Tunis.

GEO Quelle est votre histoire avec Sidi Bou Saïd ?

Laurent Gaudé Mes rapports avec cet endroit ont été très irréguliers au cours de ma vie. J'y ai passé mes deux premiers étés, en vacances avec mes parents. Je n'en ai aucun souvenir, mais je ne peux pas imaginer qu'il ne reste pas quelque chose de cette rencontre-là. J'y suis retourné à l'âge de 20 ans avec ma femme. J'ai réellement découvert les lieux cette fois-là, tout en éprouvant une forme de familiarité très lointaine. Nous y sommes allés en bateau, depuis la Sicile. Partir du port de Trapani pour arriver à celui de la Goulette raconte déjà une histoire. On pense à ceux qui ont fait le trajet avant nous, dans un sens ou dans l'autre. Je me souviens, sur l'embarcadère, des Tunisiens qui repartaient chez eux avec des bagages énormes, des contrôles qui n'en finissaient pas. Nous avons

séjourné à Sidi Bou Saïd une dizaine de jours. Je me souviens d'odeurs, de goûts, de chaleur... ce parfum du jasmin, la petite chambre d'hôtel où l'on se calfeutre jusqu'à 16 heures parce qu'il fait trop chaud dehors, et la vue magnifique depuis le cap Bon tout proche.

Vous avez laissé passer vingt ans avant d'y retourner...

J'y suis allé pour des raisons professionnelles en 2014, avant d'y retourner l'année suivante, au printemps, avec femme et enfants. Ils connaissent bien l'Italie et il était important pour moi qu'ils découvrent l'autre rive. Et pour moi, «en face», c'est d'abord la Tunisie. J'ai retrouvé le cimetière marin, un endroit magnifique, en hauteur, d'où l'on voit la mer et le rocher du cap Bon qui donne une belle silhouette à la baie. Il est entouré d'un petit muret où s'assoient les amoureux et quelques visiteurs. Cela doit être beau d'être là pour l'éternité. J'aime aussi beaucoup le cimetière punique, une nécropole d'enfants totalement vide, très émouvante. Ces cimetières antiques témoignent de la manière dont l'homme, en enterrant ses disparus, les confie au temps, en espérant sans doute qu'il y aura quelque chose de préservé. Les stèles, les pierres tombales, les inscriptions sont faites pour être vues par ceux qui viendront ensuite. Parcourir ces endroits-



C'est à Rome que l'écrivain achète, régulièrement, de petites reproductions de sculptures comme celle-ci, hommage aux éléphants qui, lors de la deuxième guerre punique, traversèrent les Alpes avec le héros carthaginois Hannibal Barca.

là, c'est accepter d'être ce regard. On se sent connecté avec l'éternité. Ces sites archéologiques autour de Carthage sont chargés d'émotion et de mélancolie. Il y avait Rome et il y avait Carthage. Et Carthage est l'option que l'histoire n'a pas retenue...

A quoi ressemble votre quotidien quand vous êtes là-bas ?

Je passe beaucoup de temps aux terrasses des cafés. C'est ce que j'aime tant en Méditerranée, la vie de la rue. Certaines scènes seraient impensables chez nous : se laver, faire sécher ses petites culottes aux fenêtres... Il y a les heures des petits vieux, celles des Mobylettes, celles où passent les femmes, celles où l'on entend les discussions des hommes, avec leurs cris et leur gestuelle. Bien sûr, il y a la nourriture. Je suis fasciné par le fait qu'avec la même base (courgettes, tomates, aubergines, olives...), on arrive à des cuisines si différentes d'une rive à l'autre, entre Orient et Occident. J'ai des souvenirs émus de couscous de poisson à Tunis et je suis un inconditionnel des purées d'aubergine, de pois chiches... et du thé, bien sûr, qui coule aussi longtemps qu'on a envie de se prélasser en terrasse. Enfin, pour moi, aller en Tunisie provoque une émotion particulière : celle de se retrouver dans un pays qui a réussi son printemps arabe et qui a donné une très belle leçon de démocratie.

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

L'Histoire éclaire le présent

ca
M'INTÉRESSE

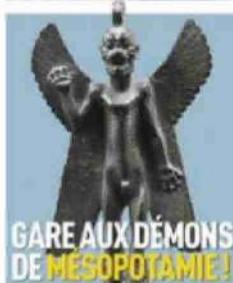
Histoire

EXPLORER LE PASSÉ POUR COMPRENDRE LE PRÉSENT

JANVIER-FÉVRIER 2017 N°40 5,95 €



ELIZABETH II
ELLE N'AURAIT PAS
DU ETRE REINE



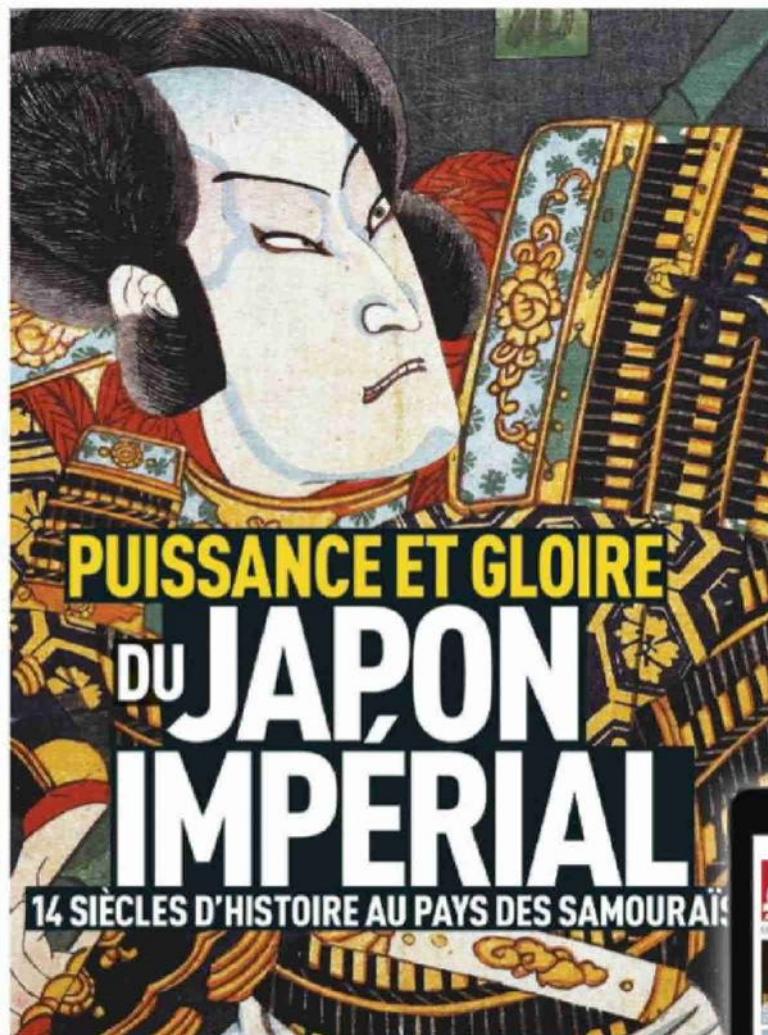
GARE AUX DÉMONS
DE MÉSOPOTAMIE!



HOMMES-FEMMES
SOMMES NOUS
SI DIFFÉRENTS ?



9 BONS PLATS
INSPIRÉS
DES
ANCIENS



PUISSEANCE ET GLOIRE DU JAPON IMPÉRIAL

14 SIÈCLES D'HISTOIRE AU PAYS DES SAMOURAÏS



Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

La curiosité en continu sur www.caminteresse.fr

CHANEL

